

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-huitième Année

Paraît le 1^{er} et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, GEORGES BOHN, ROLAND BRÉAUTÉ,
R. DE BURY, MAX DAIREAUX, EDOUARD DE KEYSER, LOUIS DUMUR,
ANDRÉ FONTAINAS, JEAN DE GOURMONT, G. JEAN-AUBRY, RAOUL LABRY,
LONGWICK, ALEXANDRE MAVROUDIS, ALBERT MOCKEL,
PAUL MORISSE, G. PALANTE, RACHILDE, MAURICE-CHARLES REMBAUVILLE,
THÉODORE STANTON.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 net. | Étranger : 1 fr. 75.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXVII

SOMMAIRE

N° 466. — 16 NOVEMBRE 1917

GEORGES PALANTE.....	<i>La Sentimentalité, étude psychologique</i>	193
ALBERT MOCKEL.....	<i>Verhaeren et la Guerre</i>	223
ANDRÉ FONTAINAS.....	<i>Visages, poème</i>	235
ROLAND BRÉAUTÉ.....	<i>La Mine</i>	239
MAURICE-CHARLES REMBAUVILLE.....	<i>Lagrenay, jeune combattant</i>	257
G. JEAN-AUBRY.....	<i>Baudelaire et Swinburne</i>	265
ÉDOUARD DE KEYSER.....	<i>L'Effort maritime de la Belgique</i>	282
LONGWYCK.....	<i>Une Visite au camp de prisonniers de G... en Lorraine</i>	288
MAX DAIREAUX.....	<i>La Maison d'Amérique</i>	303

REVUE DE LA QUINZAINE

RACHILDE.....	<i>Les Romans</i>	312
JEAN DE GOURMONT.....	<i>Littérature</i>	316
GEORGES PALANTE.....	<i>Philosophie</i>	322
GEORGES BOHN.....	<i>Le Mouvement scientifique</i>	326
R. DE BURY.....	<i>Les Journaux</i>	330
HENRI ALBERT.....	<i>Lettres allemandes</i>	335
THÉODORE STANTON.....	<i>Lettres américaines</i>	339
DIVERS.....	<i>Ouvrages sur la guerre actuelle</i>	344
DIVERS.....	<i>A l'Etranger :</i>	
	<i>Balkans (Alexandre Mavroudis)</i>	352
	<i>Pologne (Raoul Labry)</i>	355
	<i>Suisse (Louis Dumur)</i>	358
	<i>A travers la Presse (Paul Morisse)</i> ..	362
GUILLAUME APOLLINAIRE.....	<i>La Vie anecdotique</i>	367
MERCYRE.....	<i>Publications récentes</i>	372
	<i>Echos</i>	373

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1^{er} du mois suivant.

ÉDITIONS GEORGES CRÈS ET C^{ie}

116, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e) — Téléph. : Gobelins 44-01

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS :

CHARLES BAUDELAIRE

LES FLEURS DU MAL

Édition critique, revue sur les textes originaux et les manuscrits, accompagnée de notes et de variantes et publiée par Ad. VAN BEVER

Avec quatre portraits en phototypie

Un volume in-8 couronne (vi-450 pages), tiré sur alfa d'Écosse, prix franco.... 4 fr.

LE SPLEEN DE PARIS

PETITS POÈMES EN PROSE

Édition critique, revue sur les textes originaux et les manuscrits, accompagnée de notes et de variantes et publiée par Ad. VAN BEVER

Avec deux portraits en phototypie

Un volume in-8 couronne (ii-292 pages), tiré sur alfa d'Écosse, prix franco 4 fr.

QUINZE POÈMES

d'ÉMILE VERHAEREN

Illustrés de 57 gravures sur bois, dessinées et gravées par Frans Masereel et suivis d'un souvenir à Verhaeren par Octave UZANNE

Un volume petit in-4^e, tirage fait sur les bois originaux, prix : 14 francs.

PIERRE LOUÏS

POÉTIQUE

Une plaquette in-16 jésus, tiré sur vergé pur fil Lafuma (tirage restreint)..... 2 fr.

PIERRE VAN DER MEER DE WALCHEREN

JOURNAL D'UN CONVERTI

Traduit du hollandais par l'auteur — Introduction par Léon BLOY

Un volume in-16..... 3 fr. 50

ELIE FAURE

LA CONQUÊTE

Un volume in-16..... 3 fr. 50

ERNEST GAUBERT

LA MAYORQUINE

Un volume in-16..... 3 fr. 50

LÉON BLOY

CONSTANTINOPLE ET BYZANCE

Un volume in-16..... 3 fr. 50

CATALOGUE GÉNÉRAL EN DISTRIBUTION

SES COLLECTIONS :

Les Maîtres de l'Amour

L'Œuvre du Divin Arétin, 2 volumes, <i>le volume</i>	7.50
L'Œuvre du Marquis de Sade	7.50
L'Œuvre de Nicolas Chorier (Satire Sotadique)	7.50
Le Livre d'Amour de l'Orient : I. <i>Ananga Ranga</i>	7.50
— II. <i>Le Jardin parfumé</i>	7.50
— III. <i>Les Kama Sutra</i>	7.50
L'Œuvre de John Cleland (<i>Fanny Hill</i>).....	7.50
Les Liaisons dangereuses (12 illustrations)	7.50
Etc., etc., 38 volumes parus.	

Le Coffret du Bibliophile

Mémoires d'une Femme de chambre (1786).....	6 fr.
Ma vie de garçon 1774 (Caylus)	6 fr.
La beauté du sein des Femmes (Mercier de Compiègne)....	6 fr.
Les tendres épigrammes de Cydno la Lesbienne	6 fr.
Le Divan d'amour du Chérif Soliman.....	6 fr.
Etc., etc. 42 volumes parus.	

L'Histoire Romanesque

La Rome des Borgia, par G. Apollinaire (12 ill.).....	5 fr.
La Fin de Babylone — —	5 fr.
Les Trois don Juan — —	5 fr.

Romans

Irène grande première, par O. Diraison Seylor.....	3.50
Le Poète assassiné, par Guillaume Apollinaire.....	3.50
L'art de séduire les hommes, par Une femme curieuse.....	3.50
Souvenirs galants de Monsieur X..., par Monnereau.....	3.50
Le Journal de Marinette, par Une femme curieuse.....	3.50
La Nuit d'été, par Charles Derennes	3.50
La Lanterne rouge, par F. Boutet.....	3.50
Souvenirs d'une odalisque, par Jehan d'Ivray.....	3.50

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU CHÈQUE SUR PARIS

(Prière de recommander les envois d'argent)

Catalogue Général Illustré 1917

96 pages 70 illustrations : 0 fr. 50

L'Édition — Bibliothèque des Curieux, 4, rue Furstenberg, Paris (6^e)

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

Nouveautés :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

Dirigée par le Dr GUSTAVE LE BON

Stanislas MEUNIER

Professeur au Muséum National d'Histoire Naturelle
ancien Président de la Société Géologique de France

HISTOIRE GÉOLOGIQUE DE LA MER

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

Nul ouvrage n'est plus propre à inspirer le sentiment grandiose de l'unité de la nature, au sein même de ses infinies variétés ; et sa lecture, dépourvue de toute aridité, constituera pour les esprits, si fatigués en ce moment par les anxiétés de la guerre, un véritable repos.

Charles GÉNIAUX

SOUS LES FIGUIERS DE KABYLIE

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

Dans cet ouvrage plein de couleur et de mouvement, Charles Géniaux, à qui l'Académie Française vient de décerner son « Grand Prix du roman 1917 », nous fait vivre parmi les Kabyles pendant cette guerre. Les montagnards berbères, élite de l'armée d'Afrique, sont observés dans leurs tribus où si peu de Français pénètrent encore.

Alfred MACHARD

BOUT-DE-BIBI ENFANT TERRIBLE

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

Il faut lire les étonnantes aventures de cet enfant terrible, où la fantaisie d'Alfred Machard, faite de tant de pittoresque, d'art et de vérité, s'est donné joyeusement libre cours.

Bout-de-Bibi, enfant terrible, est orné d'une très amusante couverture inédite, en couleurs, de Poulbot.

BIBLIOTHÈQUE DE CULTURE GÉNÉRALE

Julien COSTANTIN

Membre de l'Institut, Professeur au Muséum

LA VIE DES ORCHIDÉES

Un volume in-18. — Prix..... 2 fr.

SELECT-COLLECTION

LE VOLUME (contenant un roman complet), 60 centimes
avec couverture illustrée en couleurs

Claude FARRÈRE

DIX-SEPT HISTOIRES DE MARINS

Couverture en couleurs d'HENRY MORIN

— Un volume —

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

Librairie CHAPELOT

30, Rue Dauphine, PARIS (VI^e)

PAUL ADAM

LA

Terre qui tonne France-Italie

I volume in-16..... 3.50

Dr DE CHRISTMAS

LE TRAITEMENT

DES

PRISONNIERS FRANÇAIS

en

ALLEMAGNE

*D'après l'interrogatoire des prison-
niers ramenés d'Allemagne en
Suisse pour raisons de santé.*

Préface du Professeur Maurice LETULLE
De l'Académie de Médecine

1 volume petit in-8°..... 3 fr.

Réquisitoire d'autant plus terrible que son auteur est un médecin danois apportant à son étude l'accablante impartialité d'un neutre.

LOUIS ROUQUETTE

LA

PROPAGANDE

GERMANIQUE

AUX

ÉTATS-UNIS

1 vol. petit in-8°..... 2 fr. 50

D'une actualité très vivante, cet ouvrage évoque la personnalité du fameux Hearst et a puisé sa documentation dans les journaux du trop célèbre germanophile.

Envoi franco, sur demande, du Catalogue complet et d'un numéro de la revue.

LA SENTIMENTALITÉ

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE

La sentimentalité, état d'âme décrié; sensibilité suspecte ! Cette pauvre sentimentalité n'a pas une bonne presse. Chacun rentre la sienne, la cache et la désavoue comme une tare. Nous incriminons à tout bout de champ notre sentimentalité française. Il n'est pas jusqu'aux Allemands qui ne répudient la vieille sentimentalité germanique, comme si ce n'était pas chose faite depuis longtemps. — A plus d'un d'entre nous ce vocable discrédité fait dresser l'oreille ; il fait songer involontairement à quelque Arcadie ironique, à quelque Germanie faussement douceuse, fille de celle qui prit si joliment au piège M^{me} de Staël et Renan ; peut-être même à quelque vallée kienthalienne ou zimmerwaldienne, si ce n'est à quelque rendez-vous scandinave. — Aussi bien n'est-ce pas de la guerre que date ce discrédit de la Sentimentalité. Dès avant la guerre une réaction s'était dessinée contre elle, réaction partie des points les plus divers de l'horizon philosophique et littéraire. Un Remy de Gourmont, au nom des droits de la virilité intellectuelle et de la vérité philosophique, nous mettait en garde contre les écueils de la sentimentalité : la vulgarité, la fadeur, la fausseté du sentiment. Cruellistes nietzschéens, théoriciens dynamistes ou futuristes, écrivains néo-classiques et antiromantiques, penseurs positivistes, rationalistes et intellectualistes de toute école, pouvaient être comptés comme autant d'ennemis et de contempteurs de la sentimentalité. Les uns voyaient en elle une anémie du vouloir, les autres une anémie de l'intelligence. On la représentait d'un

côté comme un indice d'énergie diminuée et d'inaptitude à la vie ; de l'autre comme une effémination des intelligences conduisant à une apothéose du pur sentir et à un abandon des mâles disciplines de l'esprit ; de part et d'autre, comme une langueur de la pensée engourdie par l'opium du rêve, livrée aux dangereux fantômes de la nostalgie, de la mélancolie, du désir vague et insatisfait, prête à se donner aux troubles puissances, éternelles ennemies de la raison : la religiosité vague, le quétisme, le mysticisme, etc. A tout le moins beaucoup de gens s'accordaient-ils à dénoncer dans la sentimentalité une sensibilité de qualité inférieure, inesthétique, convenue, sottie ou malsaine. Le mot de sentimentalité entraînait, dans la plupart des esprits, un sens péjoratif, l'idée de quelque chose de vieillot, de suranné et d'un peu ridicule. Et depuis lors, la guerre, en nous obligeant à un examen de conscience général et en mettant au premier plan les qualités et les valeurs d'action, les forces et les vertus énergétiques qui représentent l'antithèse de la disposition sentimentale, la guerre est venue accentuer et préciser ces suspicions et ces griefs. En ce moment, la défaveur même qui frappe la sentimentalité lui crée une sorte d'actualité et lui confère cette sorte d'intérêt mêlé de méfiance que nous éprouvons à l'endroit des choses dont nous entendons dire beaucoup de mal. Je ne me propose pas, dans ces notes, de refaire, à mon tour, le procès de la sentimentalité, mais d'apporter un élément d'appréciation en essayant de donner, au sujet de cette forme de sensibilité, quelques précisions psychologiques susceptibles d'autoriser quelques inductions concernant la valeur de la sentimentalité en général et l'avenir de notre sentimentalité française. L'utilité possible de vues exactes sur un pareil sujet nous guidera ici plutôt que le plaisir un peu vain d'une excursion idéologique au pays de Sentimentalité.

§

Le Pays de Sentimentalité ! On disait au xvii^e siècle le pays du Tendre. Mais depuis le xviii^e siècle, le pays du Tendre qui ne comprenait d'abord que la sensibilité amoureuse s'est considérablement agrandi. Il s'est annexé peu à peu les provinces du sentimentalisme esthétique, du sentimentalisme philosophique, politique, moral, social, humanitaire. Au cours de ces agrandissements, il a changé bien des fois d'aspect et s'est

enrichi de maintes cultures étranges, exotiques, artificielles ou prétentieuses. Aujourd'hui, il forme un vaste royaume dont la sentimentalité amoureuse reste toujours la partie centrale, mais où les autres formes de sentimentalité se sont taillé d'importants domaines. — Royaume fantastique, aux horizons fuyants, au ciel changeant, aux paysages estompés et brumeux. Il y a là nombre de jardins où s'est cultivé et perpétuée une délicate flore sentimentale, depuis la Rose de Guillaume de Loris, jusqu'à la petite fleur bleue de Novalis et de Heine. Jardins dévastés, aux vieux murs éboulés, aux ruines vêtues de lierre, aux vieux arbres languissants, aux étangs où dort l'eau noire du souvenir ; nobles jardins à la française où passe l'ombre d'une princesse de Clèves ; parcs anglais à la mode de la fin du XVIII^e siècle, où Goethe plaça quelques scènes de sa fantaisie dramatico-humoristique : *Le Triomphe de la Sentimentalité* ; parcs aristocratiques, jardins bourgeois ou feuillées champêtres qui servirent de décor à tant de scènes amoureuses dans les romans de G. Sand, de Theuriet, de Feuillet et d'Ohnet ; tonnelles de banlieue, chères aux amoureuses de Murger et de F. Coppée, et, là-bas, dans le crépuscule des soirs méditerranéens, le petit jardin d'Aigues-Mortes, où expirèrent les langueurs de Bérénice. — Et il y a là aussi d'innombrables forêts, depuis la vieille forêt des Ardennes toute animée de cette grâce rieuse et de cette amabilité tendre qui régnait à la cour du duc exilé, et que Stendhal regrettait dans le salon d'un vieux préfet de l'Empire, jusqu'aux forêts exotiques qui abritèrent la Chaumière Indienne ou les amours de Paul et de Virginie ou les innombrables idylles de Loti, un peu monotones et monocordes. Et il y a aussi des lacs, comme il convient, car les lacs furent toujours chers à l'âme sentimentale : lacs anglais et écossais, lac de Bienne qui berça la rêverie de Jean-Jacques, lacs lamartiniens. Et plus loin, voici les rives vaporeuses où se profila l'Embarquement pour Cythère, et là-bas, les sables lointains de la Nouvelle-Orléans où mourut Manon. Et il y aurait aussi à parler des habitants de ce royaume de rêve, personnages d'idylle, de bergerie ou d'utopie, beaucoup d'entre eux aussi inconsistants et falots que ces étranges créatures que Rousseau appelait « nos habitants » et dans lesquels il incarnait ses vertus ou qualités de prédilection. Pour décrire tout ce

petit monde, il faudrait le fin crayon d'un Sterne. Au temps où écrivait l'aimable Anglais, au temps des antiques « désobligeantes » (1), le voyage sentimental n'était pas bien long. Ce qu'on appelait « le grand tour » consistait alors, pour le voyageur anglais, en un itinéraire comprenant la France, l'Italie, l'Allemagne, avec retour par la Hollande. Aujourd'hui le voyage au Pays de la Sentimentalité comprendrait, rien que pour l'Europe sentimentale, des itinéraires autrement longs et prestigieux. Mon intention n'est pas de les épuiser ni de repasser sur les traces de tant d'explorateurs de sites esthétiques et d'amateurs de tourisme sentimental. Il sera suffisant pour notre objet de nous en tenir à un simple relevé graphique et une sorte de guide Joanne du Pays de Sentimentalité.

§

Une psychologie complète de la Sentimentalité comprendrait trois parties :

1° Une étude de la Sentimentalité ou disposition sentimentale considérée dans ses caractéristiques les plus générales, dans ses causes, ses effets, son évolution ;

2° Une étude du type sentimental considéré comme un type ou tempérament psychologique à part, à supposer qu'un tel type existe véritablement. Il s'agirait ici d'un essai de caractérologie où l'on se proposerait de déterminer les corrélations psychologiques, négatives ou positives, qui conditionnent un tel type.

3° Une étude de psychologie ethnique portant sur les variétés nationales ou raciques de la sentimentalité. Par exemple, quelles sont les caractéristiques de la sentimentalité allemande, puisque aussi bien l'Allemagne a été souvent regardée, à tort ou à raison, comme la terre classique de la Sentimentalité. Quelles sont celles de la sentimentalité anglaise, française, etc. ?...

Je m'en tiendrai ici à quelques indications sur le premier point : et, avant d'aller plus loin, qu'on me permette, au risque de verser dans le pédantisme du grammairien, de faire une petite distinction entre les deux expressions de sentimentalité et de sentimentalisme. Le sentimentalisme est le mode intellectuel de la sentimentalité. La sentimentalité se situe

(1) V. le début du *Voyage Sentimental*.

dans le plan de l'émotivité ; le sentimentalisme dans le plan de l'intellectualité. La première est une forme de sensibilité proprement affective ; la seconde une forme de sensibilité intellectuelle. Le sentimentalisme est toute conception de la vie en correspondance avec la tournure d'esprit sentimentale ; c'est un ensemble de jugements et de croyances commandées par la disposition sentimentale du sujet. Le sentimentalisme, comme philosophie, est un appel au sentiment dans l'ordre de la connaissance ou dans celui de l'action ; c'est une affirmation du primat du sentiment, une théorie des valeurs sentimentales.

§

Le mot de Sentimentalité est de formation récente.

Il date, ce semble, du xix^e siècle. Autrefois, on disait : le cœur. Au xviii^e siècle, on disait *sensible* au lieu de sentimental. Mais quel sens exact donner à ce dernier mot ? Entendra-t-on par sentimentalité les « mille nuances du sentiment », comme dit Stendhal ? — C'est là un sens très général qui engloberait la sensibilité toute entière. Matière inépuisable. « Les livres, dit Stendhal, ont noté quatre ou cinq cents des petits sentiments successifs et si difficiles à reconnaître qui composent cette passion (l'amour) et les plus grossiers, et encore en se trompant souvent et prenant l'accessoire pour le principal (1). » Cela pour le seul amour. Il est vrai que cette passion est la base et la substance même de la sentimentalité. — Ce sens est trop vaste et trop vague ; et de plus il ferait de la sentimentalité quelque chose de trop chatoyant et papillonnant, alors que la sentimentalité implique une certaine unité de nuance.

On a quelquefois entendu par sentimentalité une classe particulière de sentiments : les « bons sentiments » ; entendez les sentiments sympathiques, généreux et humains.

Le sentimental, d'après Sterne, serait « un homme qui sent pour les autres aussi bien que pour lui » (2). La sentimentalité, d'après le même auteur, est la sympathie pour tous et pour tout », jusqu'aux pauvres plantes du désert, de qui l'excellent Sterne parle avec un émo si compatissant... Ce sens est encore celui donné au mot sentimentalité par un pu-

(1) Stendhal : *De l'Amour*, préface.

(2) Sterne. *Voyage sentimental*.

bliciste d'aujourd'hui dans la réflexion suivante : « Les Allemands se flattent de s'être affranchis de la sentimentalité, c'est-à-dire de la pitié, de la bonté, de l'humanité (1). » — Si répandu que soit ce sens, je ne crois pas qu'il puisse être accepté. La distinction des « bons » et des « mauvais » sentiments est une distinction de moraliste, non de psychologue. Où est la limite entre les uns et les autres ? Qui dira la proportion dans laquelle les « mauvais » sentiments entrent dans la composition des bons ?

La distinction des « bons » et des « mauvais » sentiments ne peut servir à définir la sentimentalité. Qui dira quelles faiblesses ou petitesse abrite un cœur sentimental : égoïsme naïf, vanité, complaisance pour soi, infatuation de soi, âpre revendication du bonheur dû aux belles âmes ? (Qu'on se rappelle Frédéric Moreau, à vingt ans, s'étonnant que le bonheur mérité par l'excellence de son âme tardât à venir) ; sécheresse, susceptibilité, impatience, aigreur, fuite des hommes, goût du repos, amour de la solitude, *acedia* des mystiques ! Le héros d'un roman de Meredith, l'*Egoïste*, déborde d'une sentimentalité d'autant plus déplaisante qu'elle s'allie à un orgueil démesuré et se donne carrière de préférence aux heures de déception et d'insuccès. Il est question dans la *Marianne* de Marivaux d'un jeune amant sentimental et inconstant qui a besoin, pour s'éprendre d'une jeune femme, de la voir souffrante ou évanouie, jusqu'à ce qu'une autre beauté languissante et douloureuse l'émeuve à son tour ; « petite âme faible, qui ne tient à rien, qui est le jouet de tout ce qu'elle voit d'un peu singulier ». M. Seillière remarque, à propos de la sentimentalité de J.-J. Rousseau que « les douceurs et les visions de ses promenades solitaires n'avaient nullement la vertu de le rendre tolérant à l'égard du prochain. Elles produisaient même, de son propre aveu, l'effet exactement inverse : « Quand, prêt à partir pour le monde enchanté, je voyais arriver de malheureux mortels qui venaient me retenir sur la terre, je ne pouvais ni modérer, ni cacher mon dépit ; et n'étant plus maître de moi, je leur faisais un accueil si brusque qu'il pouvait porter le nom de brutal (2). »

(1) Emile Corra : *Rôle civilisateur du Sentiment*. (Revue positiviste internationale, 1916.)

(2) *Les Confessions*. Part. II, Liv. IX. Cité par E. Seillière, dans *Le Mal Romantique*, Introduction, p. LXVII.

La sentimentalité voisine avec d'assez vilains défauts : il y a un égotisme sentimental, un dilettantisme sentimental, un narcissisme sentimental ; un sadisme sentimental, volupté de torturer l'être aimé, dont l'âme d'Adolphe n'est peut-être pas exempte.

Il y a un brutalisme sentimental dont l'âme allemande fournirait une curieuse formule. Tout cela pourrait servir d'illustration à cette loi des mélanges psychiques que M. Rauh a mise en lumière avec un sens si fin des métamorphoses sentimentales (1). Stendhal avait remarqué que la haine a sa cristallisation comme l'amour. Le romantisme a glorifié la parenté de toutes les exaltations ; on pourrait établir de même la parenté de tous les troubles et raffinements sentimentaux. M. Rauh note, après M. Barrès, que « certain pessimisme sentimental et certaines exaltations religieuses témoignent d'une même qualité d'âme » (2). « Un même sentiment, dit encore ce psychologue, peut être, selon les cas, traité comme égoïste et comme désintéressé ; les tristesses de l'amour-propre blessé sont tantôt haineuses et envieuses, tantôt au contraire plaintives, affaissées, témoignant d'un besoin de sympathie, d'un besoin de réfléchir les sentiments des autres, de se donner à eux (3). » La loi de l'universelle transmutation de l'égoïsme et de l'altruisme s'applique surtout à la sentimentalité. Celle-ci mêle et combine à l'infini les « bons » et les « mauvais » sentiments et les enveloppe de cette *aura* trouble et diffuse qui est son atmosphère spéciale.

§

La sentimentalité ne consiste ni dans les « mille nuances du sentiment », ni dans une catégorie particulière de sentiments.

Il reste qu'on la définisse une forme du sentiment, une modalité émotive susceptible d'affecter successivement tous les sentiments possibles. Il s'agit maintenant de caractériser cette modalité affective.

La sentimentalité se définira-t-elle par la violence des sentiments, la fougue du désir, le débridement de la passion ? Et si, parmi les passions, il en est une, la passion de sentir, qui engendre et alimente toutes les autres, ne dira-t-on pas que

(1) F. Rauh : *De la Méthode dans la Psychologie des Sentiments*, chapitres IV et V.

(2) F. Rauh, *op. cit.*, p. 100.

(3) F. Rauh, *op. cit.*, p. 97.

la sentimentalité résulte d'une hypertrophie de la passion de sentir? Emploiera-t-on la formule appliquée par M. Maurras au romantisme féminin : « l'apothéose du sentiment désordonné » ? Je n'en crois rien et c'est même le contraire qui paraît vrai :

Si la sentimentalité est une exagération du sentiment, il ne s'agit pas, en tout cas, d'une exagération dans le sens de la violence, mais plutôt dans le sens de la complication, de l'affinement et de la délicatesse, pouvant aller jusqu'à l'affectation, la préciosité, l'afféterie et le maniérisme. La sentimentalité est un indice de parcimonie plutôt que de surabondance vitale et émotive. Grêle, mièvre, exsangue, sont des épithètes assez couramment appliquées à la sentimentalité. Sentimentalité est un diminutif de sensibilité ; *Empfindsamkeit* au lieu de *Empfindlichkeit*, s'il est permis d'employer encore ces vocables ennemis. La sentimentalité est au sentiment ce que la passionnette est à la passion, ce que la rêvasserie est à la rêverie. La sentimentalité implique une idée de médiocrité dans le sentiment ; c'est une sensibilité modérée, adoucie, effacée, assourdie et amortie, édulcorée, affadée et alanguie, une sensibilité éteinte ou en voie de s'éteindre.

Si l'on se réfère à la terminologie de Wundt et à ce qu'il appelle un peu pédantesquement les trois dimensions du sentiment (1) : — tonalité du sentiment ; excitation et dépression ; tension et relâchement, — on dira que la sentimentalité se caractérise par une moindre ardeur, un moindre élan, une moindre tension du désir et aussi par un ralentissement plus ou moins accentué des rythmes vitaux et émotifs. Si l'on se réfère d'autre part aux deux grandes catégories biologiques et esthétiques désignées par les vocables de dionysisme et d'apollinisme, on dira que la sentimentalité se situe au pôle opposé de l'ivresse dionysiaque ; elle serait moins éloignée du rêve apollinien, bien qu'elle ne soit pas favorisée des dons éminents qui assurent à l'état apollinien un rang supérieur dans l'ordre des valeurs esthétiques : l'eurythmie et la sérénité. Elle se rapprocherait plutôt de la fantaisie rêveuse qui aime à se jouer dans un monde d'illusions et sait y savourer la volupté de la tristesse. Elle est de nature onirique, somnambulique et extatique, sans exclure d'autres éléments que nous verrons plus loin.

(1) Cf. Ribot : *Problèmes de Psychologie affective*, p. 17.

La passion doit subir une diminution pour se transmuier en sentimentalité. Diverses conditions contribuent à cette métamorphose, notamment dans l'ordre des réalisations esthétiques.

Une condition pour que la passion devienne l'objet de poésie, c'est qu'elle ait perdu quelque chose de son impétuosité première. Il faut qu'elle ait eu le temps de passer à l'état de souvenir plus ou moins estompé dans les brumes du passé. Alors seulement elle peut devenir thème de lyrisme et matière à symbole. Un exemple est la sensibilité lamartinienne dans *Graziella*. D'une manière générale, dans les amours de la plupart des poètes, on retrouve beaucoup plus les traces que les explosions de la passion. L'expression littéraire de l'état sentimental suppose une mise au point de la passion travaillée et repétrie par l'intelligence ; la part de pensée et de réflexion y est grande. « L'intelligence, dit Angellier, introduit dans les sentiments auxquels elle se mêle les tristesses qu'elle a lentement acquises. Elle les touche de l'amoindrissement dont l'expérience rappe ce qui nous entoure (1). » En même temps que la réflexion et l'analyse, l'imagination fait son œuvre. Selon qu'elle est riante ou moqueuse, ou mélancolique, elle brode sur le thème passionnel les arabesques de sa fantaisie spirituelle ou tendre, ou ironique : gracieuses mignardises, délicats détails de sentiments, jolies sensualités un peu minces.

La sentimentalité est étrangère à la grande passion, à la passion fatale et tragique, à la passion de Tristan et d'Yseult. Les passions sentimentales sont des passions pas très poussées, des passions très maîtrisables, celle de la princesse de Clèves pour le duc de Nemours, celle de Fabrice pour Clélia Conti dans la prison de la Chartreuse de Parme, celle de Carmosine pour son roi, passion pas très profonde et toute prête à changer d'objet au profit du jeune Pédrillo. Ce sont-là des passions douces, tonchantes, rêveuses, poétiques, sentimentalises. — La passion est un état aigu et donc passager, ou du moins sujet à des heurts et à des crises. La sentimentalité est une effusion tendre uniformément répandue sur les choses, comme celle qui enveloppe les comédies de Musset, les rêveries lamartinienes, les lieder de Heine, les romans blêmes et

(1) Angellier : *La vie et les œuvres de Robert Burns*, 2^e partie, p. 312.

crépusculaires à la Rodenbach, les drames de Maeterlinck, atmosphère où l'on respire un air de chevalerie, de poésie, de mélancolie, d'idylle, de nostalgie, d'ironie tendre, où s'agitent des personnages de rêve qui ne sont pas animés du souffle de la vie, qui n'entretiennent pas entre eux des relations réelles, qui ne s'abordent pas, qui ne s'attaquent pas à la façon des créatures vivantes.

Une autre différence sépare la sentimentalité de la passion. C'est que la passion est agissante et la sentimentalité ne l'est pas. La sentimentalité serait difficilement représentée dans ce « Musée des Passions » installé à Florence par les soins de M. Mantegazza et complaisamment décrit par M. Maurras dans *Anthinea*. En effet, la sentimentalité ne porte ni stylet, ni masque, ni fiole de poison, ni aucun de ces accessoires tragiques, susceptibles de figurer dans les vitrines d'une collection. La passion se libère par l'acte. Quand elle souffre de trop haïr ou de trop aimer, elle est contrainte de tourner au dehors la pointe de son sentiment. La sentimentalité est tout intérieure et renfermée; elle rumine des souvenirs et des rêves; elle se savoure et se dévore elle-même. La passion est stimulante; la sentimentalité est apaisante et lénifiante. C'est ce qui fait que la passion est féconde; telles ces impétueuses passions florentines qui ont été « génératrices et institutrices de la cité; les unes devenues architectes habiles, les autres peintres ou statuaires, mais imprimant et accusant en chaque fragment de muraille ou dans les reliefs de l'antique pierre dorée le mouvement ferme et hardi d'un peuple d'âmes vigoureuses et lascives (1) ». La passion s'éternise dans la dureté sculpturale des rondes bosses et des hauts reliefs de la vie. La sentimentalité s'efface dans les lointains du souvenir. Elle est oisive et stérile. Elle ne laisse rien après elle, sinon quelques élégies, thrènes, chansons d'amours, romances et cantilènes.

Une autre cause contribue à tempérer la passion et à la muer en sentimentalité. C'est l'influence de la vie de société, le souci des conventions morales régnautes. La passion individualise les hommes, les rend à leur instinct, en les soustrayant momentanément aux freins sociaux. La sentimentalité les ramène sous le joug, les fait rentrer sous la norme du pays et de l'époque. Un trait qui caractérise la sentimentalité, soit

(1) Ch. Maurras : *Anthinea*, p. 165.

dans les mœurs, soit dans les œuvres littéraires, c'est la conformité à un idéal dominant. Cet idéal varie avec les époques. Au xvii^e siècle, c'est l'idéal chrétien, l'amour de la règle, le respect des scrupules conjugaux et religieux (*La Princesse de Clèves*) ; le sacrifice de la passion au devoir, à des convenances supérieures (la *Bérénice* de Racine) ; au xviii^e siècle, c'est le « retour à la nature » ; au xix^e siècle, cet idéal est changeant ; c'est le néo-catholicisme de Chateaubriand, puis les restaurations moyenâgeuses du romantisme ; à un certain moment, c'est l'idéal chrétien et lamartinien défini par Sainte-Beuve à propos de *Jocelyn* dans lequel il admire et recommande « une sorte de genre domestique, une épopée de classe moyenne et de famille (1) ». Plus tard, c'est l'idéal bourgeois qui triomphe dans les romans de G. Ohnet ; puis, dans un ordre d'idées plus abstrait, c'est le spiritualisme poétique d'un Sully-Prudhomme, ou la mystique athée et morale d'un Maeterlinck, ou l'idéal tolstoïen, ou une combinaison de tout cela : un vague idéal fait de naturisme à la Jean-Jacques, d'évangélisme tolstoïen, de transcendentalisme à la Novalis, mélange d'idées russes, suisses, allemandes, françaises... et surtout cosmopolites, ingrédients dont la mixture répondrait à peu près à la formule exprimant la sentimentalité d'un Romain Rolland. Cet idéal se répand dans des cercles plus ou moins étendus et impose pour un temps aux sensibilités d'une certaine catégorie sa teinte uniforme et un peu monotone. Il y a un bovarysme sentimental auquel n'échappent pas les âmes prédestinées ; si bien que dans la sentimentalité d'un individu donné il est parfois difficile de faire la part de la nature et de l'artifice, du spontané et de l'acquis, de la physiologie et de la suggestion sociale. Flaubert a posé le problème dans l'*Education sentimentale*. Dans quelle mesure Frédéric Moreau est-il un sentimental par tempérament ou par éducation ? On en dirait autant du Jean Seryien de M. France.

Des idéaux de provenance diverse peuvent coopérer à la formation de l'état sentimental et donner lieu à ces sentiments composites, faits du rapprochement de sentiments hétérogènes et disparates ; à ce que nous appellerons, d'un terme emprunté au vocabulaire des psycho-analystes, des « complexes affectifs » ; nous dirions « complications sentimentales »,

(1) Sainte-Beuve : *Portraits contemporains*, t. I, p. 318.

si cette dernière expression n'avait été compromise par le fait d'avoir servi de titre à une série de nouvelles où la complication réside plutôt dans la trame de l'intrigue que dans la teneur des sentiments et dans la qualité d'âme des personnages. Amitié amoureuse, mysticité sensuelle, adoration mystique de la femme, dévotion amoureuse et chevaleresque, voilà quelques échantillons de ces « complexes » sentimentaux. Un bon exemple tiré de la sensibilité antique serait l'éphébie grec dont M. Dugas nous fait cette jolie description : « L'amour grec n'est pas toujours une odieuse perversion de l'instinct sexuel ; il est aussi une amitié passionnée, une galanterie innocente ; parfois même il s'ennoblit, s'épure et représente dans le monde antique le sentiment chevaleresque de l'honneur... affection étrange, inquiétante et trouble, romanesque qui, née dans les camps, sera héroïque, ardente, et revêtira plutôt, dans les palestres, une forme aimable et gracieuse : de cette exaltation de l'âme, qu'on prendrait parfois pour une ivresse des sens, sortira un jour l'amitié (1). »

Un autre bon exemple emprunté à une sensibilité assez différente est un trait de la vie de saint Ignace de Loyola raconté par le père Bouhours. « Ignace de Loyola n'était pas encore entré dans la vie religieuse et se rendait au monastère de Montserrat quand il fit la rencontre d'un maure mahométan qui engagea en cours de route la conversation avec lui. Le maure ayant eu le malheur d'émettre quelques doutes sur la virginité de la mère du Sauveur des hommes, Ignace de Loyola se demanda si la Foi ne l'obligeait point à venger l'honneur de la Vierge par la mort du mahométan et il ne faut pas s'étonner, dit le P. Bouhours, que ce doute vint à un homme nourri dans les armes, accoutumé aux combats particuliers et peu instruit des règles de la conscience. Il prit le parti de courir après le maure et de faire ce que Dieu lui inspirerait. Ayant rencontré deux chemins dont l'un menait droit à Montserrat et l'autre à un bourg où allait le maure, il s'arrêta court et avisa de se laisser conduire à son cheval, résolu de tuer l'impie qu'il poursuivait si son cheval prenait le chemin du bourg. Il lui lâcha donc la bride et l'abandonna à lui-même. Quoique le chemin du bourg fût large et aisé, le cheval prit l'autre qui était étroit et difficile et sur cela Ignace

(1) Dugas : *L'amitié antique*, 1894.

crut que le ciel ne lui demandait pas de vengeance du blaspème qu'il venait d'ouïr. » — Un trait analogue se trouve dans la veillée d'armes d'Ignace de Loyola avant de prononcer ses vœux monastiques. « En retournant à l'église du monastère, Ignace se souvint en y entrant de ce qu'il avait lu dans l'*Amadis* et dans d'autres histoires romanesques, que les nouveaux chevaliers, avant de recevoir l'ordre de chevalerie, veillaient jour et nuit tout armés, ce qui s'appelle la veillée des armes. Pour convertir en un saint usage une cérémonie profane, il veilla toute la nuit devant l'autel de la Vierge, tantôt debout, tantôt à genoux, toujours en prières, se dévouant à Jésus et à Marie en qualité de leur chevalier, selon les idées de guerre qu'il avait encore dans l'esprit et sous lesquelles il concevait les choses de Dieu (1). » On pourrait rapprocher de ce trait de saint Ignace de Loyola la dévotion filiale et amoureuse de Verlaine à la Vierge, dans *Sagesse*, et aussi celle d'Auguste Comte à la Vierge Mère, cette « déesse des Croisés », « véritable déesse des cœurs méridionaux », « suave devancière spontanée de l'Humanité » (2). De ces mixtures sentimentales se dégage un fumet spécial qui flatte tout particulièrement les narines du psychologue expert, un parfum original, indéfinissable, qui trahit une qualité d'âme visiblement unique. Verlaine parle des *Fêtes galantes* « étrangement gracieuses et raffinées, non fades, avec une pointe de mélancolie quelque peu féroce (3) ».

Cette complication s'accompagne en outre, le plus souvent, du goût de l'auto-analyse, du plaisir de sentir et de se regarder sentir et de cette qualité d'ironie à laquelle on a donné le nom d'ironie sentimentale et dont Heine reste un des types les plus exquis. Dans cette ironie, la sentimentalité se joue d'elle-même et se joue à elle-même des airs de flûte moqueuse

Et crée une musique où la douleur scintille (4).

A cette ironie se mêle cette qualité d'esprit qu'on peut appeler aussi l'esprit sentimental, pointe fine comme celle d'une dague que l'amant désespéré enfoncerait dans son propre cœur. Heine parle de ses années d'enfance passées auprès de

(1) Le P. Bouhours : *Vie de Saint Ignace de Loyola*.

(2) A. Comte : *Système de politique positive*, t. III. ; cité par M. Maurras, *Etude sur A. Comte (L'avenir de l'Intelligence*, p. 137).

(3) Verlaine : *Confessions*.

(4) Louis de Gonzague-Frick : *Sous le Bélier de Mars (Préférences)*.

la cousine qu'il aime. « Nous jouions à cache-cache, dit-il, et nous nous sommes si bien cachés que jamais plus nous ne nous sommes retrouvés. » Telle est aussi la moquerie douloureuse avec laquelle Verlaine parle de sa première rencontre avec celle qui sera sa femme : « Oh ! j'aime beaucoup les poètes, Monsieur !.. Telles furent les premières paroles de cette bouche de qui je devais entendre tant de oui, puis de non, sans préjudice de bien d'autres choses encore, bonnes, puis mauvaises (1). »

On savoure dans cette sentimentalité spirituelle une stimulation légère, mousse pétillante et capiteuse de la douleur humaine, un jeu du sentiment et une parure du sentiment, un enjolivement et une grâce, une coquetterie et une galanterie, un enfantillage, un badinage, un marivaudage et parfois un cabotinage sentimental. Et parfois aussi, le badinage tourne au drame, comme dans le proverbe de Musset. — Tous ces ingrédients : passion, fantaisie, sensualité, mélancolie, esprit, ironie se mêlent dans la sentimentalité à doses très diverses : tantôt c'est la fantaisie qui l'emporte, tantôt la passion, ou la sensualité, ou la mélancolie ou la tendresse, et ces proportions diverses engendrent les variétés de la sentimentalité amoureuse et toutes les nuances de l'amour-goût, de l'amour-caprice, de l'amour de tête, rarement, et dans une faible mesure, de l'amour-passion.

Mais le mode sentimental n'affecte pas seulement le sentiment amoureux, bien que ce dernier reste le principal inspirateur des thèmes sentimentaux. On pourrait vérifier les psychographies ci-dessus en les appliquant à toute la gamme des sentiments ; on constaterait que tous sont susceptibles de revêtir la nuance sentimentale. Il y a une forme sentimentale des sentiments de famille ; toute une littérature s'est vouée à la peinture sentimentale de ces sentiments (Voss, Richardson) ; il y a une forme sentimentale du sentiment de la nature (Rousseau, Senancourt) ; il y a une forme sentimentale du sentiment patriotique, surtout du sentiment régionaliste (attachement nostalgique au passé régional, provincial et local) ; il y a une forme sentimentale des passions politiques et de l'amour de la liberté (sentimentalisme politique d'un Béranger, d'essence assez vulgaire d'ailleurs, et où se mêlent assez déplaissamment

(1) Verlaine : Confessions, p. 115.

la plaisanterie antireligieuse et la gaudriole) ; il y a une forme sentimentale, vague, nébuleuse, idéologique, du sentiment altruiste (religiosité humanitaire à la Romain Rolland, aspiration mystique à l'unité humaine) ; il y a une forme sentimentale du sentiment religieux. La passion du vrai, elle-même peut revêtir une forme sentimentale (dilettantisme) ; dégénérer en une sorte de coquetterie intellectuelle, une sorte de flirt avec ce que les philosophes appellent l'Idée. Qu'on se rappelle Renan louant Galilée de n'avoir pas poussé la passion du vrai jusqu'au martyre.

Si l'on se rappelle que l'un des traits de la sentimentalité est l'amoindrissement dont elle frappe tout ce qu'elle touche, on comprendra qu'elle verse aisément dans le convenu, le poncif, le *chiqué*. Pour prendre comme exemple un des sentiments qui nous tiennent le plus au cœur, et sans mettre en cause ni la pensée hautement respectable, ni l'art d'un de nos grands écrivains, on peut se demander s'il n'est pas tout à fait sans inconvénient d'incarner le sentiment patriotique dans une vieille dame infiniment estimable, mais un peu quinquise, et dans une jeune fille parée de tant de vertus et de qualités, et si idéalement accomplie et si délicieusement moqueuse, qu'elle en devient un peu agaçante.

§

Pour achever de caractériser la Sentimentalité, on pourrait la comparer à des modalités voisines du sentiment. — Le Pathétique est un genre très vaste et qui embrasse de multiples espèces. Les principales sont le Romanesque, le Romantique et le Sentimental. Et ces espèces elles-mêmes comprendraient des sous-espèces : le platonique (appliqué à l'amour), le chevaleresque, le poétique, le bucolique, l'élégiaque, etc. — Le chevaleresque rentrerait plutôt dans le Romanesque que dans le Sentimental qui, par contre, revendiquerait plutôt le bucolique et l'idyllique. L'esprit de roman, l'esprit d'aventures appartiendraient plutôt au Romanesque et au Romantique qu'au Sentimental.

Rien de moins bien délimité que ces départements du Pathétique. L'élément romanescque, l'élément romantique et l'élément sentimental sont la plupart du temps intriqués l'un dans l'autre, en sorte que pour obtenir l'un d'eux sinon à l'état pur, du moins à peu près pur, il est nécessaire de le

défalquer de l'ensemble et de l'isoler par une minutieuse analyse.

Distinguons d'abord le romanesque du romantique. M. Maurras nous servira ici de guide. Le romanesque, selon lui, c'est le triomphe de la fantaisie passionnelle et du caprice; mais du caprice naïf, du caprice qui n'est que caprice, qui ne s'érige pas en norme, qui n'aspire pas à faire autorité, ni à faire école, ni à façonner le monde sur son propre modèle. « On en arrive, dit-il, à prendre pour synonymes les deux mots de *romanesque* et de *romantique*. Cependant les choses sont différentes. Il est des têtes romanesques et qui sourient à leur roman, mais qui, toutefois, prennent garde de ne pas se tromper sur la valeur de ce qu'elles font. Elles se savent entraînées, elles ont du plaisir à l'être, mais se l'avouent et ne se flattent pas de se dominer quand elles subissent. La volonté expire, soit ! la raison est absente : elles ne parlent pas raison. Elles ne refont pas la morale pour la mettre au gré de leur emportement. La sensibilité romantique est tout autre. Son caractère est de se croire et de se dire la règle de tout... Très précisément le romantisme naît à ce point où la sensibilité usurpe la fonction à laquelle elle est étrangère et, non contente de sentir et de fournir à l'âme ces chaleurs de la vie qui lui sont nécessaires, se mêle de lui inspirer sa direction. L'humeur, alors, n'est plus l'humeur; non plus caprice, le caprice : tous deux sont des systèmes et faux (1). »

Le Sentimental diffère à la fois du romanesque et du romantique; du romanesque d'abord. M. Paul Adam les oppose en deux types féminins qu'il campe très joliment. Et ce double portrait, pour porter une date (il convient à la génération féminine française de 1825-1840), n'en garde pas moins une valeur psychologique permanente. La Romanesque manifeste une impétuosité physique qui fait défaut à la Sentimentale, de nature lymphatique, rêveuse, lente et dolente et donc plus réservée et moins entreprenante. « Distinguons la Sentimentale de la Romanesque. Celle-ci cherche les aventures. Si elle rêve, c'est à l'enlèvement. Sa pensée n'est point chaste. La Romanesque demeure une façon de rouée fille des salons du Directoire. Elle aime les officiers, les pirates, les brigands de la Calabre, et les drames à poignards. La Sentimentale utilise

(1) Ch. Maurras : *Le Romantisme Féminin* (L'avenir de l'Intelligence, p. 232.

mieux son esprit. Fille du classicisme jacobin et de la religion du Père Loriquet, elle imiterait cette Eloa d'Alfred de Vigny, l'ange quittant le ciel, afin de descendre jusqu'à la peine de Satan, du déchu qu'elle veut consoler, relever et réhabiliter. Elle admire le sacrifice de Decius et la pitié de sainte Radegonde ; tous les martyrs la séduisent d'abord. Comme on exécute les conspirateurs de la charbonnerie, elle se croirait libérale, malgré l'éducation du couvent ; car voici les martyrs de l'heure : le général Berton, les quatre sergents de la Rochelle, les victimes de Juillet, celles de la rue Transnonain. A moins que sa famille royaliste n'oppose à ces images celles rappelant l'échafaud de la Terreur, la mort d'André Chénier, de Marie-Antoinette, le dévouement de la Rochejacquelin et de ses Chouans... Silencieuse, elle fixe les motifs de ses préférences. Cela fait, elle engendre son Idéal... » Il faudrait citer tout ce portrait où M. P. Adam souligne la chasteté de pensée de la Sentimentale de ce temps, son ignorance fréquente des choses sexuelles. Le portrait se termine ainsi : « Anémique, silencieuse et passive, portant à la mémoire le souvenir immédiat des catastrophes révolutionnaires et impériales, elle ne distrairait pas sa personne des visées collectives. Elle subissait toute l'influence des accidents sociaux. — Aujourd'hui la femme, éprise d'esthétique et non plus de gloire, choisit le fiancé pour sa prestance qui promet des vigueurs voluptueuses, ou pour une situation qui lui créera le décor estimé nécessaire à la beauté. L'individu se distrait de la masse et de ses aspirations. La contemporaine veut ; la sentimentale espérait (1). »

La façon de sentir sentimentale doit, d'autre part, être distinguée de la façon de sentir romantique. La sensibilité romantique est volontiers extérieure, voyant et grandiloquente. L'âme sentimentale est plus intérieure et plus discrète. Elle ignore les gestes et les mots à effet, les éclats de la grande passion, les sonorités bruyantes, les fanfares du music-hall romantique. Il y a loin des notes grêles du clavecin sentimental aux coups d'archet éperdus des tziganes dont les chefs d'orchestre étaient Byron ou Hugo.

L'âme sentimentale est poétique et rêveuse (le *Vase brisé*, le *Sonnet d'Arvers*, types du genre). Il y a dans la sensibilité ro-

(1) Paul Adam : *Le Legs du Cœur* Le Journal, 6 février 1900.

mantique quelque chose de voulu et de tendu, un parti-pris d'exaltation et presque une attitude de défi. Le romantisme se répand en confessions emphatiques (*Confession d'un Enfant du siècle*), en confidences scabreuses, en aveux féminins qui ont encouru le reproche de profaner et de trahir le sexe. La formule par laquelle M. Maurras caractérise le romantisme féminin : « donner une expression toujours sincère à des sentiments toujours vifs » ne convient pas à l'âme sentimentale plus effacée et plus amie du silence. Et sans doute, encore une fois, les deux sensibilités se côtoient et s'entrelacent. Il arrive que des variations sentimentales alternent avec des airs de bravoure romantique ou, inversement, qu'un coup de cymbales romantiques vienne couper au beau milieu le cours paisible d'une rêverie sentimentale. Mais peu importe ; les deux modes de sentir n'en doivent pas moins être distingués. — Ce qui reste vrai, c'est que les types purement sentimentaux sont assez rares en littérature. Rousseau et Chateaubriand eux-mêmes ne pourraient être signalés comme tels ; les habitudes déclamatoires de l'un et l'emphase de l'autre s'y opposent. Les types représentatifs de la sentimentalité pouvant compter comme les plus authentiques, dans des genres d'ailleurs assez différents, seraient, semble-t-il, au moins dans quelques-unes de leurs œuvres maîtresses : Bernardin de Saint-Pierre, Senancourt, Lamartine, le Musset des *Comédies et Proverbes*, Loti, Sully-Prudhomme, Coppée, Rodenbach, M. Maeterlinck, M. Romain Rolland. Michelet serait plutôt romantique que sentimental, encore qu'il règne dans *l'Amour et la Femme* une atmosphère de sensualité mêlée de sentimentalité. George Sand serait également plutôt romantique que sentimentale. Elle a mis dans l'âme de ses héroïnes trop de passion forcée, coléreuse ou déclamatoire pour qu'il soit possible de la compter au nombre des représentants authentiques de la sentimentalité. Senancourt semble bien un pur sentimental. Le troisième fragment d'*Obermann* intitulé : *De l'expression romantique* est plutôt une description de l'état sentimental que de ce qu'a été plus tard la sensibilité romantique. L'état d'âme d'*Obermann* est un état de rêverie morne et monotone, désabusée et résignée, de communion vague avec une nature solitaire et grandiose, harmonisée, en raison de son climat fixe et de sa paix automnale à l'atonie d'une sensibilité délicate et blessée.

Et sans doute un tel classement comporterait mille nuances et réserves ; il nous semble cependant assez exact, du moins dans les grandes lignes.

§

On pourrait, d'après ce qui a été dit, distinguer et opposer plusieurs espèces de sentimentalité.

Il y a une sentimentalité contenue, refrénée par l'idée de règle, réduite à la double loi du goût et du devoir : telle est la sentimentalité d'une princesse de Clèves, telle aussi celle de la Marianne de Marivaux. Et il y a une sentimentalité intempérante, débordante, indiscrete, qui coule, toutes écluses ouvertes, et qui s'épanche en une exaltation factice ; c'est un peu celle de la Julie de Rousseau à propos de laquelle un jeune critique plein de talent et dont la guerre nous a laissés sans nouvelles, M. André du Fresnois, écrivait cette réflexion si juste : « Le moyen de fortifier les émotions, c'est de les contenir ; la sentimentalité, c'est la sensibilité des pauvres (1). »

On pourrait, à un autre point de vue, distinguer une sentimentalité naïve, fleur du sentiment dans un cœur neuf, et une sentimentalité littéraire, voulue, artificielle, suscitée et entretenue en vue de l'œuvre à écrire. Tel est le cas du sentimentalisme barrésien. M. Barrès n'est pas, tant s'en faut, un représentant de la sentimentalité à l'état pur. La sentimentalité, chez lui, est additionnée de bien d'autres éléments, et surtout très intellectualisée et esthétisée. Elle y remplit l'office d'une méthode de travail et se convertit en un sentimentalisme esthétique, en une perpétuelle recherche d'excitants pour une sensibilité d'artiste curieux de se procurer des émotions exploitables littérairement et de créer en soi cette excitation modérée et légère de l'imagination qui constitue l'état de grâce esthétique. Cela se retrouve dans toute l'œuvre de M. Barrès, depuis *l'Ennemi des Lois*, qu'il appelle un « livret sentimental », jusqu'à la *Tolède du Greco*.

Et l'on pourrait aussi, à travers tant d'avatars de cette tonalité affective, distinguer une sentimentalité aristocratique (celle d'une princesse de Clèves, des héroïnes de Feuillet), une sentimentalité bourgeoise (G. Ohnet) et une sentimentalité populaire : celle de tel opéra, comme la *Louise* de Charpentier

(1) André du Fresnois : *Une Année de Critique*, p. 56.

ou celle qui atteint le public par la voie des films sentimentaux et des gramophones lacrymogènes.

Et l'on pourrait encore distinguer une sentimentalité fine, enjouée, mutine, spirituelle et coquette, celle des héroïnes de Marivaux et du théâtre de Musset, type délicieux et accompli de la sentimentalité française, et une sentimentalité lymphatique, lente, langoureuse, rêveuse, diffuente, compassée et hiératique, celle de maintes héroïnes allemandes, virginales et liliales, telle la jeune fille-cygne des légendes germaniques, la « jeune fille idéale » dont se moque Nietzsche, cette héroïne du *Vaisseau Fantôme* que le même Nietzsche ridiculise sous le nom de Senta-Sentimentalité (1).

Et au point de vue psychologique et philosophique on pourrait distinguer une sentimentalité passive, pure détente du moi, pur abandon de soi aux forces de la nature ou du destin, tel qu'il est décrit dans le mode doux et serein chez certain personnage du *Jean-Christophe* de M. Romain Rolland (2), et dans le mode douloureux et angoissant dans le roman de Madame Marguerite Audoux : *Marie-Claire*; — et d'autre part une sentimentalité toujours passive sans doute, mais plus repliée sur soi, moins diffuse et perdue dans les choses; reploiement d'une âme qui cherche en soi, comme en un jardin clos, en une grotte aux stalactites brillantes, un refuge contre les rudesses et les orages du destin extérieur, sorte de stoïcisme sentimental, tel que l'a exprimé M. Maeterlinck.

On n'en finirait pas d'ailleurs si l'on voulait épuiser toutes les nuances de la sentimentalité. N'y en a-t-il pas une qui valut autrefois à un de nos écrivains réputés l'épithète amusante de « cochon triste » ?

§

Il y aurait bien des choses à dire sur la sentimentalité, sur sa naissance, son histoire, ses causes, ses effets, sur les appréciations émises à son sujet par ses zéloteurs ou par ses ennemis, sur sa valeur sociale et morale, sur son avenir et notamment l'avenir de la sentimentalité française.

Je me bornerai, sur ces points, à quelques remarques.

Quand et comment la Sentimentalité est-elle née ? C'est là un problème qui a donné lieu à bien des controverses. A

(1) Nietzsche : *Le Cas Wagner*, éd. du Mercure de France, p. 16.

(2) Le personnage de Gottfried ; voir *Le Matin*, et aussi dans la *Révolution*, p. 343.

quelle date faut-il la faire remonter? Certains la refusent à l'antiquité; d'autres découvrent dans la littérature gréco-latine des traces de sentimentalité; mais ces traces sont rares, faibles, tardives et discutables. — M. Paul Adam regarde l'état sentimental comme un phénomène tout moderne, particulier au xix^e siècle, sinon même comme une mode qui se situerait dans une période relativement courte de la psychologie française (1816-1860) et coïncidant presque avec ce qu'on a appelé le mal du siècle⁽¹⁾; mode préparée, il est vrai, et annoncée par quelques manifestations sporadiques d'une sensibilité analogue, à l'époque du Roman de la Rose et à celle des Précieuses. Je serais disposé à voir dans la sentimentalité quelque chose de plus qu'une mode : une façon de sentir sinon éternelle, du moins relativement permanente, répondant à un mécanisme psychologique déterminé qui doit la produire nécessairement sous l'influence de conditions extérieures prédisposantes ou favorisantes.

J'accorde que ces conditions qui ont entraîné l'apparition de la sentimentalité ne paraissent pas remonter historiquement à une époque antérieure au christianisme et au moyen-âge.

Il est difficile de faire remonter la sentimentalité à l'antiquité.

La sentimentalité ne pouvait éclore dans le monde tourmenté, dionysiaque et tragique de l'Hellénisme primitif. Dans le monde homérique, quelques regrets comme ceux donnés par Andromaque aux souvenirs de Troie, au Simois, etc., ne sont pas un suffisant indice d'une manière de sentir répondant à ce que nous entendons par sentimentalité. De même, dans la littérature romaine, pour quelques plaintes amoureuses, quelques poésies élégiaques, voire les *lacrymae rerum* de Virgile. — La passion d'amour, racine principale de la sentimentalité, n'a pas chez les anciens le caractère qu'elle prendra plus tard. Elle est, pour eux, une passion très naturelle et très vive, une force de la nature, quasi divinisée, aux sollicitations de laquelle on accède sans tant de façons.

L'état sentimental est né et s'est diffusé sous l'influence d'une quadruple cause :

1^o L'avènement du christianisme et de la spiritualisation des idées et des sentiments provoquée par la religion nouvelle;

(1) Paul Adam : *Le Legs du Cœur*. Journal du 6 février 1900.

2° L'influence des institutions chrétiennes qui s'inspirent de ce spiritualisme et qui tendent en particulier à l'idéalisation de la Femme : Culte de la Vierge, Chevalerie, Cours d'amour, culte de la Dame. Un roman de M^{me} Rachilde, *Le Meneur de Louves*, nous fait assister à l'éclosion, dans l'âme d'un petit berger aventurier des temps barbares du vi^e siècle, du premier bourgeon mystique de la sentimentalité amoureuse et chevaleresque qui portera de si beaux rameaux et de si belles fleurs.

3° Influence des races du Nord, des climats, des paysages et des légendes du Nord : légendes germaniques, légendes armoricaines de la Table Ronde, plus favorables que n'importe quelles autres à la passion, à la volupté et au rêve. « Cette race délicate des Celtes bretons qui, sur les bords d'une mer mélancolique, aspirait aux régions lointaines, indéfinies, aux terres idéales, accessibles seulement aux saints, aux enchanteurs et aux preux, avait donné à l'Europe mille touchantes imaginations (1). » La sensibilité méridionale, cette sensibilité « cuivrée, ardente (2) », où respire la sérénité païenne, le « bonheur court », fatal et tragique de la passion, fait place à cette sensibilité septentrionale, plus froide, lente et rêveuse, amie des brumes, des brouillards, des ténèbres et de la nuit, éprise du mystère et de toutes les incarnations du mystère, l'illimité, l'inachevé, l'indéfini, l'indistinct. Le peuple sentimental par excellence est bien l'héritier du génie de ces hommes qui, au dire de l'historien romain, « faisaient marcher la nuit avant le jour (3) ».

4. Enfin la substitution d'une civilisation féminine à la civilisation masculine qu'avait été la civilisation antique. Dans l'antiquité la femme n'avait d'influence ni sur les mœurs, ni sur la littérature. Là, point de cours d'amour, point de salons, point de vie de société, au sens féminin du mot. Les hommes se réservent toute la vie sociale et publique. Ils se rencontrent dans les gymnases, à la palestra, dans les camps, à l'agora, dans les hétaires et les écoles de philosophie, et c'est tout. Les influences nouvelles que nous venons de rappeler plus haut aboutissent à l'exaltation de la femme, à l'idée de la ré-

(1) Emile Gebhard, Préface au *Don Quichotte*.

(2) Nietzsche : *Le Cas Wagner*.

(3) Tacite : *Mœurs des Germains*, XI.

demption par la femme, à l'apothéose de l'éternel Féminin. Or, la sentimentalité est féminine; elle est la féminisation du sentiment, avec tout ce que la sensibilité féminine comporte de délicatesse et d'affinement et aussi d'affaiblissement et d'affadissement.

L'évolution de la sentimentalité serait longue à suivre. Cette histoire est marquée par un progrès continu de la sentimentalité en largeur et en profondeur, sauf toutefois quelques régressions comme celle que subit la sentimentalité au moment de la Renaissance, retour à la joie de vivre, à la passion forte et naturelle. Il faut tenir compte, ici comme ailleurs, de la loi d'action et de réaction qui agit toujours, soit dans l'histoire littéraire, soit dans l'évolution des âmes individuelles. Plus d'un chantre de la sentimentalité a brûlé ce qu'il avait adoré. Tel Goethe, longtemps après le *Werther*, écrit le *Triomphe de la sentimentalité*, fantaisie anti-sentimentale où il raille les imitateurs de son héros. Cas analogue à celui de Musset se moquant du romantisme dans les *Lettres de Dupuis et Cotonnet*. — Il faut tenir compte aussi des fluctuations de la mode. Car si la sentimentalité est plus qu'une mode, elle n'en reçoit pas moins du milieu et de l'époque le cadre et le décor où elle prend figure. On pourrait suivre dans le livre des Goncourt, *La Femme au XVIII^e siècle*, et d'après les portraits du temps, les avatars de la sensibilité féminine au cours de ce siècle charmant. Les auteurs distinguent trois types de sensibilité correspondant à trois types de beauté et de modes féminines (1). D'abord le type de beauté de la Femme sortant du siècle de Louis XIV, avant-garde effrontée du siècle de Louis XV, la beauté imposante, sensuelle et impérieuse de cet Olympe de princesses s'avancant sur les nuages d'un triomphe mythologique, beauté faite d'une certaine majesté d'impudeur et du pouvoir de fascination exercé par des attraits de force, de volonté, de hardiesse. Puis le type de beauté spirituelle, fine et mutine qui lui succède. Enfin le type de beauté sentimentale, naïve et touchante, symbolisée dans les figures de Greuze et qui l'emporte vers la fin du siècle sous l'influence de Rousseau.

Insistons un peu sur les transformations de la sentimentalité française dans les vingt dernières années. — Cette senti-

(1) E. et J. de Goncourt : *La femme au XVIII^e siècle*, ch. VIII.

mentalité, comme d'ailleurs, en général, la sentimentalité européenne, me paraît avoir suivi la loi de l'évolution qui va de l'individuel au social, qui tend à donner le pas au social sur l'individuel dans tous les ordres de pensée et d'activité. L'intérêt passe de l'individu aux groupes. Cette loi s'applique à la sentimentalité qui, au lieu de s'intéresser à des infortunes, à des passions, à des souffrances individuelles, en est venue à s'intéresser à des groupes, à des catégories, et à prendre pour matière des sentiments généraux, philanthropiques, humains. — La sentimentalité ancienne avait pour thème à peu près exclusif la passion amoureuse ; la sentimentalité nouvelle s'est attachée à des thèmes sociaux et humanitaires : amour des humbles, pitié universelle, religion de la souffrance humaine, mysticité évangélique, aspiration à l'unité humaine (M. Romain Rolland). Ainsi est née une sentimentalité abstraite, composée de ce que Ribot appelle des abstraits-émotionnels : sentimentalité idéologique, philosophique, sociale, humanitaire, doctrinaire, prêcheuse, empesée, larmoyante et édifiante, au demeurant assez déplaisante et très peu française, procédant en grande partie d'influences russes, suisses, scandinaves, etc. Notre sentimentalité française n'en a pas moins été touchée par cette sentimentalité cosmopolite ; il est à souhaiter qu'elle ne se laisse pas envahir par cette sensibilité étrangère et qu'elle reste elle-même.

§

Bien qu'on ne puisse nier ses progrès dans l'âme moderne, la sentimentalité n'en a pas moins rencontré de fortes résistances dans des sensibilités rebelles. Sympathique à certaines natures et à certaines races, elle l'est beaucoup moins à d'autres. Elle est d'ailleurs combattue dans les âmes par de puissantes dispositions antagonistes. — L'état sentimental étant, dans son essence psychologique, un état de détente ou du moins de moindre tension, un état d'abandon plus ou moins passif aux forces de la nature et du destin en même temps qu'au jeu intérieur des sentiments et des images, on conçoit qu'il paraisse incompatible avec tous les états dans lesquels l'individu se tient sur la défensive, ou même passe à l'offensive. Individualité forte et entière ; personnalité arrêtée ; combativité, vanité, méchanceté, volonté de puissance sous toutes ses formes, autant de dispositions qui tendent à em-

pêcher la sentimentalité de naître ou de croître dans une âme. La sentimentalité ne pouvait se développer beaucoup dans une société livrée aux luttes de la vanité et de l'ambition, comme la cour de Louis XIV, où la crainte du ridicule et la joie de le découvrir chez les autres étaient des passions toujours présentes dans les âmes. Retz raconte l'histoire de je ne sais plus quel prince du sang, qui s'enfermait avec ses familiers pour rechercher les ridicules de son entourage. Dans de telles âmes la sentimentalité ne pouvait tenir une grande place. Enumérons quelques-uns des états antisentimentaux, correctifs et réducteurs de la sentimentalité : sécheresse d'âme ; parcimonie sentimentale, du genre de celle que M. Léon Daudet (1) reproche, injustement d'ailleurs, à Stendhal, lequel fait preuve au contraire, à de certaines heures, de la sentimentalité la plus heureuse, fine, tendre, légère, brillante et spirituelle, toute fleurie en imagination, en grâce et en poésie ; — peur d'être dupe ; « peur d'être attrapé : attrapé par les hommes, attrapé par les passions », trait saillant de la psychologie du Français, selon le comte de Gobineau (2) ; — une certaine aigreur ou acrimonie de l'humeur, ce que Pline le Jeune appelle *amari-tudo* et qu'il associe volontiers à l'idée de *vis* ; élément dont Sainte-Beuve regrettait un peu l'absence dans l'indéfectible « douceur blonde et bleue », dans l'optimisme indéfini de Lamartine (3) ; — le caractère raisonnable et froid ; le raisonnement opposé au sentiment (Le Docteur noir de Vigny) ; l'insensibilité du roué à la Valmont ; l'habitude de tout analyser, de tout passer au crible ; la sensualité libertine, celle qui se joue si joliment dans les *Bijoux indiscrets* et se moque de l'imagination spiritualiste de l'amour sans corps ; — l'état d'esprit d'un Lucrèce fuyant les pièges de la cristallisation amoureuse et recommandant comme remède préventif l'inconstance qu'il exprime crûment :

Jacere humorem collectum in corpora quaeque ;

l'âme prosaïque, le sens pratique et un peu terre à terre ; une entente avisée et prudente de la vie ; la sagesse expérimentée et rassise qui s'exprime dans les *Lettres* de Ninon de Lenclos au marquis de Sévigné. Et il faut signaler aussi, dans l'ordre

(1) Léon Daudet : *L'Hérédité*, p. 152.

(2) De Gobineau : *Les Pléiades*, chap. VIII.

(3) Sainte-Beuve : *Portraits Contemporains*, t. I. Etude sur Lamartine.

philosophique, l'orgueil intellectuel qui juge humiliant de subir les mouvements du cœur sans les comprendre, qui fait état de l'intelligence plus que de l'émotion, qui met au-dessus de la passion l'intellection de la passion et aspire à « remonter de l'être à l'idée de l'être » ; état d'âme que M. J. Benda a décrit dans le héros de son roman *l'Ordination*.

§

Nombreuse est la double cohorte des zélateurs et des dénigreurs de la sentimentalité. La première, avec son chef de file, Rousseau, qui, à vrai dire, est plutôt un théoricien du sentimentalisme qu'un sentimental pur style, — et depuis Rousseau, les innombrables chantres du sentiment, les sectateurs du pathétisme en morale, en esthétique, en philosophie. La seconde avec ses chefs de file au XVIII^e siècle, Voltaire, Diderot, le Diderot du *Paradoxe sur le Comédien*, faisant le procès de la sensibilité livrée à elle-même, de son incapacité théâtrale, bien plus, de son inaptitude générale aux tâches de la vie ; et depuis eux, combien d'écrivains antisentimentaux dans notre littérature : stoïciens comme Vigny, théoriciens de l'impassibilité comme Flaubert, princes de l'ironie comme Remy de Gourmont et M. Anatole France, humoristes comme Bernard Shaw, dégonfleur d'ouïes sentimentales (*Le Héros et le Soldat*), railleur impitoyable des sentiments surfaits, des larmes de crocodile et des larmes de comédie (*La Profession de M^{me} Warren*), moralistes comme William James, adversaires du sentimentalisme philosophique comme M. Benda, travaillant à restaurer l'Intelligence dans ses droits et à lui rendre la haute main sur la sensibilité usurpatrice et devenue indûment la muse inspiratrice de la philosophie.

§

Tel est le débat. Comment le trancher ? Et quel jugement porter sur la sentimentalité ?

Détente du Moi, sensation de vie ralentie et diffuse, la sentimentalité est génératrice d'états agréables et berceurs : rêverie et rêvasserie, effusions vagues et sans objet, effluves de musicalité intérieure, communion avec les choses, abandon de soi aux choses, impression de paix planante, voluptueuse tristesse, délectation morose, etc. Mais ces états sont-ils aussi sains qu'ils sont doux à savourer ? C'est là une question déli-

cate et il y aura lieu de faire des distinctions entre bien des formes, des degrés et des nuances de sentimentalité.

D'abord qu'est-ce que la sentimentalité au point de vue psychologique ? C'est un jeu du sentiment. C'est le sentiment se prenant pour fin, le sentiment pour le sentiment, l'émotion pour l'émotion. C'est donc une dépense de luxe comme l'Art. Mais il y a entre la sentimentalité et l'Art cette différence que l'art est une dépense prélevée sur un fond riche d'énergie, sur des réserves de vitalité surabondante et capable de se traduire par une œuvre ; tandis que la sentimentalité est une dépense d'émotion prélevée sur un fond de vitalité médiocre, fatiguée, détendue, maigre et parcimonieuse, aboutissant à un simple jeu d'images et de sentiments, tout intérieur, oisif et stérile. — La stérilité, voilà le grand reproche adressé par William James à la sentimentalité. « Le rêveur sentimental et sans énergie, qui passe sa vie dans le flux et le reflux d'un océan d'émotions sans jamais aboutir à une action concrète et virile est bien le caractère le plus méprisable qui soit. » M. James en trouve le type classique dans Rousseau. On peut trouver bien sévère ce jugement sur Rousseau. Il faut se garder de cette forme de philistinisme qui consiste à prôner le caractère aux dépens des puissances d'imagination, de poésie et de rêve. — Et d'ailleurs, Rousseau ne fut-il pas, à sa manière et en dépit de sa propension à la rêverie et à la sentimentalité, un actif et un lutteur ? Ne fut-il pas un enchanteur, un magnétiseur d'hommes, un pétrisseur de la matière humaine ? Et tout cela n'est pas à dédaigner. — D'après William James encore, l'abus des romans, du théâtre et des concerts est néfaste à cet égard. « On se sature d'émotions qui d'ordinaire s'évanouissent sans aboutir à l'action, et l'on se crée ainsi un fond de sentimentalité inerte. Le remède serait de ne jamais se permettre au concert une émotion sans l'exprimer ensuite par une action *quelconque*, si petite soit-elle ; dites un mot aimable à votre grand-mère, cédez votre place dans la voiture, que sais-je encore ? L'héroïsme n'est pas ici nécessaire ; ce qui l'est, c'est d'exprimer l'émotion dans un acte ; n'y manquez jamais. » Rien de plus malsain, en effet, dans certains cas qu'une émotion rentrée et la rumination sentimentale qui s'ensuit. La sentimentalité, dépensant les réserves vitales en émotion et non en action, contrevient à la

grande loi de l'unité fonctionnelle qui régit tout ce qui vit et qui s'applique aux peuples et aux cultures comme aux individus. Il faut que l'harmonie et la hiérarchie des fonctions, des énergies et des valeurs soit respectée, sous peine de déchéance. — La sentimentalité correspondant à un ralentissement du rythme de la vie, à une baisse du ton vital, quand elle dépasse un certain degré de détente, elle devient franchement morbide; elle coïncide avec un état d'adynamie, d'athymie, d'atonie. On se laisse envahir par l'opium du rêve, on aboutit à un véritable somnambulisme sentimental.

Si l'on demande quel est le critérium pour reconnaître la bonne et la mauvaise sentimentalité, quelle est la sentimentalité nuisible, cause ou signe de déchéance vitale, nous répondrons que la sentimentalité ne peut être un état continu, fondamental, dans la sensibilité d'un individu ou d'un peuple. La sentimentalité étant une détente de la vitalité, une relâche de l'énergie qui se distend, ne peut être qu'un état momentané, passager. — Dans l'individu, la sentimentalité convient seulement à certains âges, à certaines heures de la vie; aux moments de détente, de paresse, de jeu et de joie; aux saisons jeunes, douces et tendres de la vie. La sentimentalité est saisonnière, non perpétuelle; mais dans sa saison, elle donne de beaux rameaux et de jolies fleurs. De plus, la sentimentalité ne doit pas embrasser toutes les provinces de la sensibilité et de la pensée. Son domaine propre, et c'est là qu'elle déploie tout son charme, est la passion amoureuse. L'étendre aux autres sentiments qui sont nécessairement sérieux et virils est un contre-sens psychologique. — La sentimentalité ne doit pas être cet épandement veule de la sensibilité, ce besoin lâche de confidences, cette familiarité ou bonhomie vulgaire impliquée dans le vocable allemand *Gemüthlichkeit* et qui correspond à une détente excessive, à une insuffisance des réflexes inhibiteurs. — Il faut encore se garder de la fausse sentimentalité. La sentimentalité est assez souvent une falsification du sentiment. « C'est l'habitude que les femmes affichent plus de sensibilité qu'elles n'en ont réellement » (Bernard Shaw). — Enfin une distinction utile à faire est celle de la sentimentalité dont on est dupe et celle dont on n'est pas dupe. La sentimentalité, étant un jeu du sentiment, ne doit pas se prendre trop au sérieux; elle doit savoir au besoin se

railler et s'ironiser elle-même. Elle ne doit pas voiler le regard lucide de l'intelligence.

§

Notre sentimentalité française répond heureusement à ces conditions. — Disons d'abord que le Français est un peuple peu sentimental. Stendhal en donne la raison. « Les Français, dit-il, les aimables Français qui n'ont que de la vanité et des désirs physiques... (1). » Si ce trait est exact, il éloigne le Français autant de la sentimentalité que de la grande passion. Le Français est trop sociable, trop vaniteux, trop attentif aux ridicules d'autrui et à ceux qu'il peut encourir lui-même pour se laisser envelopper longtemps par les brumes de la sentimentalité; il a l'esprit trop prompt pour s'attarder aux longues rêveries; il a trop d'esprit pour être dupe de ses sentiments; enfin il faut rappeler le trait de la psychologie du Français signalé par le comte de Gobineau : la peur d'être dupe, « la peur d'être attrapé ». Chez les Français, la sentimentalité n'atteint qu'un petit nombre d'âmes et n'absorbe qu'un petit nombre de leurs heures et une faible portion de leur sensibilité.

La sentimentalité allemande est une sentimentalité qui se prend au sérieux, qui se veut philosophique, qui se raisonne et se justifie métaphysiquement. La sentimentalité française est une sentimentalité superficielle, à fleur d'âme, qui ne risque pas d'être dupe d'elle-même.

La sentimentalité allemande est une sentimentalité informe, amorphe, nébuleuse, indéfinie, diffuse, diffluente, compliquée. La sentimentalité française est une sentimentalité tempérée, limitée, réduite aux lois de la raison et du goût.

La sentimentalité allemande est nocturne, solitaire et sauvage. *L'Hymne à la Nuit* de Novalis caractérise bien cette sentimentalité. La sentimentalité française est toute adaptée à la vie de société, toute pénétrée de sociabilité, de politesse, d'élégance, de douceur et de lumière. Chez le Français la passion de sentir reste sous la dépendance de la passion de comprendre, et l'antithèse un peu factice imaginée par M. Benda entre ces deux passions se résoud aisément et tout naturellement dans ces tempéraments robustes, souples et bien équilibrés. Dans ces dernières années, comme nous l'avons dit, la sentimentalité

(1) Stendhal : *De l'Amour*.

française a paru touchée par cette sentimentalité étrangère, cosmopolite et composite où se mêlent des idées russes, suisses, scandinaves, etc. : sentimentalité abstraite, idéologique, évangélique, judéo-chrétienne ; sentimentalité peu congruente au tempérament français. Il est à présumer que cette sentimentalité ne s'acclimatera pas chez nous. Il convient d'être indulgent à notre sentimentalité française légère, gracieuse et charmante dans les créations immortelles d'un Marivaux et d'un Musset ; et de faire le moins de place possible à cette sentimentalité exotique, fumeuse, prêchuese et déplaisante dont nous parlions plus haut.

Aussi bien, à l'heure actuelle, notre jeunesse française paraît très peu sentimentale. Endeuillée par la guerre, elle ne rumine pas ses deuils et ses tristesses. Elle veut agir ; elle n'est ni mélancolique, ni nostalgique, ni morose. Elle est toute tournée vers l'action. Elle n'a pas les airs penchés des générations qui suivirent 1815. Elle ne connaîtra pas un nouveau mal du siècle.

Voyez nos jeunes gens. Ils ont l'air décidé, déterminé, parfois un peu impertinent et arrogant, ce qui ne messied pas à des fils de d'Artagnan. Ils ont l'allure leste, le geste vif, les goûts sportifs, la voix sonore, le verbe haut, la riposte prompte. Ils n'ont rien du type du Beau Ténébreux ou du Chevalier de la Triste Figure. Ils ne séjourneront pas longtemps et ne s'égareront pas dans ce pays de nostalgie, de brumes et de rêves qu'est le Pays de Sentimentalité.

GEORGES PALANTE.

VERHAEREN ET LA GUERRE

C'est presque toujours après son décès qu'un homme de pensée est choisi comme symbole par son pays natal. Alors sa personnalité s'offre comme d'un seul bloc, intacte et totale, parachevée par la mort. L'homme s'est immobilisé en statue et soudain le voici, selon l'admirable vers de Mallarmé,

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change.

Il est pourtant une circonstance, — la seule peut-être, — où un poète puisse se dresser, de son vivant et sans déchoir, comme un drapeau. Guerre ou révolution, c'est lorsque la nation galvanise toutes ses forces pour un combat vital, lorsque la multiple clameur d'un peuple doit être rassemblée et durcie dans le cri d'une seule voix. Le rôle du poète « national » est alors héroïque. S'il parle, c'est pour obéir au devoir ; il lui sacrifie son repos égoïste, il va même s'il le faut jusqu'à lui immoler son idéal d'artiste. Car il a cessé de s'appartenir. Par la pitié, par la colère, son âme habite désormais toutes les âmes que visite la souffrance, son cœur répète les battements de tous les cœurs en révolte. Il est le centre sensible de l'innombrable douleur et de l'unanime indignation.

Ce rôle échu à Emile Verhaeren par une surprise tragique, et c'est de cette noble manière qu'il le comprit et l'accepta.

§

La Belgique soudain envahie ! ravagée, incendiée, piétinée dans son sang par l'Allemagne, garante de son intégrité ! Belges et Français, nous ne pourrions oublier jamais l'atroce commotion ; l'angoisse nous en étreint encore. Nous surtout,

les Belges, qui ressentions à la fois la fureur contre l'attentat, le dégoût du parjure, l'horreur en face des massacres, — et pourtant quelle fierté, quel sursaut de joyeuse fièvre et de viril orgueil, à l'idée qu'un petit peuple avait affronté sans peur l'adversaire formidable, qu'il l'avait, le premier, blessé d'un coup presque mortel, et qu'il luttait encore, et qu'il ne céderait pas !

A tout cela s'ajoutait, pour la plupart des Wallons, une autre source d'ivresse guerrière. On s'était levé pour défendre le sol de la Belgique, et l'on combattait en même temps pour la grande France ; on vaincrait ou l'on mourrait avec elle, la mère de nos esprits, la sœur de notre sang...

Mais les Flamands ? Isolés par leur dialecte germanique, beaucoup d'entre eux, avant la guerre, ignoraient à peu près tout de la France. Ils savaient seulement que là-bas, vers le Sud, un peuple au clair et musical langage occupait une terre où les aoûtérons de chez eux allaient aider à la moisson. Sans doute leur avait-on conté aussi qu'en cette contrée les têtes sont très chaudes, promptes aux idées révolutionnaires dont se doit garder comme du diable un honnête paysan qui respecte son curé. De la France généreuse, de la France immortelle qu'auraient-ils pu savoir ? Ils se battirent pourtant à ses côtés comme les Wallons, et comme eux rudement, bravement, avec une obstination farouche.

Verhaeren, lui, connaissait bien la France, et par conséquent il l'aimait. Mais, de plus loin, il admirait hautement l'Allemagne avant la guerre, et sous le mirage de ce qu'elle fut au temps de Kant, au temps de Goethe, peut-être l'avait-il aimée aussi. Comme les provinces belgiques qu'il avait montrées, dans un poème des *Héros*, pétries par les dures mains du Téméraire, il se plaçait par la pensée

Entre la France ardente et la grave Allemagne.

Qui s'en étonnerait ? Au delà du Rhin on l'avait fêté plus que nul autre. Ses livres y étaient aussitôt traduits, commentés avec ferveur. On s'y disputait l'honneur de l'éditer. *Hélène de Sparte* parut là-bas en langue allemande, *les Heures du Soir* en langue française, avant que ces œuvres fussent publiées à Bruxelles ou à Paris. Berlin, Munich, vingt autres villes lui avaient demandé des conférences. Il ignorait la langue de ses hôtes ? Qu'importe ! On l'en-

tendait, on l'acclamait, et ce furent des soirées triomphales.

Représentons-nous maintenant l'état d'esprit du poète à la nouvelle de l'invasion. Quelle subite horreur, quel déchirement ! Ce qu'il avait admiré, il le devait mépriser désormais ; ce qu'il avait aimé, il l'exécrait soudain. Et dans tout ce qui formait sa foi d'homme, lentement, tenacement établie et si sûre désormais, quels effondrements ! La fraternité, abolie ; l'avenir de l'humanité, remis en jeu... A un niveau plus bas, le progrès industriel et scientifique qu'il saluait naguère avec un tel innocent enthousiasme, voici qu'il faisait plus féroces et plus impitoyables les tueries sans merci. Ah ! tout le franc et bel espoir de sa maturité, qu'en restait-il en face de ces œuvres de mort ? La joie peut-elle sourire et peut-on croire encore lorsqu'on entend la plainte des enfants égorgés à Dinant, lorsqu'on entend hurler l'épouvante des femmes à Visé, à Warsage, à Battice, à Tamines, à Ardennes, — quand Louvain brûle avec Termonde, et qu'Ypres est anéantie, et que toutes choses ont pris l'infâme odeur du sang...

Verhaeren eut une immense pitié, mais son énergie réagit aussitôt en révolte. L'acte de l'Allemagne l'atteignait comme la trahison d'un ami. Lui dont l'âme n'était que ferveur fraternelle, il connut la souffrance atroce de haïr. Une haine convulsive, une haine amère et nauséuse, — une haine sans borne, comme le crime avait été sans mesure.

§

L'optimisme, honni par Verhaeren à l'époque des *Débâcles* et des *Campagnes hallucinées*, était devenu pour lui une sorte de besoin moral, comme l'Evangile de son enthousiasme ; c'était le dogme désormais indiscuté, la ferme assise d'une foi sociale où son âme contradictoire et longtemps tourmentée avait enfin trouvé le calme dans la certitude. Cette base, il la voyait s'affaïsser tout à coup, avec elle s'écrouler le lourd monument de la *Multiple Splendeur* dont il l'avait chargée. L'Evangile de l'enthousiasme s'effeuillait au vent des canons, — et de cette déception, et de ce désastre mental, naissait pour le poète une juste colère. Il détestait chez l'agresseur les forces de régression qu'il traînait avec ses armées. Guillaume II, naguère, n'avait pas comparé en vain ses régiments aux hordes d'Attila (1) ! Mais ce qui rendait la haine impla-

(1) Rappelons sans nous lasser cette proclamation du Kaiser ; elle est digne de

cable, c'était la douleur même d'avoir dû l'accueillir; ce que Verhaeren ne pouvait pardonner, c'est que l'ignominie teuton ne l'eût contraint à haïr, lui qui voulait aimer.

Ainsi, du moins, je crois pouvoir interpréter la passion qui mordit soudain ce grand cœur. Le poète la contemplait en lui-même avec effroi, comme une monstrueuse excroissance de l'âme, née d'un germe étranger semé par le Destin. Il en souffrait, — il l'a écrit, — « au point qu'il ne se crut plus le même homme ». Sa conscience lui semblait « comme diminuée (1) ».

Scrupule tragique, — qu'il ne fut point seul à connaître. Mais il faut se résoudre à haïr; il faut raidir toutes ses forces en une volonté inexorable. Point de faiblesse pendant qu'on tue nos frères ! La pitié n'aura place que plus tard. Quand l'assassin terrassé ne sera plus qu'un corps pantelant sous nos genoux, il sera temps de desserrer nos mains. En attendant, sachons durcir nos cœurs. — Haine virile; haine nécessaire à la vie la plus haute; et noble et généreuse lorsqu'elle n'est que d'un jour. Par elle, Verhaeren imaginait détruire son idéal d'harmonie et de fraternité... Elle l'exaltait au contraire; étant née de l'amour. Plus que cela : elle n'était qu'une forme véhémence de l'amour. Car si la haine est une négation, ce qu'elle niait ici c'était la négation suprême, celle qui voudrait anéantir les œuvres de la Vie, celle qui a comme alliées les puissances de la Mort.

Verhaeren hait l'Allemagne militaire; mais ce qu'il hait plus encore, c'est la guerre, — la guerre dont elle est l'instrument. Sur les épreuves d'un livre encore inédit (*les Flammes hautes*), je lis le poème adressé « à l'homme d'aujourd'hui ». Écrit avant le grand conflit, il proclame les conquêtes morales de l'humanité. Tout à coup le poète hésite et s'inquiète. La vérité d'aujourd'hui est-elle encore celle-ci ? L'homme n'a-t-il point changé ? Non ! l'arrêt ne peut être que d'un instant. Et en marge de l'épreuve s'ajoute cette strophe manuscrite :

L'orde guerre n'a point sapé ton vouloir droit
D'être l'homme de lutte et non l'homme d'effroi

l'Histoire : « Pas de pardon ! pas de prisonniers ! Vous agirez à votre gré, ô soldats allemands, envers ceux qui tomberont entre vos mains ! Comme les Huns, sous leur roi Attila, conquièrent un renom qui dure encore et qui remplit de terreur, ainsi l'Allemagne saura se montrer si violente que jamais plus un Chinois n'osera regarder en face un Allemand. » (Discours de Guillaume II à ses troupes, 1900). Paroles d'une cruauté féroce : elles annoncent et éclairent les sinistres réalités de 1914.

(1) Préface à *la Belgique sanglante*.

Et de haïr jusqu'en tes os et tes entrailles
La fourmillante horreur des chocs et des batailles.

Il accueille la haine malgré lui, comme une nécessité qui le évolte. C'est la néfaste, c'est la terrible hôtesse que le destin envoie, et que l'on ne peut chasser du foyer où elle exige sa place. Mais il sentait son âme violentée par cette redoutable présence.

Verhaeren est ici strictement fidèle à lui-même. Il ne le fut jamais davantage qu'au moment où il assistait à la faillite de son ancienne foi, et se résignait à abandonner sa naïve confiance dans la bonté des choses et dans la bonté des hommes. Beau rêve, né de l'amour, et que la fureur tudesque a détruit :

Car c'est là ton crime immense, Allemagne,
D'avoir tué atrocement
L'idée
Que se faisait pendant la paix,
En notre temps,
L'homme de l'homme.

Afin que ce rêve puisse ressusciter, le poète s'est rangé parmi ceux qui, du bras ou du verbe, frappent, frappent encore. Pour un temps, et avec douleur, il se contraint à oublier l'amour qu'il vouait à tous les êtres. La fraternité d'un instant s'immolera, s'il le faut, au salut de la fraternité des siècles.

§

Un pareil débat s'est ouvert dans une autre âme demeurée très chère à Verhaeren ; âme aussi noble, soutenue par une intelligence plus haute, mais guidée par un jugement sans instinct. Je songe à M. Romain Rolland. Le point de départ est identique. Chez les deux écrivains les idées directrices sont les mêmes. Leur stupeur, leur souffrance sont égales devant le choc des peuples ; et pourtant, dès qu'il faut agir, leurs voies se séparent brusquement. Cherchons donc, en contraste avec le rôle d'Emile Verhaeren, à expliquer celui de M. Romain Rolland. Je ne le discuterai qu'avec respect, car les erreurs mêmes de cet homme ressemblent à celles d'un héros ou d'un saint. On peut être d'ailleurs héroïquement coupable, et saintement très dangereux.

En face de la catastrophe, son âme franciscaine ou, si l'on veut, tolstoïenne, ne peut concevoir autre chose que la pitié.

Il se penche sur l'irréparable douleur et, non sans un réel courage, il se redresse alors, seul au milieu de tous, pour exhorter les ennemis à se comprendre et à s'aimer. Mais cet esprit si large a parfois l'étroite obstination d'un apôtre : rien n'existe, hors son but immédiat. Il se refuse à mesurer les forces morales en présence. Il condamne, presque sans choisir, toutes les violences déchaînées ; il semble distinguer à peine celles qui furent nécessaires à la défense de la victime, de celles qui s'étaient concertées pour un attentat monstrueux. Ignore-t-il donc la vérité ou a-t-il oublié sa patrie ? Non certes, et je devine en lui d'horribles déchirements. S'il s'impose de parler en fils de l'humanité plus qu'en fils de France, c'est afin que sa voix soit plus loin entendue ; c'est afin de réaliser mieux, par cette abnégation douloureuse mais insensée, son œuvre unique de pitié. Il ne voit point qu'à agir de cette sorte il suscite à la fois les révoltes de l'innocent et l'arrogante cruauté du coupable. Il ne voit point qu'il est des circonstances où l'homme doit pouvoir surpasser la Pitié passive, — et qu'au dessus de cette Pitié, obscure raison du cœur, la Justice est la rayonnante charité de l'esprit.

Chez Emile Verhaeren, le raisonnement est plus primitif et plus simple ; mais comme il est plus sainement vrai ! En lui l'instinct est tout puissant et ne se trompe pas. Le caractère est autre aussi : toute énergie, toute action. Sa pitié, il la voit saigner, — non plus sous une forme universelle, idéale et distante de nos cris, mais sous un aspect immédiat, direct et filial. Pour la mieux écouter il restreint tout à coup son horizon de poète ; sans doute même le fait-il d'abord à l'excès. Il avait contemplé l'univers ; il n'y cherche désormais qu'une contrée. On voudrait l'en blâmer et l'on n'ose : s'il se replie c'est pour se concentrer. Plus tard il s'élèvera jusqu'à embrasser toute l'humanité souffrante, mais son premier mouvement se dédie à la terre maternelle. Non point même toute la Belgique : seule la Flandre apparaît dans les deux petits livres qu'il consacre aux régions meurtries, — la Flandre sacragée, dévastée, avec ses vieilles cités qui s'écroulent dans les flammes (1). En présence du fléau qui bouleverse la civilisation, Verhaeren réagit en Belge d'abord, et d'abord en Fla

(1) *Parmi les cendres, la Belgique dévastée*, Paris, Georges Grès, 1916. *Villes meurtries de Belgique*, Anvers, Malines et Lierre, Paris, Van Oest, 1916.

mand. C'est dans la « petite patrie » qu'il cherche ses raisons nouvelles de vivre, — ses raisons de lutter et de maudire. Car la plainte ne serait que faiblesse si l'action se bornait aux larmes. Mais il s'exalte au sentiment de la justice violée. Le voici superbe, plus que jamais pareil à soi-même, dans un cri furieux de dégoût et de colère. Un livre, *la Belgique sanglante*, réunit les pages véhémentes où l'Allemagne est dénoncée en sa brutalité sauvage, en sa cautèle, en sa perfidie. Elle est, pour Verhaeren, la nation incivilisable. L'Allemand « travaille sur l'invention d'autrui. Pour inventer il lui faudrait l'esprit de rébellion contre ce qui est. Il ne peut l'avoir. Il est l'être qui accepte, toujours. » — Organisation, discipline, mais nulle activité créatrice. Devenue un instrument de meurtre, l'Allemagne a tué l'esprit européen. Appartient-elle même à l'Europe, cette puissance de proie ? Héritière des voraces conquérants assyriens et mongols, son âme militaire n'est digne que de l'Asie.

On peut discuter quant au fond ces pages-là, — l'ingénieuse vérité de quelques-unes et l'inévitable outrance de quelques autres. Il faut surtout en admirer l'impétuosité et la passion. Ce livre n'est qu'un long frémissement.

Une ardeur non moins haute anime *les Ailes rouges de la Guerre*. Les poèmes annoncés par cette belle image sont éclatants comme elle, et comme elle éloquents. Leur mouvement ne résulte qu'à peine du rythme musical : il manifeste directement le dynamisme humain ; il est comme le souffle qui gonfle une poitrine. N'essayons point de les mesurer avec les stricts compas de la critique. Ils sont tout autre chose : une force dont l'élan s'exprime en pitié, en colère, en révolte. En émotion aussi, et c'est même une surprise. Tel que nous connaissons Verhaeren, nous n'imaginions ici que ses retentissantes fureurs. Voici qu'il trouve des accents très simples, doux et profonds, pour dire le « lambeau de patrie » demeuré libre malgré tout, et les héros, dignes tous deux de la légende, qui hantent cette région désolée :

Ce n'est qu'un bout de sol dans l'infini du monde.

Le Nord

Y déchaîne le vent qui mord.

Ce n'est qu'un peu de terre avec sa mer au bord

Et le déroulement de sa dune inféconde.

O noms sacrés ! Wulpen, Pervyse et Ramscapelle !
 C'est près de vos clochers, en d'immenses tombeaux,
 Qu'ils goûtent le repos,
 Ceux qui se sont battus avec force et furie.
 Le sol qui les aime leur a fait bon accueil,
 Si bien que n'ayant ni suaire ni cercueil,
 Ils sont, jusqu'en leurs os, étreints par la Patrie.

Parfois,
 En robe toute droite, ou de toile ou de laine,
 Celle qu'ils acclamaient aux jours d'orgueil, leur Reine,
 Vient errer et prier parmi leurs pauvres croix ;
 Et son geste est timide et son ombre est discrète :
 Elle s'attarde et rêve et quant le soir se fait,
 Vers les dunes, là-bas, sa frêle silhouette
 Avec lenteur s'efface et bientôt disparaît.

Tandis que lui, le Roi, l'homme qui fut Saint Georges,
 S'en revient du lieu même où l'histoire se forge
 Aux bords de l'eau bourbeuse et sombre de l'Yser :
 Il rêve, lui aussi, et rejoint sa compagne,
 Et leurs pas réunis montent par la campagne
 Vers leur simple maison qui s'ouvre sur la mer.

Qui ne sentira la ferveur pénétrante de cette émotion ? Et lorsqu'on l'aura goûtée à plein cœur, ne devinera-t-on point, sous les couleurs un peu ternes et les lignes un peu floues, le grand art du peintre qui sut évoquer sans emphase, sans nul discord, ces deux apparitions désormais inoubliables en leur noble et tranquille héroïsme, — et les baigner dans l'air humide du soir, et les environner d'un grave silence que remplit la pensée ?

Mais la trompette martiale déchire cette heure de mélancolie. Le canon tonne aux rives de l'Yser ; il nous remémore le deuil et la vaillance des intrépides combattants de la première heure, *Ceux de Liège* :

Ainsi qu'une montagne
 Qui marcherait et laisserait tomber par chocs
 Ses blocs
 Sur les villes et les campagnes,
 S'avavançait la pesante et féroce Allemagne.

O tragique moment !
 Les gens fuyaient vers l'inconnu, éperdument.
 Seuls, ceux de Liège résistèrent
 A ce sinistre écroulement
 D'hommes et d'armes sur la terre.

La ville entière s'exaltait
 De vivre sous la foudre ;
 L'héroïsme s'y respirait,
 Comme la poudre.
 Le cœur humain s'y composait
 D'une neuve substance
 Et le prodige y grandissait
 Chaque existence.

O vous, les hommes de demain,
 Dût la guerre mortelle et sacrilège
 Même nous écraser dans un dernier combat,
 Jamais, sous le soleil, une âme n'oubliera
 Ceux qui sont morts pour le monde, là-bas,

A Liège.

Sont-ce là de très beaux vers ? Non, s'il s'agit de l'art du langage. La forme n'est ni pure ni pleine ; les éléments en sont fort grossiers et comme assemblés à la hâte. En ce fragment que j'ai pourtant choisi on chercherait en vain la musicale beauté du verbe, et la beauté plastique ne s'y trouverait guère davantage. Aussi n'est-ce point là ce dont il se faut enquérir pour certaines œuvres de Verhaeren et en particulier pour celle-ci. La valeur de ces vers est dans leur mouvement, dans leur dure énergie. A lire toute entière cette pièce, à l'entendre réciter surtout, on découvre en elle un admirable élan, on la devine conduite par une force morale indomptable, une volonté d'acier qui ne cédera jamais. Cela, c'est l'essence même de Verhaeren, cette action ardente, impérieuse, tenace, qui nous étonne par sa puissance et qu'il nous faut aimer jusqu'en ses rudesses un peu barbares, parce que le plus noble des cœurs la dirige toujours.

§

La guerre n'est point propice à la poésie. Au front, l'exaltation se traduit par des actes et non par des images : et ceux qui en reviennent nous avertissent qu'il n'y a rien à en dire, rien à y voir, rien que la simplicité d'une vie à la fois très brutale et très monotone, coupée par d'épouvantables commotions nerveuses. Quant aux écrivains que leur âge ou leur sexe éloigne de la ligne des combats, la plupart composent leurs écrits comme un tragédien le ferait de son rôle : ils revêtent, pour entrer en scène, un personnage fictif. Ils veulent se hausser à la taille des héros ; ils voudraient enfler leur voix

à la mesure majestueuse du canon, ou vociférer comme une foudroyante mousqueterie. Ce sont jeux de l'arrière, dont sourient les soldats. De tout ce fracas dramatique et de cette rhétorique de théâtre il restera peu de chose. Du front même, quelques vives effusions qu'on sent vraies, — il en est de M. Ghéon, par exemple, et de M. Porché. Des régions où ne gronde point l'artillerie, quelques pages de prose de M. Anatole France et de M. Maurice Maeterlinck, pareilles à des créations lyriques, un admirable poème en prose de Stuart Merrill et deux ou trois petites pièces où l'art souverain de M. Henri de Régnier atteint sans nul cri au chef-d'œuvre. Plaçons encore à part l'inépuisable verve de M. Paul Fort, chaleureuse en sa familiarité populaire. Au demeurant, c'est peu et c'est trop peu. Mais j'avoue n'avoir point tout lu.

La France divinement belle, humainement belle en sa vaillance, en sa douleur, — si belle que son seul nom doit aujourd'hui tirer des larmes à ceux qui le prononcent aux lointains de la terre, — la France n'a point traduit par le verbe cette beauté dont elle était créatrice. Elle vivait son héroïsme : elle s'est tue. Et ceux qui ont voulu parler pour elle n'ont pas trouvé de mots égaux à sa constance sublime. Dans l'Hellas antique, Sophocle n'a point chanté Marathon.

Prétendre que Verhaeren ait suffi à la tâche serait faux et impie. *Les Ailes rouges de la Guerre* ne sont ni un livre parfait, ni le meilleur livre de son auteur. C'est du moins l'hymne le plus ample, aux accents les plus véridiques, que le choc de ces grandes heures ait fait naître. Pour rugir sa révolte, son amour, sa colère, Verhaeren n'a pas changé sa voix. Le paroxyste des *Débâcles*, l'apôtre des *Forces tumultueuses* se retrouve à son plan, strictement semblable à lui-même. L'énergie, l'héroïsme, n'est-ce point là son double élément depuis toujours ? L'éloquence qui, chez tant d'autres, résonne d'une artificielle emphase, nous savons qu'elle fut dès l'origine son éclatant trésor et sa misère retentissante. Lorsqu'il s'adresse au peuple allemand, au peuple russe, au monde entier, nous pouvons reconnaître dans l'allure de ses vers quelques souvenirs du mode oratoire de Victor Hugo : mais nous y reconnaissons surtout l'assurance autoritaire et fraternelle, la chaleur et la véhémence de l'homme qui, dans la *Multiple Splendeur*, s'adressait à l'Humanité.

§

Ce qui conquiert ici le plus sûrement notre sympathie, c'est la simplicité de cœur d'un grand poète. Il ne se place pas au-dessus du niveau de la foule ; il reste de plain pied avec le peuple de Bruxelles et de Paris, comme on imagine que l'eût fait Michelet. Ainsique Maeterlinck, il en accueille les passions et les préjugés, — et si l'auteur des *Débris de la Guerre* croit aux villes minées de la Belgique, l'auteur des *Ailes rouges* a tracé du Kronprinz un portrait manifestement inspiré par les caricatures des journaux. Mais la pensée de Maeterlinck, pour ardemment et généreusement sollicitée qu'elle soit par les douleurs présentes, se meut comme à distance de la terre, dans les sphères qu'habite la méditation ; elle va de l'esprit à l'esprit. Celle de Verhaeren, au contraire, est celle d'un homme qui parle au nom des hommes et parmi eux, en pleine vie ; elle fermente, elle se soulève d'une plus évidente chaleur ; elle est proche de l'action.

L'une des forces de Verhaeren, en ce sens, c'est qu'il s'attache souvent aux choses visibles et concrètes. Il nous conduit par la main dans les cités ruinées de sa vieille Flandre ; mieux encore, il évoque « l'âme paysanne » des gens de son terroir :

L'ÂME PAYSANNE

Les jours de rage militaire

Quand vibre et siffle et passe et se répand partout

L'obus précis, ardent, volant et fou,

Dites, les gens, les pauvres gens, entendez-vous

Souffrir, gémir, crier, et tout à coup

Se déchirer, jusqu'à son cœur, la terre ?

Elle était votre amour, étant votre souci.

Même l'hiver, sous le ciel blême,

Vous l'aimiez tous plus que vous-mêmes,

Et vos enfants l'aimaient et votre femme aussi ;

Et vous vousparliez d'elle avec des mots si tendres

Que ceux qui n'étaient pas gens du pays,

Depuis toujours, de père en fils,

Hélas ! ne pouvaient vous comprendre.

.....
Dites, les gens, la terre est aujourd'hui blessée

De toute la mitraille en sa chair enfoncée.

.....
Orges, seigles, froments, s'ils sont brûlés, vos grains,

Il n'importe, voici la nouvelle semence.

Elle lève du sol en volautés d'airain,
Et doit répandre en vous la divine démence
Qui veut qu'on soit terrible et tout à coup vainqueur.
Vous vous tairez devant la gloire,
Plaintes et cris, sanglots et pleurs,
Pour que s'exalte seul et gronde dans les cœurs
Le cri myriadaire et fou de la victoire.

Une des meilleures pages, *les Exodes*, nous montre la détresse des populations désarmées, en leur fuite éperdue parmi des horreurs sans nom ; et peut-être cette page n'est-elle pas indigne des *Campagnes hallucinées*, dont elle rappelle le vigoureux dessin et la couleur âpre et bourrue. Ailleurs, le poète décrit les hôpitaux, les usines de guerre et les tranchées qu'il visita longuement avec le roi Albert. L'œuvre peut s'éployer ensuite, claquer au vent comme un drapeau ; la hampe, vigoureusement enfoncée, s'appuie au ferme sol de la réalité. Or, cette réalité, c'est celle de la Belgique souffrante ; cette terre, c'est la terre patriale. Si Verhaeren parle de de l'Europe, — et s'il a la conscience de parler pour l'Europe, — c'est avant tout à la Belgique qu'il songe. Un enfant de la Flandre s'est dressé de la glèbe natale ; comme des stigmates de la douleur et comme des preuves accusatrices, il semble porter sur lui toute la fange des ignominies supportées, et ses genoux sont rouges pour avoir rampé dans le sang. Est-il Flamand ? est-il Wallon ? Il ne le sait plus qu'à peine. Son visage s'est noirci au feu des incendies qui dévorent la Flandre ; mais ce sang dont il est couvert, c'est en Wallonie qu'il y a glissé. Il est le spectre vivant des victimes. Pitoyable et farouche, il se lève comme l'émouvante figure d'une nation que la cruauté martyrise, mais qu'elle ne domptera jamais. Il rappelle l'attaque par trahison, l'épouvante des massacres, les villes consumées ; il dit l'héroïque abnégation du peuple, ses fureurs vengeresses, la haine dont les âmes sont tordues ; et lorsqu'il invoque l'indignation des hommes contre la félonie, l'espoir qui ne peut faillir, et par-dessus tout la virile volonté de lutter jusqu'à la mort, — alors les cœurs les plus durs ne peuvent s'empêcher de frémir, car cette voix qui pénètre au profond des consciences a des inflexions déchirantes, comme le cri d'un fils devant sa mère assassinée.

ALBERT MOCKEL.

VISAGES

à A.-Ferdinand Herold.

*Selon le geste las où la saison s'achève,
Je goûte de l'automne, au bord du fleuve roux
Que le soleil couchant endort dans ses remous,
Les lentes voluptés et la langueur d'un rêve
Parcouru par éclairs de frissons d'or dissous.*

*Des formes vagues s'étirent parmi la brume
Dans les lointains, et, sur l'eau lourde et dans les bois,
Il me semble confusément ouïr des voix
Et pressentir soudain d'un destin qui s'allume
L'essor vertigineux et les vierges émois.*

*Elles montent dans l'épaisseur du crépuscule
Dont se fanent au soir qui tombe les couleurs
Mortes, et dans le ciel vibrent seules les leurs
Qui flambent clair au gré d'un songe où s'accumule
La grave éclosion de visages en fleurs.*

*Poètes morts trop tôt, Amis ! ce sont les vôtres
Ces visages, ces voix, qui fascinent l'élan
De mes désirs surgis au jardin nonchalant
Où des parfums grisaient mon cœur, comme tant d'autres,
Dans l'oubli de l'horreur dont le monde est sanglant.*

*Je vous entends et vous revois dans la lumière
Que l'ardeur de votre âme attisa dans vos vers :*

*Ni les nuits ni l'effroi vorace des hivers
N'ont terni dans vos yeux la sûreté première,
Fleuve de flamme pourpre embrasant l'Univers.*

*O Toi, ta noble lyre héroïque et dolente
Sur la glèbe brumeuse et vers le bois sacré
Suscitait des splendeurs de soirs d'astres malgré
L'incessante clameur de haine violente
Qui harcèle en tous lieux l'homme désespéré.*

*Héros, tu te dressas à l'appel d'une race
Que l'âpre force de ses vainqueurs presse, mord,
Et de tortures disloque ; jusqu'à la mort
Tu te dressas. Ton art devant l'amour s'efface
O Justice, ô Bonté, son espoir, son confort !*

*Et Toi, son frère par la ferveur et l'idée,
Qui, si grave, longtemps as gémi, dans l'éveil
Des roses vaines, comme en exil, et pareil
Au roi sans nom d'une terre dépossédée
Jadis claire d'amour, de joie et de soleil,*

*Tu sus te détourner d'un passé qui s'écroule ;
Les vivants ont levé leurs fronts ; tu sus bannir
De leurs âmes le culte creux du souvenir,
Et ta voix fit monter une voix dans la foule
Vers l'aurore et la mer où grandit l'avenir.*

*Sensible esprit français, cœur loyal d'Amérique,
Fondez-vous l'un dans l'autre, et que germe, en l'avril
De vos espoirs accrus par l'échange viril
Et le puissant envol d'un idéal unique,
La bonté de Quillard et de Stuart Merrill.*

*Vous êtes là, tous deux ; je vous touche ; et l'automne,
Comme autrefois, aux jours heureux où s'enivrait
Votre double ferveur, fête dans la forêt
Dont le feuillage en feu comme les flots moutonne
Votre présence qui doucement m'apparait.*

*Nous tressaillons d'entendre au-dessus de nos têtes,
Tandis que la nuit morne aux clairières s'étend,
Brusque et rauque souffler l'haleine d'un Titan ;
Les grands arbres flamboient des racines aux fâtes
Etreints aux tourbillons rouges de l'ouragan.*

*De l'horizon bondit sur la terre élargie
Le vent tumultueux se frayant un chemin
De mystère par où resplendira, demain,
Avec des cris ardents d'audace et d'énergie,
La triomphale joie éclore au cœur humain.*

*Les flammes hautes vont s'élancer et s'étendre,
Verhaeren ! ton amour par flammes propager
L'amour universel sans mélange étranger,
Et ton cœur, haletant de tant aimer ta Flandre,
Ouvre au monde un miroir où son cœur va plonger.*

*Voyez combien la vie évoque de féeries,
Gouffres ultramarins béants à nos espoirs ;
Même au profond des nuits les cieux ne sont pas noirs ;
L'Océan de ferments déferle, pierreries
Dont fût-ce un reflet vague incendierait nos soirs !*

*Ecoutez et buvez ; affolez-vous d'ivresse ;
Le délire éperdu du rêve où nous passons
Nous imbibe à son flux de parfums et de sons ;
Immergez-vous d'amour ; que devant vous se dresse
Le geste chaud d'accueil à de proches moissons :*

*Oh, les belles moissons où la brise chatoie
Et frémit de frôler les cimes des épis !
Les gerbes d'or mouvant étouffent sans répit,
Sous l'ample floraison dont regorge leur joie,
Les sursauts obsédants des vieux jours assoupis.*

*Vos chants limpides s'élancent, sans qu'y détonne,
En essor vers l'azur de vos jardins élus,
Ni plaintes du passé ni regrets superflus*

*Des printemps de naguère ou de la triste automne
Où vous viviez encore et qui n'est déjà plus.*

*Je me mire en vos yeux, je reproduis vos gestes ;
Je voudrais que ma voix, pliée à vos accents,
Fit un écho sonore aux fièvres que je sens
De chanter d'après vous vers les splendeurs célestes
Le prodige éternel d'éveils effervescents.*

*L'heure aux instants sournois s'enlace et s'enchevêtre ;
Elle est trouble ; qu'importe ? Il n'est, mes grands Amis,
De saine et pure joie et d'orgueils affermis
Qu'à suivre aux rythmes sûrs de vos poèmes naître
L'amour puissant et plein que vos vers ont promis.*

ANDRÉ FONTAINAS.

LA MINE

Fin de juillet.

Nous venions de V... et, par S..., nous gagnions les lignes. Région désertique, dont la tristesse naturelle s'endeuillait encore d'une tragédie assez récente. C'est ici, sur ces pâles et mornes plaines champenoises, qu'eut lieu l'autre année la grande offensive.

Le val de S... J... coupe notre route. Mille croix égales, drues comme des échalias de vigne, hérissent le penchant des coteaux. A partir de L..., le sol se soulève en chaînons de collines, dont le relief rappelle celui des dunes et dont la nudité blanchâtre est piquée de taches noires, les ouvertures des *guitounes*. Aux abords de ces terriers, des formes grises se meuvent, le peuple des poilus.

W..., M..., villages du front, ruinés, déchiquetés. L'église de M... se tient debout, mais comme un corps foudroyé : le rire d'un enfant la ferait chanceler et s'abattre. L'horloge brisée laisse tomber ses aiguilles inertes.

La nuit s'épaissit. Des fusées déjà s'élèvent. C'est en pleine obscurité que nous longeons les cantonnements. Voici nos habitations. La compagnie se disloque, et par escouades nous grimpons vers les logis. Puis c'est la bousculade habituelle des relèves. Ceux que nous remplaçons se sont attardés dans leurs tanières, et, à la lueur misérable de quelque bougie, les hommes, qu'embarrassent leurs fardeaux énormes, les uns pour entrer, les autres pour se dégager, se gênent, se heurtent, se querellent.

Enfin le calme s'est fait. Chacun de nous prend possession

d'un des sommiers métalliques dont les doubles alignements se superposent...

Malgré notre épuisement après cette journée de marche, je n'ai pu sommeiller. Une batterie, tout à côté de nous, à cent cinquante ou deux cents mètres, s'est mise à décharger ses pièces, sans doute pour arrêter une attaque de nos premières tranchées. La canonnade stridente des 75 vibrerait comme de formidables coups de trompette. Du reste, mon lit trop court ne me permettait pas de m'étendre à mon aise. Et, ce qui est plus grave, une quantité de rats infestent notre gîte. Ma case étant la première vers la porte, je distinguais sur le seuil le grouillement de ces larves. Il s'en glissait de partout, de la paroi même contre laquelle s'appuyaient mes pieds. Nos musettes envahies s'agitaient et dansaient ; de la vaisselle mal accrochée dégringolait. Et les cris des pillards en dispute se mêlaient au bruit de leurs grignotements. Plusieurs fois, comme j'allais dormir, j'ai eu la sensation horrible d'un rampelement sur ma poitrine, d'un frôlement velu contre mon visage ; une queue froide a traîné sur ma joue...

Au lever, chacun déplore quelque dommage dans ses pauvres réserves. Pain, chocolat, charcuterie, biscuits, fromages, tout ce qui s'offrait a été dévoré.

Ce matin j'ai visité notre agglomération de Troglodytes, assemblage d'abris établis en un désordre pittoresque les uns au-dessus des autres, de telle manière qu'en sortant de chez soi, l'on doit éviter des tuyaux de cheminées. Chacune des chambres est faite d'une voûte en tôle ondulée, recouverte d'un entassement de sacs de terre, protection contre les projectiles en cas de bombardement.

L'escalier par lequel on monte jusqu'à la nôtre fait penser à certaines ruelles des faubourgs napolitains, étroites, contournées et miséreuses. Le voisinage n'est pas joyeux. En bas, au débouché de notre passage, le dépôt mortuaire ; de l'autre côté de la route, un cimetière de soldats. Les cuisines, les infirmières, les postes téléphoniques, les magasins de matériaux ou d'explosifs, font une succession de baraques sordides au bord de ce qui naguère s'appelait un chemin départemental...

Je cherche à me représenter cette voie campagnarde, telle qu'elle était au temps de paix, par exemple un jour de marché,

les charrettes qui se suivaient dans la direction du bourg ou qui en revenaient, les conversations aux rencontres. A présent l'animation est beaucoup plus grande. Seulement au lieu des bons véhicules rustiques, ce sont les camions lourds et bruyants, les attelages d'artillerie ou la rapide automobile d'un général ; parfois, il est vrai, quelque voiture villageoise, mais conduite par des troupiers en corvée.

Les rats ont cette nuit renouvelé leur sarabande. Je ne l'ai pas entendue. Pourtant, dans une demi-conscience, j'ai dû réagir contre leur approche. Je crois me souvenir que dans un mouvement brusque, j'ai rejeté quelque chose qui pesait sur ma gorge et qui, en se détachant, a griffé la laine de ma couverture. J'avais eu le tort de fermer ma musette avec des épingles doubles. L'avidité des animaux a déchiré largement cette enveloppe pour se satisfaire : il ne reste de mon pain que la croûte.

Hier soir ils erraient dans le cimetière : ils ont des trous parmi les fosses, et sans doute y cherchent leur pâture immonde, nous apportant le dangereux contact de la putréfaction.

Notre compagnie va continuer avec le génie la construction d'une galerie souterraine. On nous a répartis en équipes pour diverses affectations, en tenant compte, nous assure-t-on, des métiers et des aptitudes. Mais cette accommodation est tout approximative : je suis de ceux qui opéreront le déblaiement après chaque avance de la percée.

Les travaux ont lieu de jour et de nuit alternativement. Ils durent huit heures. Nous avons débuté ce matin. Un soldat du génie est venu nous prendre.

— Pour commencer, observe-t-il, c'est plus sûr : des explications ne suffiraient pas, et vous risqueriez, en vous trompant, de vous en aller au diable. Votre chantier se trouve aux secondes lignes.

— Est-on souvent « marmité » ?

— Pas dans notre cave. Mais pour s'y rendre, il y a des endroits où il faut faire vite.

L'accès de l'extrême front est d'une désolation souveraine

pour qui ne l'avait jamais encore atteint ou bien s'y rend après une longue absence. On se sent comme au bout du monde dans une zone chaotique et mauvaise que domine la mort. Le silence n'y a rien de comparable à celui qui s'étend d'ordinaire sur la campagne. Des menaces le troublent à tout instant, tantôt la note croissante et déclinante de l'obus, tantôt le bourdonnement aigret des balles, tantôt le tac-tac des mitrailleuses, dont un écho prolonge le déroulement mécanique.

Aux carrefours, des pancartes multiplient les indications : *Boyau Z... Boyau d'évacuation pour les blessés. Grande transversale. Vers l'avant. Vers la tranchée X. Poste de secours.*

L'un d'entre nous a remarqué sur le talus une croix.

— Oh ! les macchabées, s'écrie notre guide, ce n'est pas ça qui manque.

Et, décrivant de la main un grand arc :

— Toute la région en est quasiment farcie. Tenez, ce bout de cuir qui sort là, celui-ci encore, ce sont des bretelles de cartouchières ou de sacs ; des morts probablement se trouvent à côté. Tout à l'heure je vais vous en montrer un à découvert. Ces jours derniers, en faisant un revêtement, nous avons crevé une tête avec notre pioche. D'ordinaire, quand ça vous arrive, on ramène la terre et tout est dit. Mais cette fois nous étions bien obligés d'enlever le cadavre, il gênait le boulot. Et puis, ayant été décaché, c'était un empoisonnement, la cervelle coulait...

Il s'interrompt à un tournant et, nous désignant un long rectangle de zinc plaqué sur un côté du couloir :

— Ça, c'est un Boche. Il est enchâssé. L'on n'a pas eu tort de le dissimuler, il était assez vilain !

Dans le corridor que nous suivons débouchent des voies secondaires, dont plusieurs, non encore réparées, contiennent, paraît-il, beaucoup d'ossements et d'armes. Les chercheurs de reliques guerrières ont déjà multiplié leurs fouilles.

Cependant notre homme s'est arrêté de nouveau. Dans une anfruosité se profile un crâne démolé, dont la mâchoire inférieure s'est avancée sur l'autre et vient raser la cavité du nez. Des morceaux du squelette se mêlent sous l'amoncellement de la craie et du sable.

La galerie, telle qu'une mince avenue, s'étire et va se per-

dre en une inclinaison continue, indéfinie. Un cordon de petites lampes électriques éclaire faiblement le mystère de cette allée déserte, où fuient deux rails, et du fond de laquelle nous arrive comme le bruit trépidant d'un moteur. Nous descendons un peu, et nous voici à notre chantier. C'est un conduit qu'on est en train de creuser, pour prendre contact avec l'atmosphère libre. La trouée, qui monte suivant un angle de 50 o/o, est assez avancée et bientôt nous en aurons l'ouverture.

Nos camarades du génie nous attendaient pour se mettre à la besogne. On déroule le tuyau de la perforeuse, on le visse à un orifice de communication. Un tour de robinet laisse affluer l'air comprimé qui anime aussitôt la lourde lance et en fait pénétrer la pointe dans la pierre. Avec un ronflement assourdissant l'acier force la résistance, désagrège la rude matière qui tombe par blocs et s'accumule. C'est cet entassement qu'il s'agit pour nous d'enlever. On comble des caisses, qu'on se passe l'un à l'autre, en les faisant glisser sur la déclivité. Tâche éreintante, où souvent l'on se meurtrit. Faute de hauteur, il est impossible de se redresser; dans l'effort nécessaire pour attirer et pousser ces masses, sans appui solide sur le plan oblique, on perd l'équilibre et l'on se heurte aux madriers qui forment les cadres de soutènement.

En bas, de trente en trente minutes, un wagonnet, traîné par une mule, apporte des boîtes vides qu'on échange contre les autres. Puis l'attelage repart vers l'extérieur, pour le déchargement.

Après huit heures passées dans ce surmenage, la lassitude paralyse les membres; l'ennui de la tâche, la tristesse de ces catacombes vous oppressent, la respiration devient difficile. Encore ici est-ce peu de chose : mais à l'extrémité du couloir, à quatre cents mètres de nous, les explosions, au moyen desquelles on attaque la roche, déterminent une production de gaz qui demeurent dans ce cul-de-sac et nuisent aux travailleurs.

Grande colère du caporal qui niche au-dessous de moi. Ce matin au réveil, il ne trouve plus une miette des gaufrettes fourrées dont il avait hier un kilog intact. Les rats ont lacéré le carton et se sont régelés.

Pour garantir mon pain, je me suis confectionné une sorte de suspension avec deux rondelles et des fils de fer. Mais,

pour atteindre le morceau qu'ils convoitent, ils ont eu l'effronterie de s'assembler sur moi, de se dresser, de se battre, à peine troublés dans leur tentative par mes tapes et mes secousses.

Nuit passée dans les lignes. Sans doute par un effet de l'imagination, la Galerie m'a semblé plus lugubre encore, avec sa perspective de ruelle déserte. Une panne de moteur a subitement tout éteint et nous sommes restés quelques instants dans les ténèbres...

Le règlement nous accorde à minuit une demi-heure de repos pour le casse-croûte. Le sergent du génie m'a proposé de me faire visiter les tranchées voisines. Pendant le jour on ne peut s'y aventurer. A sa suite, je remonte vers le plein air et, une fois sorti, je m'engage parmi le désordre pathétique du sol torturé.

De toutes parts bâillent des trous, s'aiguisent des crêtes, et sous la lune, tous ces durs reliefs [opposent leurs ombres et leurs pâles lumières. S'ajoutant à ces obstacles, un enchevêtrement de fils barbelés avec leurs pieux arrachés, des loques, des cuirs, des ustensiles, des grenades, des torpilles et des obus. Nous voici devant un entonnoir immense. Nous descendons dans sa cuvette, dont le fond est un sinistre dépotoir. Mon compagnon se baisse, prend un objet et me le présente : un crâne. Des chirurgiens en apprécieraient les fortes dimensions, le modelé, surtout cette conservation parfaite, ce je ne sais quoi de complet, de net, qui font une pièce anatomique. Il rit horriblement, découvrant une mâchoire sans tère. Vers la tempe gauche, une fente étroite et longue comme celle d'une tirelire, la lésion mortelle.

Je tiens dans mes mains cette tête qui sans nul doute fut belle et fut aimée. Et ma pensée s'en va vers ceux que peut-être n'a pas encore abandonnés l'espoir d'un retour. Je songe au funèbre sonnet de Heredia :

... Et si jamais à l'heure où le jour tombe,
Tu rencontres au pied d'un tertre ou d'une tombe
Une femme au front blanc que voile un noir lambeau,

Approche-toi, ne crains ni la nuit ni les charmes :
C'est ma mère, étranger, qui sur un vain tombeau
Embrasse une urne vide et l'emplît de ses larmes.

A l'intérieur de la boîte osseuse, quand je la meus et la renverse, quelque chose danse et bruit comme le plomb d'un grelot...

Nous foulons un véritable charnier, des fémurs, des tibias, des morceaux de thorax. Une chaussure garde son pied squelettique, dont le tarse et les phalanges restent enserrés par le cuir racorni.

De ci de là sur les pentes du cratère, des croix et des croix. Quelques-unes en hérissent le bord, et leurs fines silhouettes se dressent sur le clair du ciel pâle.

Tandis que nous revenons, le sergent me conte des histoires de trouvailles macabres.

Rien de plus fastidieux et de plus fatigant que les dernières heures du labeur nocturne. La nature, contrariée durement dans son besoin et souffrant de ses habitudes violées, multiplie la peine de l'effort. Avec quel soulagement nous remisons enfin les outils pour le départ !

— Si vous voulez profiter, nous offre un gars du génie, mon cantonnement est proche du vôtre, je vous mènerai : car vous ne devez pas être encore bien sûrs de la direction, et dans les ténèbres... Seulement il faut se presser.

Mais à peine cet écervelé nous attend-il, et le voilà qui fuit à grandes enjambées, tandis que notre file indienne, retardée par les brusques détours du chemin encaissé, par le danger des trous dans les caillebotis, se donne beaucoup de mal pour le suivre. La lune argente le sommet des talus et nous laisse dans le noir. Parfois une fusée s'élève, s'épanouit en un astre resplendissant, dont l'illumination dure quelques secondes. Moins hésitants, nous hâtons le pas, pour retomber au tâtonnement, quand meurt soudain la lampe bienfaisante. Puis de nouveau la marche s'active. De l'un à l'autre on se passe les avertissements :

— Gare ! il y a un manque. Attention au fil téléphonique ! Baisse la tête, voici une passerelle.

Enfin par un escalier de cinq ou six degrés nous quittons le boyau. Il est deux heures et demie du matin. Notre camp est plongé dans le silence. La craie remuée ici par le terrassement donne des effets de neige. De toiture en toiture nous descendons jusqu'à notre guitoune, provoquant une panique chez les rats.

En bas, un rassemblement fait de l'animation devant le dépôt mortuaire ; des lanternes jouent de leur lueur sur le groupe, dans lequel je crois bien apercevoir des brancards. Ce sont deux tués qu'on vient d'amener, deux jeunes soldats, l'un décapité, l'autre éventré par une torpille. De ces mutilations horribles a jailli un torrent de sang, qui a trempé les civières, souillé les vêtements ainsi que les mains des porteurs et qui, s'épuisant, s'égoutte maintenant en une mare sombre.

Le cimetière d'en face est presque plein. Cet après-midi, des soldats fossoyeurs ont attaqué la bande qui seule demeurerait libre. L'aumônier de l'active travaillait avec eux. C'est un petit homme mince et vif, dont la pâleur est accentuée par la barbe et les cheveux noirs. Sa soutane râpée, ceinturée de cuir et relevée par derrière pour la facilité des mouvements, ne jure pas avec son casque. Il se mêle à l'existence de son régiment et fréquente les première lignes. Triste rôle que celui de ces aides religieux, fonction surtout funéraire. Ce sont eux qui entretiennent les sépultures du front, qui enregistrent les indications nécessaires aux familles. Celui-ci de toutes ses forces, et l'on eût dit de tout son cœur, préparait les tombes. Les manches retroussées, il bêchait, creusait, appuyant du pied sur le fer de la pelle, pour l'enfoncer davantage.

Au moment fixé pour l'inhumation, une section s'est présentée en armes. Le colonel, toujours exact, paraît-il, à ce devoir, attendait avec deux autres officiers sur la route. Soit par badauderie, soit par un sentiment de pitié fraternelle, les « poilus », du haut de leurs plateformes superposées, assistaient en grand nombre à la cérémonie. Le piquet a rendu les honneurs. Le chef, en une formule brève, a salué les défunts. Puis s'est accompli l'enfouissement : de voir l'inhabileté des malheureux opérateurs, je me sentais tout inquiet. Ils faisaient inégalement glisser leurs cordes, et leur charge trop inclinée menaçait de leur échapper. Par une coïncidence, des batteries voisines se sont mises à tirer, et leurs décharges stridentes ponctuaient les oraisons, que le prêtre répandait avec d'amples et souples signes de croix.

Qu'est-ce que cette galerie gigantesque, dont la charpente à elle seule, disent des connaisseurs, représente une centaine

de mille francs ? pour quelle fin cette entreprise qui occupe sans arrêt nos sections ? Chez nous l'on est intrigué, l'on veut expliquer. Pour les uns, c'est un souterrain d'approche, en vue d'une irruption, pour d'autres un acheminement vers la pose d'une mine. Les frondeurs, les aigris haussent les épaules et nient toute raison sérieuse. « On nous fait faire cela comme autre chose, histoire d'empêcher que nous soyons tranquilles. Et puis c'est militaire, faut pas chercher à comprendre. »

Aujourd'hui je suis allé tout au fond, en quête d'un marteau de perforeuse. J'ai compté plus de cinq cents pas, environ quatre cents mètres, qui aboutissent, calcule-t-on, sous les premières lignes.

Hormis ceux qui ont leur besogne ici, nul n'a l'autorisation d'y pénétrer. Un écriteau prévient l'indiscrétion. Ce dont on se défie, c'est de la curiosité, même ingénue, celle des jeunes soldats de l'active. Leurs tranchées sont voisines de nos catacombes. Quelques-uns parfois, en suivant le boyau, sont attirés par le ronflement du moteur ; ils viennent regarder l'ancre mystérieux, ils désireraient le visiter. Mais qu'ensuite, dans un de ces coups de main qui se multiplient, ils aient la malchance de tomber prisonniers, l'astuce boche par bien des moyens peut les *cuisiner*, obtenir d'eux des précisions qu'elle utilisera pour bombarder les abords des chantiers, bouleverser l'organisation et, qui sait ? par un camouflet heureusement effectué, causer une catastrophe.

Les boyaux forment un dédale inextricable. Un de nous, Gamelin, qui fermait la marche, comme nous rentrions cette nuit, a perdu contact avec la file et s'est égaré. Dans ce réseau compliqué de couloirs il s'enfonçait de plus en plus. Situation vraiment angoissante : nul indice qui dans l'obscurité l'avertît de la direction et la crainte de se fourvoyer toujours davantage. Il m'avoue qu'il était désespéré, qu'il en aurait pleuré. Cependant il lui semblait que le bruit de la fusillade et des décharges de mitrailleuses devenait plus proche. Enfin, à un carrefour, il eut la joie de trouver quelqu'un. C'était l'aumônier qui revenait de sa tournée coutumière aux tranchées et qui l'accompagna jusqu'en un endroit où nulle erreur n'était plus possible.

Notre camarade, bien que gascon, n'est pas intrépide. Cette petite mésaventure l'a remué.

— C'est drôle, me dit-il, quand je suis le dernier, j'ai toujours l'impression que je suis suivi et qu'on va me frapper dans le dos...

Septembre.

Notre équipe maintenant travaille à l'extrémité de la galerie. Là-bas nous sommes à une quarantaine de mètres de profondeur. Ce qu'on me disait était vrai : après quelque temps passé dans ce cul-de sac, nous ressentons l'indisposition, prodrome de l'asphyxie, maux de tête, nausées, vertiges. L'air est si pauvre que nos allumettes ne peuvent prendre ; en vain aussi battons-nous les briquets : les fumeurs s'exaspèrent. Le vacarme de la machine nous étourdit, le manque de dégagements augmente sa résonance. Il semble que ses vibrations vont désagréger la voûte et les parois. Tant qu'elle est en action, impossible de nous entendre.

Je faisais aujourd'hui cette réflexion. Qu'à l'avant il se produise un fléchissement, que le labyrinthe soit envahi, comme nous sommes dans les lignes, comme d'autre part les bruits du dehors ne nous arrivent pas, nous verrions tout à coup affluer l'ennemi et, n'ayant nul moyen de résistance, nous serions tués comme des lapins ou faits prisonniers sans provisions d'aucune sorte.

Aujourd'hui vers l'heure du casse-croûte, on a longuement ausculté la terre à l'aide du géophone. On applique une paire d'antennes contre la muraille ; les sons amplifiés par un tambour sont transmis à l'oreille par un récepteur. Depuis une semaine, à certains moments, on distingue quelque chose. A présent, par exemple, c'est très sensible. Chacun demande à se rendre compte, on se passe l'appareil, on opine.

— Fritz est au boulot.

— Sûr qu'on va sauter un de ces jours.

— A moins que ce ne soient les Boches.

— Penses-tu ? Ils ne sont pas si bêtes : ils donneront le bal avant nous.

C'est là le sujet de la conversation, quand, tous assis au petit bonheur, qui sur une poutre, qui sur une pierre, nous entamons notre collation. Gamelin se fait de la bile.

— Qué pastisse ! Si c'est pas malheureux d'exposer des papas à des avaros comme ça !

— Pourquoi pas ? riposte un Toulousain, un garçon de trente ans, pourquoi ne seraient-ce pas aussi bien eux ? Nous, avons-nous moins besoin de vivre ? Ce qu'il faudrait sacrifier d'abord, c'est les plus âgés et les infirmes. Aux créneaux un quinquagénaire, un bossu tiendraient très bien leur place.

— Tu parles ! et pour les attaques ? insiste Gamelin qui, dans son horreur des obligations guerrières, songe toujours à se diminuer. Pour les attaques, ma vieille, nous ne sommes plus bons à rien.

Un accident évité vous cause, si l'on y songe ensuite, un sentiment violent, dont s'émeuvent les nerfs. La petite voie qui suit la galerie en occupe presque toute la largeur. Pour peu que les caisses débordent des wagonnets, il n'y a pas, quand ils roulent, la place pour un homme. Je remontais de l'extrémité, précédé d'une cinquantaine de mètres par un attelage. La mule tirait avec peine le lourd chargement sur la pente, et je cheminais à pas lents, selon son allure. J'avais franchi le rond-point qu'on a ménagé pour qu'un des chariots se range, en cas de rencontre. Soudain des cris ; je vois le conducteur faire, en clamant, des gesticulations. Le véhicule, séparé de l'animal et entraîné par son poids, revient vers moi sur l'inclinaison. Par quelle chance, sautant de côté, trouvé-je justement entre deux madriers un creux où j'ai le temps de m'aplatir, tandis que la masse se précipite et me frôle. Je suis sorti de mon coin et la regarde avec effroi accélérer sa descente brutale, qui sans aucun doute va produire des écrasements. Mais à l'aiguille du garage, une forte secousse la rejette hors des rails et détermine la dégringolade des boîtes, puis l'arrêt de toute la machine. Ceux d'en bas continuaient leur tâche, n'ayant pas le moindre soupçon de ce qui les avait menacés.

L'esprit démocratique sévit ignoblement dans notre vie militaire. Selon lui, tous les hommes indistinctement doivent être soumis à des labeurs identiques, au même régime. Qu'un lettré, à qui sont étrangères et partant plus dures les grosses besognes manuelles comme le terrassement, le transport de lourdes charges, soit astreint exclusivement à ces tâches, c'est

la chose la plus naturelle dans notre armée républicaine. Si je cherche une corvée mieux en rapport avec mes moyens physiques, je m'expose à faire murmurer les égalitaires. Si pendant nos loisirs, je m'installe volontiers à l'écart pour écrire, cela me fait remarquer, cela n'est pas ordinaire, cela paraît tout au moins un ridicule, une excentricité, dont s'étonnent les niais, surtout les campagnards.

— Tu rédiges tes mémoires ?

— Te voilà encore à barbouiller !

Je ne dissimule pas assez mon vice. J'en laisse deviner un autre, mon goût trop modéré pour la boisson. Ici Pinard est dieu : tous s'adonnent à son culte. La cherté du vin, son absence même ne m'émeuvent guère : la portion que m'alloue l'Etat me suffit. Ce n'est pas moi qui entreprendrai un trajet de deux lieues pour aller acheter un litre. Et cette indifférence aussi me singularise déplorablement.

Les wagonnets sont traînés au dehors et les caisses de terre vidées dans des « trous de marmites ». Hier soir, pendant une de ces opérations, un obus arrive, éclate, atteint et renverse un homme. On le relève, on le couche à l'abri, jusqu'à ce que du poste de secours viennent des brancardiers qui l'emportent. Et tandis qu'il s'en va, geignant un peu (car sa blessure au ventre commence à le faire souffrir), les autres qui se sont amassés, lui adressent des adieux mêlés de félicitations :

— Au revoir !

Ce matin, le rapport nous annonçait que le camarade avait reçu la médaille militaire.

— Ça, dirent quelques sceptiques, ça sent mauvais pour lui. Une décoration avec pension ! Faut croire qu'il est bien attigé !

Ce soir nous apprenons qu'il est mort.

Le passage d'une relève dans les boyaux est une scène impressionnante. La fatigue de la marche de nuit avec ce fardeau souvent excessif qu'est l'équipement complet, la méfiance des caillebotis, dont on ne peut distinguer le mauvais plancher et les pièges, les préoccupations sérieuses que suggère l'approche des premières lignes, tout cela s'exprime par la lenteur du

défilé, les dos courbés, les yeux fixés à terre et la tristesse générale.

Nous nous sommes effacés pour laisser s'écouler l'interminable procession. Elle se déroule comme une théorie de fantômes. Aucune de ces plaisanteries, de ces blagues, dont est prodigue le troupier français. A peine de temps en temps cette question murmurée d'une voix presque douloureuse :

— La tranchée Telle ou Telle, est-ce loin encore ?

La tranchée, zone de l'Enfer qu'un Dante nouveau choisirait pour séjour de l'Ennui, des Songes torturants ! Aux fantaisistes de fabriquer leur littérature et de poétiser ces lugubres boulevards du front.

Le général, ayant besoin de renseignements sur l'ennemi, a commandé qu'on fît des prisonniers. Le colonel d'active, qui organisait le coup, a dû refuser des offres de volontaires.

— Non, pas toi, tu as eu de la prison.

Car c'est une faveur que d'être agréé pour ce jeu téméraire. Ceux qui réussissent une capture, en tirent des récompenses, de l'argent, une permission, la croix de guerre. Pour les animer, on leur distribue avant l'attaque l'eau-de-vie stimulante.

Cette fois l'aventure a malheureusement échoué. Dans tous les cimetières, entre B... et M..., les fossoyeurs ont eu ce matin de la besogne. Celui qui fait vis-à-vis à notre camp se trouvait presque rempli : l'on a reculé d'un côté la clôture et préparé des places aux neuf morts qui, enfermés en leurs planches, encombrement le funèbre local. Vers quatre heures, une assistance, attirée plus nombreuse par l'importance du deuil, couvre le terrain des alentours, hérissant mamelons et monticules, toutes les élévations d'où la vue est plus libre. Les bières sortent une à une, soutenues par les infirmiers qui vont d'un pas pesant les déposer et les ranger au bord des tombes, avec un souci d'alignement tout militaire.

Pour ces funérailles collectives le chef allonge sa harangue, le prêtre anime d'une expression presque passionnée ses orems et ses gestes de bénédiction, qui semblent embrasser tout le ciel et toute la terre. Prenant un flacon suspendu à son col, il en verse le contenu dans un quart, fait au-dessus le signe consécrateur, trempe un goupillon dans cette eau bénite et donne l'absoute.

Ces officiers, ces sergents, ces porteurs, groupés ici pour un adieu réglementaire, représentent la parenté, l'amitié, l'affection. L'absence forcée des familles, de tout ce qui chérit, de tout ce qui pleurera, c'est la note la plus émouvante des obsèques guerrières. Tandis que, la cérémonie achevée, se plantent neuf petites croix de bois tout fraîchement marquées d'inscriptions, l'on songe à ceux que là-bas tranquillise peut-être la lettre nouvellement reçue et qui ne soupçonnent pas qu'à cette heure l'affreuse disparition vient de se consommer.

L'activité souterraine des Allemands se rapproche. A présent le géophone nous fait entendre avec plus de netteté le ronflement de leur machine. Viennent-ils vers nous ou poussent-ils leur taupinière sur une ligne parallèle à la nôtre ? A mon tour je prends l'écouteur : là, sur la gauche, on distingue une vibration intermittente, le bruit d'une autre perceuse. Ce voisinage des ennemis invisibles qui nous cherchent, le progrès de nos acheminements réciproques, la possibilité d'une surprise soudaine et formidable, tout cela non moins que le manque d'air nous gêne et nous oppresse. L'esprit est obsédé d'une image pénible. Ce matin l'on a ramené d'une autre mine deux hommes qu'avait ensevelis un camouflet. Dégagés de l'éboulement après trois jours, ils se mouraient autant de l'asphyxie que de la privation de nourriture.

Les nuits où c'est notre tour de veiller à la mine, j'aime, par le beau temps, à laisser le casse-croûte, pour aller flâner au dehors. Le chaos lugubre du labyrinthe m'attire par son horreur même. Tandis que chez nous, à l'arrière, tout en ce moment repose, ici la violence guerrière est dans son plein.

Vers onze heures et demie, hier soir, il semblait qu'on fût aux abords de l'enfer. Des fusées de toutes sortes, en gerbes, en parachutes, en soleils, en chenilles, de blanches et de multicolores, les éclairs des « départs », ceux des « arrivées », les arcs fulgurants des liquides enflammés composaient une illumination de sabbat. Des balles perdues bourdonnaient, des obus filaient en mugissant, vers M... ou vers B...

L'on entendait le vacarme des crapouillots, des torpilles ou des grenades dans les tranchées. Dans le vent qui passait l'on eût cru sentir le souffle froid de milliers et de milliers de

spectres. Un tronc martyrisé, tout amputé de ses rameaux, témoin lamentable des anciens combats, dressait sur l'horizon en feu le mystère de sa forme sombre.

Dans ce décor de *miserere*, voici que doucement se déroule le refrain d'une chanson pyrénéenne :

La-haut, là-bas, sur la montagne
C'est là que serait le bonheur.

Le jeune Tarbais, un de nos camarades du génie, qui le module de sa voix légère, ne soupçonne peut-être pas le pathétique de cette suavité contrastant avec l'hostilité des choses.

Une variante dans notre besogne. Nous ne sommes plus occupés à la construction de la mine, mais à la corvée d'eau. Les moteurs et les mules en absorbent quotidiennement une moyenne de cinq cents litres, qu'on va puiser à deux kilomètres, dans une plaine exposée le jour à la vue des Boches, balayée la nuit par le tir de leurs mitrailleuses. On opère dès le crépuscule, pour en finir le plus tôt possible. Car une fois la tâche terminée, l'on est libre de s'en retourner aux *cagnas*, sans attendre les autres équipes.

Nos débuts ont été laborieux. Pour l'aller la voie descend, et notre wagonnet, avec ses dix bidons, roulait aisément; trop aisément même, puisque nous devons le retenir sur la pente, moins téméraires que les jeunes fous de l'active, qui, juchés sur leurs véhicules, se laissent emporter à toute vitesse dans les ténèbres...

À la pompe, nous avons à remplir encore deux des réipients, lorsque nous entendons venir vers nous le train Decauville, qui amène le matériel du génie. Moment d'inquiétude : notre présence n'est pas soupçonnée. Nulle lanterne pour les signaux; et d'ailleurs de la lumière fournirait une indication aux observateurs ennemis.

Nous marchons à la rencontre du convoi qui, heureusement, en bon *tortillard*, s'approche sans grande hâte. Dans l'obscurité nous distinguons mal les rails et les traverses; nous avançons comme à tâtons, pressant le pas autant qu'il nous est permis. À la hauteur de la machine, nous hélons de toutes nos forces le chauffeur :

— Hé là ! Arrêtez, arrêtez !

Il se penche, agit sur ses freins.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Nous lui expliquons. Mais il manque de complaisance.

— Moi je m'en f... Faut que je passe. Grouillez-vous !

Il n'y a pas d'autre moyen que d'enlever et déposer tous les bidons déjà placés, puis de renverser sur le côté le wagonnet lui-même. A peine le chemin est-il désencombré que la locomotive nous frôle. Et de sa plate-forme l'homme, en s'éloignant, nous marque par une solide injure le prix de sa patience.

Reprendre la route en montée, poussant à quatre l'énorme charge, travaillant de tout le corps pour progresser, appuyant tantôt du bras, tantôt de l'épaule, tendant la jambe en une énergique pression contre le sol, et s'exténuer ainsi dans l'incertitude de l'ombre, c'est, pour le délicat surtout, inexpert au labeur physique, une de ces épreuves sans gloire qui s'ajoutent aux souffrances morales, mais n'intéressent pas les amateurs d'épopées fringantes et prestigieuses.

Le roulement du chariot et les heurts des ustensiles font du vacarme dans cette solitude. Double inconvénient ; outre que ce bruit nous trahit, nous n'entendons pas le départ des obus, et leurs éclatements brusques dans le voisinage nous stupéfient. Nous voici dans le mauvais passage, l'espace où fusent plus drues les balles des mitrailleuses. Nous percevons leur musique fine et monotone, dans les instants où faiblit le tintamarre de notre ferraille. Le terrain s'offrant ici moins ardu, nous profitons de cette facilité pour accélérer l'allure, quand une secousse se produit soudain, puis l'arrêt complet. Nous avons déraillé.

Le délicieux endroit pour une halte ! Il faut bien cependant alléger le plateau, le remettre d'aplomb, hisser de nouveau notre attirail. Celui-ci nous sert de bouclier, chaque fois que part une rafale. Derrière notre abri peut-être illusoire, nous attendons qu'ait cessé la fusillade, dont l'écho répercute le crépitement, tandis que siffle autour de nous l'averse menaçante.

Gamelin d'abord s'est lamenté, sur ce ton dolent propre aux paysans bordelais ; puis, atterré par le coup d'un projectile contre le métal d'une roue, il n'a même plus la force d'exhaler ses « qué pastisse ! » et ses soupirs. Il reste obstinément

blotti, ne nous donnant plus aucune aide, jusqu'à ce que, tout enfin réparé, nous pouvons poursuivre la route.

Nous n'aurons pas exercé longtemps nos fonctions de pourvoyeurs. Le régiment a quitté B... ce matin, selon la formule, « pour une destination inconnue ». Hier après-midi, comme s'ils étaient informés et voulaient nous faire leurs politesses, les Boches nous ont bombardés avec prodigalité. Bien souvent ici nous avons reçu de leurs envois, jamais encore au cantonnement même. Il faut dire que toute cette semaine, la batterie, notre voisine, avait multiplié ses provocations.

Entre elle et nous, sur les pentes qui s'étalent de l'autre côté de la route, les explosions ont commencé de se succéder à partir de trois heures, avec une fréquence telle que l'atmosphère en était obscurcie. La durée, la continuité de la canonnade faisant supposer une préparation d'attaque, le capitaine a commandé qu'on prit les précautions d'usage contre l'asphyxie par les gaz. On a vérifié le bon ajustage des masques, on a muni d'eau les logis, pour tremper, dès le premier signal, les rideaux de toile qui fermentaient les entrées.

Au début, les points de chute étant tout proches, nous n'entendions pas sans quelque appréhension ronronner, puis mugir les obus.

— Celui-ci est pour nous...

— Gare la secousse !

Plus d'une fois les détonations, ébranlant l'air, ont éteint la chétive flamme de nos lampes. En bas, en bordure du chemin, une grêle rude cinglait la tôle des baraques. Cependant, sauf notre cuisine et la popote des sous-officiers, rien n'a réellement souffert. A la nuit, quand nous avons pu croire que le tir visait exclusivement les pièces, nous nous sommes armés de philosophie et, rassasiés de contempler le feu d'artifice, nous avons gagné chacun notre gîte pour nous reposer jusqu'à l'heure de la relève.

Octobre.

A B..., les Allemands, par un camouflet, ont fait sauter une mine : nous avons occupé l'une des lèvres de l'entonnoir.

De si minces détails, après tant de mois de guerre et tant d'actions tragiques, restent d'ordinaire inaperçus. Mais pour

les soldats, tel nom de localité conservera toujours un relief singulier, à cause des souvenirs de misères ou de vie périlleuse qu'il leur évoque.

A B... ! Celui d'entre nous qui avait le journal en mains s'est récrié. Tous après lui nous avons voulu lire ce passage de l'information officielle. Nul doute qu'il ne s'agit bien de notre mine. Ce que le communiqué laissait sous-entendre, nous l'avons exprimé, nous représentant le sort probable de ceux qui là-bas ont pris notre place, le sort que bien souvent nous avions pensé devoir être le nôtre à nous-mêmes, l'écrasement soudain ou, pis encore, l'horreur d'une agonie dans l'ensevelissement...

Et, dans une de ces images qui crispent les nerfs, j'ai revu le petit cimetière aux croix serrées, le piquet d'honneur devant l'alignement des cercueils, les *poilus* assemblés en une foule muette et sérieuse...

ROLAND BRÉAUTÉ.

LAGRENAY

JEUNE COMBATTANT

*au commandant Beaujean,
au commandant Desboves,
du 26^e de ligne.*

I

30 juillet 1914. Nancy.

— Mon cher, dit avec une familiarité excessive l'enfant Lévy-Kahn (seize ans) que l'on m'avait à l'instant présenté, mon cher, les négresses, voilà où j'en suis...

Mon camarade Lagrenay punctua la phrase d'un gloussement..., il y eut vite des sourires. Au reste, tous les « petits jeunes gens » réunis sur cette terrasse de glacier étaient capables de lâcher, plus ou moins joliment, une assertion similaire; ils avaient tous, en ces heures lourdes d'un tressaillement de guerre, l'âge où l'on conquiert le monde, de façon pacifique pour être hautaine et assurée.

Quelques-uns parlaient tactique amoureuse, régénérations sociales, et poèmes définitifs; d'un juvénile mauvais goût, ceux-ci, ou d'une langueur démodée, attendrissants un peu et parfaitement insupportables;... et Lagrenay saluait de son rire, quand les mots d'Amour, de Justice et de Beauté ailaient leurs bouches présomptueuses. Mais la plupart étaient « bien revenus de cela »; renversés au dossier de leurs chaises avec les mines désabusées, voire épuisées, ils crachaient sur la vie : petits garçons qui s'éprendraient d'une petite fille honnête avant d'être corrompus tout à fait, défendraient à leurs fils de fréquenter les cafés, imploreraient un prêtre aux heures piyyables. Tel cita le *Gai savoir* de Nietzsche, qui n'avait pas

lu Flaubert et ignorait Stendhal... Lagrenay finit par constater ces sceptiques aussi, en opposant à leurs attitudes son même rire bref, faux et forcé, qui ne discutait pas.

Lagrenay, à vingt-deux ans, est une puissance pour ces tous jeunes. — Il y a des hommes qui s'abolissent en des abandons mystiques, d'autres qui vident leur pensée et leur cœur au vertige d'un amour; il se trouve des joueurs et des avarés encore, et je connais ce besoin éperdu que nous avons tous de nous fondre en quelque chose de plus large, admirable ou vulgaire : Lagrenay, lui, subit la domination forte de « la crapule ». Tout comme certaines petites demoiselles médiocres ont l'obsession des catins, de l'expression sale et de l'anecdote graveleuse, Lagrenay relate ses rencontres « avec des repris de justice » dans les bistrots de la rue de la Hache. Sa face rasée, d'une mimique équivoque, sourit à une réputation sans doute imméritée. (Mais cela, le saurai-je quelque jour?) Il lui arrive de fumer, en des décors d'hôtels meublés, un opium fabriqué en Allemagne, auquel tout Oriental préférerait le résidu d'une pipe consumée quatre fois. Il se prétend intoxiqué par les diverses drogues, boit à coup sûr trop de liquides qui ne lui valent rien et finissent par le rendre malade de façon ridicule.

Tel quel, — sans concevoir seulement les délires de la chair et du cœur, les grandes espérances, les petites joies et les détresses de la vie familière, Lagrenay s'élève à son tour sur la bande des petits jeunes hommes. Il est celui qui connaît l'existence et « qui a vu des choses ». Lorsque l'adolescent Lévy Kahn m'entretient de la guerre très proche, c'est vers Lagrenay que se tendent tous les becs, anxieux de connaître la contenance supérieure. — Fantassin depuis huit mois à la Division de Fer, je vais à la vérité rejoindre mes camarades sur le Grand Couronné, sitôt portés les ordres que je dois transmettre; je trouverais extrêmement ennuyeux d'avoir été dérangé pour rien, et dis ma puérile impatience. Mais Lagrenay, qui fut ajourné sans motifs graves du service militaire prononce : « Moi, si l'on compte sur mon courage pour reprendre l'Alsace et la Lorraine, je villégiature en Suisse. »

II

Novembre 1914. Au front.

Et voici que j'ai eu cet ahurissement, de voir Lagrenay apparaître à la compagnie dans un détachement de renfort : Lagrenay incapable de prendre jamais une allure militaire, Lagrenay glabre et mal rasé, mal ficelé dans ses cuirs, ses courroies et ses bretelles, s'accrochant les jambes à la baïonnette, débordé sur chaque flanc par des bidons et des musettes, tassé par le sac, la gamelle, la toile de tente, la couverture, les souliers de rechange, le plat de campement et la pellepioche.

Il est curieux comme les plis que laisse aux coins des lèvres Pironie d'un jeune homme d'esprit évoquant facilement, sous le képi, le bon sourire étonné de quelque Bleu campagnard. Pourtant Lagrenay, une fois son « barda » déposé, inspecte délibérément le village ruineux où nous sommes cantonnés. Il sort une pipe bourrée du tabac de zone réglementaire, boit à une gourde une rasade de « gnolle », marche le front bas, de ce pas de soudard emprunté aux « terreux », et qui semble toujours écraser de la glaise.

Je devine que Lagrenay a revêtu les allures du Dépôt : pays d'arrière où l'exercice, sans secousses, use la Grande Fièvre, où des blessés sont arrivés qui ont fait leur devoir, où les réservistes donnent une interprétation lasse de la douce philosophie militaire : « Ne pas s'en faire... Ne pas chercher à comprendre. » Comme des hommes se querellent près de nous, — une de ces scènes qui s'exaspèrent tout d'un coup, pour une place plus sèche sur la terre, une botte de paille dans une grange, — Lagrenay hoche la tête et déclare : « Le moral des troupes est excellent.... »

Lagrenay est déçu. Malgré son apparence à l'avance blasée, il s'imaginait autrement les guerriers. Il ne sait pas encore que les disputeurs risqueront la mort obscure, pour ramasser le camarade tombé, et que les blessés recommencent dans un haussement d'épaules ce qu'Homère ne rêva pas, quand ils ont accepté une fois le nouveau sacrifice. — Ils sont pourtant capables de vivifier le cœur civilisé de Lagrenay, ces simples qui n'ont pas besoin de réclame pour rencontrer la gloire, braves gens qui se battent parce qu'il le faut bien, — parce

qu'on leur a mis un fusil dans les mains en leur disant de rester dans la boue, parce que les femmes et les mioches ont confiance en eux, parce qu'ils veulent habiter tranquilles sur « leur » terre, et y manger « leur » pain. Ils ne sont pas toujours satisfaits de se battre; ils ruminent entre eux de puérils griefs; et ils ont parfois des raisons plus graves de grogner. Ils étaient en temps de paix, les hommes de tous les jours, égoïstes un peu, ou paresseux un peu, un peu jaloux; lorsqu'ils sont énervés et recrues de fatigue, le « métier » n'est pas fait pour leur rendre l'humeur enthousiaste, ni scrupuleuse, ni bien accommodante... Mon cœur, en temps de guerre, s'est serré bien souvent. Je n'ai trouvé décourageants jamais les médiocres qui s'agitent des mois dans la souffrance de leurs petits défauts ordinaires et trouvent encore le moyen d'être nommés « sublimes ».

Lagrenay continue de hocher la tête à mes paroles et éteint de son ironie l'accent du mot : « Victoire ». — Qui saura jamais pourquoi il s'engagea le 4 Août, pourquoi il rejoint le front après trois mois de classes? — Un « gros noir » atterrit dans une soudaineté abrutissante, à quarante mètres, et Lagrenay ne bronche pas. Une minute après, un éclat en retard miaule sournoisement : Lagrenay, cette fois, se fait tout petit... Mais il se redresse vite, imite en tendant le poing : « Miaou.. », et puis crie : « Sale bête ! »

III

Au front. 1915.

Nous causons tout bas dans la tranchée, Lagrenay, Pierre Simon et moi : sous le ciel sale qui s'affaisse en bruines, nos ardeurs jeunes se fripent et déteignent.

Il est vrai que Lagrenay fut toujours un peu mol. Quant à Simon, c'est celui-là de mes amis qui se laissa abriter dans un état-major, parce qu'il aimait bien sa famille, et n'avait jamais imaginé pouvoir être un héros; ses camarades se montrèrent froids quand on le délogea de l'arrière, dès septembre 1914; — l'on était à la veille d'une attaque; — il bondit en avant de l'escouade qu'il commandait, atteignit les positions allemandes avec cinq derniers hommes, ne se replia qu'après avoir tué plus de dix barbares; puis il alla vers son chef de

section : « Mon adjudant, direz-vous que je suis un embusqué, à présent ? »

Or, Simon regrette ce temps des élans et des gloires. Il avait commencé « son Droit » avant la guerre, parce qu'il faut bien faire quelque chose, s'était attaché à des femmes de mœurs indulgentes sans être bouleversé par une haute flamme, avait donné son existence à la symphonie de ses cravates avec ses chaussettes de soie fine, tout en sachant la vanité de ces détails extérieurs ; et il avait oppressé son âme imparfaite sous tous les Pourquoi de la Vie, auxquels il n'avait pas la force de choisir une réponse, qu'il n'avait pas la force d'accepter en continuant droit la route de chaque jour. La guerre lui fut un sursaut foudroyant. D'avoir marché sans pain pendant des journées de retraite, d'avoir partagé un quart d'eau tiède entre trois camarades, à la fin d'un combat en été, il connut la valeur de l'eau et du pain ; il sut le prix des vêtements pratiques et de l'hygiène moderne, en même temps que celui de la famille, des intelligents loisirs, et du ciel, et de la rue. — Et il craint maintenant les mois d'attente grise.

J'écoute Simon avec une angoisse trop précise... j'appréhende pour moi la torpeur des tranchées, qui tarode. Moi aussi, je suis entré au régiment avec ma plaie ; bleu obscur dans le lit étroit, j'ai mordu ce traversin qui sert d'arme aux joyeuses disputes, en l'évocation d'une absurde petite fille que j'ai aimée de toutes les forces de mes vingt ans, qui a cru m'aimer de toutes les forces de ses seize ans ; la lune découpait sa lumière crue sur la chaux éraillée des murs. Petite fille si sincèrement perverse, maîtresse trop jeune et trop câline, je n'ai pas pensé à vous sur le Signal des Allemands, le 14 août, quand nous restâmes pour la première fois trente-six heures à plat ventre sous le déluge des marmites ; ni le 21 août, dans les quatre-vingts kilomètres de la retraite de Morhange, lorsque les hommes s'abattaient d'un seul coup sur douze mille mètres de route, à chaque arrêt de trois minutes, et puis se trouvèrent le lendemain tout prêts à la revanche. — Aussi je me presse de rappeler tous ces coins de Lorraine que la Division de Fer reconquit, ... se battant de l'aube au soir, nourrie souvent des seules quetsches des vergers, éveillée la nuit par la fusillade, se rendormant d'un sommeil animal, secouée par l'alerte nouvelle. Je nomme Anthelupt, où

les cent survivants de la compagnie dépouillèrent les premiers les caves, puis burent sans s'enivrer à côté du cimetière où quarante morts s'allongeaient; Vitrimont au clocher troué net, qui éclaira comme une torche agitée et trompeuse certaines nuits de batailles chaotiques; Léomont, ferme riche au sommet d'un coteau, ruine grandiose entourée de ses arbres crispés, où nichèrent longtemps les esprits de la lutte; et le sentier derrière la ferme, que comblaient des Allemands morts debout, et ce ravin épouvantable, où cent vingt chevaux de l'ennemi tendaient leurs sabots raides et leurs ventres putrides; Frescati, pente où nous reculions dans le frisson des nuits, et que nous reprenions à chaque jeune matin; Hudiviller, Deuxville, villages tapissés de vigne dans les blés, les houblons et les clos de mirabelles, — dont les noms ont pris pour nous des sonorités militaires.

Les hommes qui se battirent là ne pensèrent guère à vous, amantes laissées avec des larmes. Il est peut-être prosaïque de le dire : seules subsistèrent alors les affections fondées sur quelque chose de palpable, ... le mariage, les enfants. Pour les passions de chair et de cœur purs, nous sentions bien « qu'après », elles pourraient nous reprendre : mais d'elles aussi nous sûmes alors la réelle importance, et peut-être nous espérions qu'il nous en resterait « quelque chose ».

Lagrenay interrompt de son rire le rêve que je fais éveillé. Il trouve extrêmement drôle que j'aie aimé à vingt ans, comme dans les romances. Il a les yeux brillants, et a dû boire avec les cuisiniers du tord-boyaux acheté en fraude; tandis que nous désirons confusément l'attaque, le mouvement qui remuera le fonds pesant de nos pensées... il voudrait nous faire croire qu'il souffre de ne plus connaître, seulement, l'Idole Noire, sa drogue préférée et divine.

Au front. 1915.

L'attaque, enfin !... Le flux aveugle qui déferle, se brise, repart, déborde sur mille mètres et mille mètres encore... Je suis ce flocon d'écume qui tient de la poussée commune une force inexorable. Je ne sais plus rien. Je suis saoulé par la course, comme les autres. Je fais l'offrande inconsciente, animale, éperdue, de moi, comme les autres, à quelque chose d'inconscient, de vaste, de plus haut que moi. Et lorsque l'on est forcé

de rompre notre course, de nous refouler vers des tranchées de bien loin dépassées, je me dresse sur le parapet où meurent les balles perdues, j'aspire l'air encore de la victoire et du sacrifice, je foule aux pieds la boue mêlée de sang et ma faiblesse, le souvenir de l'enfant absurde et douce, un morceau de cœur tordu sous mon talon au milieu des armes tombées.

Cependant Simon, une balle en plein front, a consacré de son sang la terre reconquise. Lui, rongé d'ignorer les Pourquoi de la vie, il a rencontré la seule aventure où l'on meure pour quelque chose.

Près de moi Lagrenay, qui a reçu bravement une plaie à la cuisse, gémit et appelle comme un enfant.

Nancy. 1915.

Des vapeurs d'absinthe et d'amers interdits stagnent au plafond bas du bistrot (rue de l'Equitation), où Lagrenay m'a donné rendez-vous ce soir de notre convalescence commune. Je le distingue vite, accoudé sur une table, au milieu de Leroux, dit Fidèle, Coco, Marmon, souteneurs assez sympathiques qui servent à notre régiment, et se sont échappés d'un cantonnement proche. Ces Messieurs ont amené leurs « femmes », que je ne décris pas, et qui d'ailleurs ne desserrent pas les dents.

Coco, Fidèle et Marmon, ont des airs amusés, quand Lagrenay commande « ce qui dissipe le brouillard », — un Pernod, — en homme qui sait tous les trucs et tous les mots secrets. Mais eux-mêmes s'expriment de manière choisie, comme s'ils étaient aussi des étudiants, causant avec des gens de leur monde; et Lagrenay les énerve et triomphe, chaque fois qu'il lâche un mot plus pittoresque. Bientôt Marmon nous quitte « parce qu'il n'a pas encore vu sa mère » : ce mot de « mère » a pris dans sa bouche un accent puéril. Coco tape sur les touches d'un vieux piano, avec un doigt ; il s'applique, parvient au bout de sa mélodie, et remarque : « Ah !.... quand je pense à ce que j'aurais pu être, et à ce que je suis ! » Leroux, dit Fidèle, m'a pris à part, et parle avec amour de mon commandant, dont il fut l'ordonnance.

Lagrenay est seul devant son verre. Pauvre Lagrenay..., l'enfant Lévy-Kahn lui-même m'a confié ce matin qu'il « était

tout de même un peu trop crapuleux », : et vraiment, la race des « petits jeunes gens » a disparu, ou s'en va disparaître. J'ai bien vu des gamins encore, grandis par leurs talons, la canne sous l'aisselle, « faire la rue des Dom », en souverains, pendant que les grands n'y sont pas : mais les survivants de la guerre les dresseront, foule française ni meilleure, ni pire qu'autrefois, vivifiée par l'atmosphère rude de demain. Les « petits jeunes gens » qui revêtirent l'uniforme sont tombés à présent, ou plus enthousiastes que les autres ; ceux qui ont survécu avec leur faiblesse, ou furent embusqués, seront bien dépaysés dans la nouvelle Vie. Triste Lagrenay, que fera-t-il ? Est-ce qu'il finira par être un fonctionnaire honorable, marié à une honnête femme très malheureuse ? Est-ce qu'il sera le déclassé obscur, entôlé par les rôdeuses, rivé sincèrement, à la fin, à des liaisons et des passions louches ? Pour l'instant, il est bien malade. Une absinthe a suffi à le faire « redevenir » ivre. Il est de mauvaise humeur, geint et divague tout bas. Il faut que Coco et Fidèle le prennent par les bras pour sortir.

La nuit est fraîche et pleine d'étoiles ; et c'est le son du canon qui m'arrive, avec les bouffées du vent qui réconforte.

MAURICE-CHARLES REMBAUVILLE.

BAUDELAIRE ET SWINBURNE

Baudelaire, le premier, d'une manière consciente et réfléchie, a fait de cette perfection secrète (de la forme) le but et la raison de ses poèmes. Et c'est pourquoi la Poésie, — et non seulement la française, mais l'allemande et l'anglaise, tout aussi bien, — la poésie européenne après les *Fleurs du Mal* n'a plus pu se retrouver la même.

ANDRÉ GIDE.

N'y a-t-il pas vraiment quelque ironie durable et profonde à joindre ces deux idées naturellement contraires : l'œuvre de Baudelaire et le domaine public ? Des siècles passeront bien avant qu'on ne réduise cette antinomie ; mais, pour des raisons de calendrier, le domaine public prend possession de Baudelaire. C'est là de bien peu d'importance pour tous ceux qui n'ont pas attendu, pour s'attacher à cet unique poète, le plus riche du dernier siècle en France, d'autre signe que l'étendue et la pénétration de son génie, la fraternelle hauteur de ces accents, l'enchantement inépuisable de cette sourde et obsédante mélodie.

On écrira sans doute longtemps encore des sottises sur ce noble et magique esprit ; ce cinquantenaire mélancolique ne s'en va pas éteindre à jamais l'incompréhension congénitale des petits neveux d'Edmond Scherer, de Brunetière ou d'Emile Faguet ; la bibliographie baudelairienne compte des pages assez singulières ; il est peu d'écrivains en France sur le compte duquel on ait aussi basement écrit... Cela ne fait qu'accroître la vertu des premières intelligences qu'une telle œuvre rencontra ; pour rares qu'elles soient, elles ne nous en sont que plus chères. N'eussent-ils eu d'autres titres à notre affection, des esprits comme Sainte-Beuve, Vigny, Gautier, Flau-

bert ou Barbey d'Aurevilly l'eussent conquises pour avoir découvert le mérite des *Fleurs du Mal* au moment même où elles parurent. Quelle ne doit donc pas être notre reconnaissance à l'égard d'un esprit qui, en dépit d'une nationalité étrangère, sut comprendre Baudelaire, dès son premier instant, en approuver les vertus artistiques, les pénétrer et s'en faire, sans réticences, l'élogieux commentateur ; n'y a-t-il point là de quoi retenir notre attention, et même de quoi la fixer quand on sait qu'il s'agit d'un des plus grands poètes anglais du siècle dernier : Algernon Charles Swinburne ?

Ce n'est que fort récemment qu'on a pu considérer un récit exact et minutieux de la vie de Swinburne (1). De nombreuses études avaient en Angleterre approché cet étrange et séduisant esprit ; mais l'ouvrage de Mr Edmund Gosse, mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, éclaire d'un jour très vif l'existence du grand poète et dégage les conditions de ses inspirations, et les reflets de cette nature nerveuse, fantasque, de cette œuvre ardente et révoltée.

Pour ce qui nous touche particulièrement, on peut voir dans cet ouvrage que le goût que Swinburne nourrissait pour la littérature française remonte à l'époque où, collégien à Eton, son avidité de lecteur dévorait complaisamment les ouvrages français les plus divers (2).

Il n'avait pas quinze ans qu'il se prenait déjà pour Victor Hugo, en lisant *Notre-Dame de Paris*, d'une passion qui devait durer jusqu'à sa mort. Une fois étudiant à Oxford, sa curiosité pour la poésie ou la prose française ne se ralentit point, et même un voyage qu'il fit en Allemagne en 1855, avant sa première venue en France, ne réussit pas à communiquer à Swinburne pour la culture ou les sujets germaniques un de ces enthousiasmes dont quelques esprits de l'ère victorienne furent saisis à l'exemple de Carlyle.

La rencontre, à Oxford, de William Morris entraîna Swinburne vers la lecture des romans et des contes du Moyen-Age français, qui convenaient à la fois à son génie violent et raffiné. Il allait y trouver l'inspiration ou l'ambiance de quelques-uns de ses drames. Cependant Swinburne savait, dès alors, concilier à merveille le passé et le présent, et tout en se plongeant

(1) *The Life of Swinburne*, by Edmund Gosse, Macmillan, ed., Londres 1917.

(2) Ouv. cité, p. 19 et seq.

dans l'étude des vieux conteurs français, il se passionnait pour les mouvements d'idées de son temps et les dépassait même. Il manifestait des sentiments républicains où se rencontraient son inclination naturelle à la révolte contre les dogmes, politiques ou autres, et son admiration pour l'exilé de Guernesey. Il suspendait dans sa chambre le portrait de Mazzini, apprenait par cœur un grand nombre de poèmes des *Châtiments* et vouait Napoléon III à une telle exécration que, devant venir à Paris en 1858 avec les siens, ceux-ci exigèrent de lui l'engagement qu'il ne se livrerait, durant son séjour en France, à aucun acte reprehensible contre le pouvoir impérial.

Il lisait alors assidument les romans de Hugo et ceux de Balzac ; il frémissait à l'esprit de liberté qui soufflait dans les grandes œuvres françaises de cette époque, en dépit des censures et des autocrates. Il étouffait d'admiration, tant qu'un jour ce poète se fit critique, pour pouvoir louer à son aise et dire son mot sur l'esthétique et la morale, et leur divorce le plus souvent nécessaire. Ce fut ainsi qu'il s'initia à l'art de la prose qu'il devait porter à son comble dans ses essais sur *William Blake* et sur *Shakespeare*.

En 1862, Swinburne avait vingt-cinq ans (1). On le tenait déjà pour un poète considérable ; de nouvelles espérances naissaient avec lui ; on voyait en lui le jeune rival de Tennyson et de Browning, le continuateur de l'esprit de Shelley. C'est à l'instigation de quelques amis, entre autres Rossetti, qu'il aborda pour la première fois la prose et la critique, et ses six premiers articles furent consacrés uniquement à des sujets français ; cinq étudiaient Victor Hugo à propos des *Misérables* qui venaient de paraître ; le dernier était consacré aux *Fleurs du Mal*.

Quelque quarante ans auparavant, par une aventure analogue, Alfred de Vigny s'essayait pour la première fois à écrire en prose dans le *Conservateur littéraire* en écrivant un éloge de Byron.

Ce fut le *Spectator* qui publia ces articles de Swinburne, anonymement comme il en arrive d'ordinaire dans ces sortes de périodiques anglais. La collaboration ne fut pas de longue durée. Dès la fin de l'année 1862, le poète rompit avec le *Spectator* dont, disait-il, « les principes offensaient son

(1) Swinburne était né le 5 avril 1837.

sens moral », et l'éditeur du *Spectator*, nourrissait, contra-dictoirement, la même opinion.

C'est tout récemment que les articles de Swinburne, publiés à cette époque, purent lui être certainement attribués, tout au moins ceux qui traitent des *Misérables*. L'article sur *les Fleurs du Mal* était resté enfoui dans le *Spectator*. On ne sait pour quelle raison Swinburne, qui y fit quelquefois allusion, ne voulut pas comprendre cet article dans un de ses recueils. Peut-être le considérait-il comme un premier essai, comme la première tentative d'un poète encore malhabile à s'exprimer en prose. On peut affirmer aujourd'hui que Swinburne fut mal fondé à nourrir un tel sentiment à ce sujet.

Mr Edmund Gosse considère que les quatre derniers articles consacrés aux *Misérables* sont parmi les meilleures pages que Swinburne ait écrites en prose ; et l'article sur *les Fleurs du Mal* assurément ne leur cède en rien, ainsi que quelques admirateurs de Swinburne ont pu s'en rendre compte.

En 1913, en effet, par les soins de Mr Thomas-J. Wise et de Mr Edmund Gosse, qui donnent depuis plusieurs années tous leurs soins à l'édition définitive des Œuvres de Swinburne, fut publié, à un très petit nombre d'exemplaires, un recueil intitulé *Les Fleurs du Mal et autres études* (1), où furent réunis sept articles critiques du poète. J'ai dû à l'amabilité de Mr Edmund Gosse la communication de ce très rare petit ouvrage qui reproduit intégralement le texte de l'article paru dans le *Spectator* du 6 septembre 1862.

Swinburne prit prétexte de la seconde édition des *Fleurs du Mal*, celle de 1861, c'est-à-dire celle que Baudelaire avait refondue et augmentée pour en faire disparaître les mutilations entraînées par le ridicule jugement du 20 août 1857. C'est

(1) Voici le titre et les indications de ce petit ouvrage tiré à 32 exemplaires: *Les Fleurs du Mal and other studies* — by Algernon Charles Swinburne — edited with an introduction by — Edmund Gosse C. B. — London — printed for private circulation — 1913.

La dernière page porte cette indication : London — Printed for Thomas-J. Wise, Hampstead N. W. — Edition limited to thirtytwo copies.

C'est un petit volume in-18 de 95 pages, précédées d'une introduction de 18 pages ; il contient sept articles de Swinburne parus dans diverses revues ou journaux entre 1862 et 1896, et dont voici les sujets : *Les Fleurs du Mal* ; *The Golden Age* ; *La Sieste de Jeanne* (article publié dans l'*Atheneum* du 24 février 1877, à propos de ce poème de Victor Hugo qui venait de paraître dans la République des Lettres) ; *Religions et Religion* (*Fortnightly Review*, juin 1880, à propos du livre de Victor Hugo) ; *The Well at the World's end* ; *John Nichol's Annibal* ; *Simeon Solomon*.

d'ailleurs dans cette édition de 1861 que Swinburne avait pris pour la première fois connaissance des poèmes de Baudelaire ; en écrivant son article le jeune poète anglais manifestait donc un enthousiasme presque immédiat.

Comme le fait très judicieusement remarquer Mr Edmund Gosse dans un passage de sa *Life of Swinburne*, « cela demandait un réel courage intellectuel que de défendre dans un périodique anglais les mérites d'un récent volume de vers français, même sans aller jusqu'aux *Fleurs du Mal*. L'Angleterre n'était pas encore sortie de sa longue crise de Podsnappery et il n'y avait presque pas un seul critique en renom qui osât soutenir les revendications de la poésie française. La renommée de Victor Hugo était celle d'un dramaturge et d'un romancier ; celle de Lamartine, d'un homme politique ; pour la plupart des Anglais cultivés, Vigny était absolument inconnu et les notions anglaises touchant la poésie française se limitaient à la renommée de Béranger et de Musset dont Swinburne détestait la sentimentalité (1). »

On trouverait malaisément, même parmi les critiques français de cette époque-là, plus d'intelligence à comprendre les qualités neuves, personnelles et durables des *Fleurs du Mal*. Il faut espérer que quelque jour une édition, vraiment complète, des Œuvres de Baudelaire s'honorera de reproduire intégralement, parmi les pièces du procès en gloire de Baudelaire, ces pages de Swinburne. J'en veux, en attendant, traduire ici, aussi fidèlement que possible, quelques passages essentiels.

La poésie française de nos jours, si l'on en considère la plus haute expression, n'est pas plus réellement entravée par la tradition et le goût du plus grand nombre des lecteurs, que ne l'est la nôtre. On attend d'un poète français de croire à la philanthropie, et de s'interrompre au beau milieu de son œuvre pour prêter main-forte à quelque théorie de progrès. Les critiques là-bas, aussi bien qu'ici, jugeant d'après les livres qu'ils louent et les opinions qu'ils émettent, semblent avoir passablement oublié que le rôle d'un poète est probablement d'écrire de bons vers, et, en aucune façon, de sauver son époque ou de refaire la société. Il n'y a pas d'autre forme d'art qui soit plus infestée d'un impuissant désir de se mêler de sujets complètement étrangers à son véritable objet ; la masse des lecteurs, de nos jours, semble penser qu'un poème est meilleur du moment qu'il contient une leçon morale ou qu'il concourt à une bonne œuvre ma-

(1) *Life of Swinburne*, p. 90.

térielle et tangible. Le courage et la tournure d'esprit d'un homme qui, dans une pareille époque, s'aventure à professer et à agir d'après la conviction que l'art de la poésie n'a rien à voir avec la question d'enseignement sont des garanties suffisantes de la manière judicieuse et grave dont il doit traiter les éléments de son art. D'un critique qui a formulé la saine et juste vue de cette question, avec une éloquence nourrie, on doit bien attendre de le voir nous donner une poésie parfaite (1).

C'était là, on le voit, placer tout de suite la question sur son véritable terrain, sur le point le plus susceptible de rencontrer l'approbation de Baudelaire lui-même. Swinburne professait la même aversion que l'auteur des *Fleurs du Mal* pour cet utilitarisme poétique que sert, tour à tour, et selon le cas, le sentiment, la politique ou la morale. Il réclamait pour la poésie le droit d'être, avant tout, et simplement, de la poésie, sans égard à des circonstances qui ne peuvent jamais être qu'atténuantes. Il avait lui-même dans quelques-uns de ses poèmes donné le témoignage d'un semblable affranchissement, et il n'en appréciait que mieux l'excellence critique de Baudelaire, dans ses travaux antérieurs, tels que les traductions d'Edgar Poe, les *Salons* de 1845, de 1846 et de 1859 qu'il semble bien avoir connus dès alors ; et il poursuit :

Il a un pouvoir poétique plus délicat qu'aucun vivant, après Victor Hugo, Browning et, dans ses « lyrics », Tennyson. La résonance de ses vers suggère la couleur et le parfum ; sa parfaite réalisation rend chacun de ses sujets admirable et digne de respect. Dans la plus grande partie de son livre, il a choisi de s'attacher surtout à des objets étranges et tristes, l'ennui de la souffrance et l'amertume du plaisir, le bonheur pervers et les tristesses capricieuses des êtres exceptionnels. Ce livre a la langoureuse et funèbre beauté d'un temps lourd et menaçant, d'une température pesante et surchauffée, chargée de dangereuses senteurs de serres ; on y trouve à la fois l'ombre épaisse d'un nuage et la lumière d'une flamme subtile. Il est exempt de toute lamentation geignante et boursoufflée ; on n'y trouve aucune trace de ce style bouillonnant et hurlant dont on a pu voir depuis longtemps l'explosion. L'auteur se délecte aux problèmes ; il a une inclination toute naturelle aux objets obscurs et chargés de tristesse. L'insuccès et la douleur joints à la beauté physique, à la perfection de la sonorité ou du parfum semblent avoir pour lui une attirance infinie. A certains égards il ressemble à Keats,

(1) *Les Fleurs du Mal and other studies*, p. 4.

ou, plus encore, à son poète d'élection parmi les modernes, Edgar Poe; parfois aussi la forme de sa pensée rappelle Marlowe et aussi certains aspects sincères de Byron. De Théophile Gautier, auquel le livre est dédié, il a emprunté l'habitude d'une simplicité infaillible et attentive; mais, c'est qu'en vérité, il lui semble toujours simplement naturel d'employer le mot juste et la rime juste. A quel point un parfait artiste dans l'art d'écrire peut rendre la langue française au plus haut point souple et musicale, une page prise au hasard dans ce livre suffit à en donner la mesure. Chaque description, aussi bien la plus furtive que la plus courte, porte le caractère spécial de la puissance pénétrante et personnelle de son auteur. Le style en est sensible et grave; les horizons y baignent le plus souvent dans une lumière attristée et une mélancolique couleur (1).

Parmi les poèmes auxquels Swinburne donne ses préférences, il cite alors, pour la force et la beauté de leur art, le *Masque*, *Parfum Exotique*, la *Chevelure*, les *Sept Vieillards*, les *Petites Vieilles*, *Brumes et Pluies*. Il cite un passage du « *Serpent qui danse* »; il loue particulièrement le sonnet « *Causeries* » (2) et il ajoute :

La maîtrise de Mr Baudelaire à l'endroit de la forme du sonnet vaut d'être considérée comme un témoignage de son penchant naturel aux formes poétiques les plus susceptibles de perfection... Ce ne sont pas les ornements du plaisir dans leur forme première et simple; mais les délices cruelles et aiguës de la souffrance, l'âcre saveur de se sentir souffrir et blesser, les côtés par où il semble que la nature soit « dénaturée », qui forment l'étoffe, la substance de cette poésie. C'est là une merveilleuse matière, mais il va sans dire que de tels sujets sont peu propres à un traitement hâtif et indifférent. Le principal attrait de ce livre réside, par-dessus tout, dans le fait que rien n'y est mis à tort, que rien n'en peut être récrit ou augmenté dans ce domaine qui lui appartient en propre. Une fois le point de départ accepté, on ne pourrait trouver un meilleur accomplissement (3).

Un peu plus loin, il compare le sonnet : *A une Passante* :

Un éclair, puis la nuit. Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître...

au sonnet de Keats qui débute par :

Time's sea hath been five years at its slow ebb... (4).

(1) Ouv. cité, p. 5.

(2) C'est le Sonnet qui débute par :

« Vous êtes un beau ciel d'automne clair et rose... »

(3) Ouv. cité, p. 8.

(4) C'est le sonnet VIII de la dernière série de sonnets de John Keats, daté de 1819.

et il n'hésite pas à donner la préférence à celui de Baudelaire pour la perfection aiguë de son dernier trait.

Faisant preuve, par là, d'une vue assez rare alors, Swinburne a parfaitement démêlé comment, jusque dans l'expression des raffinements de la sensation, des déchirements de la sensibilité, Baudelaire sait conserver la pureté et la netteté de la ligne :

Il faut noter aussi, dans l'œuvre de Mr Baudelaire, une qualité de *dessin* qui rappelle les qualités exquises du même ordre dont font montre de grands artistes français encore vivants. Ses études sont admirables de vérité et de grâce ; ses portraits ont l'aisance et la force, le savoir exercé, la belle et aimable vérité qu'on remarque dans des tableaux comme la *Source* d'Ingres ou comme cette splendide étude de Flandrin, une figure nue éclairée en plein d'une lumière à la fois chaude et douce, et qui est exposée à Londres en ce moment (1).

Au véridique et enthousiaste défenseur de Delacroix qu'était Baudelaire ce dut peut-être causer quelque étonnement que de se voir comparer à Ingres ; mais n'avait-il pas écrit dans son *Salon de 1845* :

Nous ne connaissons à Paris que deux hommes qui dessinent aussi bien que M. Delacroix : l'un d'une manière analogue, l'autre dans une méthode contraire. L'un est M. Daumier, le caricaturiste, l'autre M. Ingres.

C'était donc lui faire la part belle, et c'était, en tout cas, de la part du jeune poète anglais, le témoignage d'une singulière pénétration, que de démêler si bien, à travers le romantisme de l'accent des *Fleurs du Mal* tout ce que ce livre renferme de simplicité aisée et voulue, de profondément et de largement classique.

Swinburne touche enfin le côté moral de l'œuvre de Baudelaire et il prend alors un ton cinglant et ironique qui n'est pas éloigné de celui dont Baudelaire a donné de fortes preuves soit dans les *Salons*, soit dans les *Petits Poèmes en prose* :

Si un lecteur pouvait extraire d'un poème une véritable médecine spirituelle, s'il pouvait avaler un sonnet comme un véritable précepte moral, alors vraiment le poète deviendrait un mauvais artiste qui fournirait ces drogues intellectuelles ; ce ne serait pas un artiste véritable, mais un simple revendeur, et un brocanteur. Ceux qui

(1) Ouv. cité, p. 9.

(2) Id., p. 11.

sauront les chercher pourront trouver des moralités, en grand nombre, dans les poèmes de Mr Baudelaire, particulièrement dans ceux du genre de « Une Martyre ». Ainsi qu'un prédicateur du Moyen-Age, quand il a fait le tableau de l'amour païen, il met le péché à la droite et la mort à la gauche. Ce n'est pas son rôle, non plus que celui de tout artiste, de nous prévenir contre le mal, mais il est certain qu'il ne nous y engage pas, convaincu qu'il commettrait là une faute aussi grave que l'autre.

Il loue encore spécialement les pièces sur les *Chats* qu'il trouve fort à leur place « dans un livre qui a tout ensemble une sorte de beauté féline, subtile, luxueuse, et des griffes fort adroitement dissimulées ». Il vante encore les mérites du *Beau Navire*, de *Françiscæ meae laudes*. Il signale aussi *A une Madone*, *le Cygne*, *le Poison*, *les Tristesses de la Lune*, *Remords posthumes*, *le Flacon*, *Ciel Brouillé*, *Une mendiante rousse*, *le Balcon*, *Allégories*, *l'Amour et le Crâne* et les deux sonnets marqués xxvii et xiii (1), enfin, les *Litanies de Satan* qu'il considère « comme la note fondamentale de cette gamme complexe de poèmes ». Et l'article s'achève par ces mots :

Peut-être vaut-il mieux, sans chercher à louer ou à expliquer ce livre, d'en écouter chanter encore à nos oreilles sa musique magnifique et passionnée. Ce livre, nous en avons l'assurance, fera son chemin, à son heure ; quand et comment il le fera, cela nous regarde probablement aussi peu que l'auteur lui-même, qui possède en lui grandement de quoi attendre, sans montrer beaucoup d'impatience (2).

Cet article, on le voit, ne se contentait pas d'indications vagues ; l'éloge s'y justifiait par une intuition précise du caractère même du poète, de ses intentions, de ses réussites. A ce titre, un semblable article rivalise en pénétration avec les fameuses études de Sainte-Beuve et de Théophile Gautier. La chaleur même de cet éloge prouve à la fois l'impression que les poèmes de Baudelaire avaient faite sur Swinburne et combien celui-ci savait montrer d'enthousiasme, tout en accordant constamment les qualités du poète et la sûreté du critique.

Il n'y eut jamais au monde, dit par ailleurs Mr Gosse, un admirateur plus généreux de ce qu'il jugeait être le génie chez les autres ; et même si l'on mettait en doute la suprême autorité de ses juge-

(1) Il s'agit de *Sed non Satiata* et de *Bohémiens en voyage*.

(2) Ouvr. cité, p. 16

ments, ils n'en seraient pas moins considérables pour la lumière qu'ils répandent sur cet ardent caractère (1).

Dès que l'article eut paru dans le *Spectator*, Swinburne l'adressa, en même temps qu'une lettre, à Baudelaire ; mais les traverses au milieu desquelles se débattait alors le poète, peut-être aussi le soin de répondre, remis chaque jour, sous l'empire de ce que Poe appelle le *démon de la perversité*, firent que cette admiration d'outre-Manche ne reçut pas l'immédiat remerciement qu'à tous égards elle méritait. Baudelaire, après plusieurs mois, semblait n'avoir pas été touché par cet envoi. Swinburne qui tenait alors pour bon son jugement, et qui en attendait, tout au moins, le sentiment du poète français, exprima son étonnement à Whistler, que Baudelaire avait connu par Courbet. Baudelaire, en réponse, assura Whistler, à l'intention de Swinburne, de « tout son repentir de son oubli et de son apparente ingratitude » ; c'était vraiment trop peu que cette réponse brève et indirecte.

Ce fut seulement le 10 octobre 1863, c'est-à-dire un an après qu'il avait reçu le *Spectator* et la lettre de Swinburne, que Baudelaire écrivait à celui-ci. Il lui adressait une lettre confiée aux soins de Nadar. Pour une raison qui demeurera probablement toujours inconnue, et que l'on ne regrettera jamais assez, cette lettre écrite en 1863 ne fut pas remise à Swinburne, et, cinquante ans après, elle fut trouvée à Paris, non ouverte, au fond d'un tiroir, en 1912. Swinburne était mort depuis trois ans ; il ne sut jamais à quel point Baudelaire avait ressenti la qualité de son éloge, ni dans quelle particulière estime il tenait son esprit et son talent.

Telle qu'elle nous reste aujourd'hui, et si déplorable que soit le fait qu'elle n'ait jamais pu atteindre son destinataire, cette lettre de Baudelaire, si elle ne le justifie pas de son retard, l'absout du moins de son reproche d'indifférence qu'on eût pu, sans ce document, faire à sa mémoire.

à Monsieur Algernon Charles Swinburne.
16 Cheyne Walk, Chelsea, London (2).

Monsieur,

10 octobre 1863.

Un de mes plus vieux amis va à Londres, M. Nadar, que vous aurez sans doute quelque plaisir à connaître. Je vous prie de vouloir

(1) Id., introduction, p. 7.

(2) Nous reproduisons cette lettre d'après le texte qui en est donné dans l'intro-

bien faire pour lui tout ce que vous auriez fait sans doute pour moi, si j'étais allé m'adresser au public de votre patrie. Indications, conseils, réclames, il a besoin de beaucoup de choses.

Je sais infiniment de gré à Nadar de m'avoir demandé des lettres pour mes très rares accointances de Londres, car il m'a ainsi forcé de m'acquitter vis-à-vis de vous d'une grosse dette depuis longtemps non payée... je veux parler du merveilleux article (sur les *Fleurs du Mal*) que vous avez produit en septembre 1862 dans le *Spectator*.

Un jour, M. Richard Wagner m'a sauté au cou pour me remercier d'une brochure que j'avais faite sur Tannhäuser et m'a dit : « Je n'aurais jamais cru qu'un littérateur français pût comprendre si facilement tant de choses. » N'étant pas exclusivement patriote, j'ai pris de son compliment tout ce qu'il avait de gracieux.

Permettez-moi à mon tour de vous dire : « Je n'aurais jamais cru qu'un littérateur anglais pût si bien pénétrer la beauté française, les intentions françaises et la prosodie française. » Mais après la lecture des vers imprimés dans le même numéro (August) et pénétré d'un sentiment à la fois si réel et si subtil, je n'ai pas été étonné du tout ; il n'y a que les poètes pour bien comprendre les poètes.

Permettez-moi cependant de vous dire que vous avez poussé un peu loin ma défense. Je ne suis pas si moraliste que vous feignez obligeamment de le croire. Je crois simplement, comme vous sans doute, que tout poème, tout objet d'art *bien fait* suggère naturellement et forcément une morale. C'est l'affaire du lecteur, j'ai même une haine très décidée contre toute intention morale exclusive dans un poème.

Ayez la bonté de m'envoyer ce que vous publiez ; j'y prendrai un grand plaisir. J'ai plusieurs livres à publier, je vous les expédierai successivement.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression très vive de ma gratitude et de ma sympathie.

CHARLES BAUDELAIRE.

A Paris, 22, rue d'Amsterdam.

A Honfleur, rue du Neubourg.

Je suis à Paris jusqu'à la fin de ce mois et je passerai tout décembre à Bruxelles.

Conformément à l'intention exprimée dans cette lettre, Baudelaire envoya à Swinburne au moins un de ses ouvrages, la

duction de Mr. Edmund Gosse (p. XI) à *Les Fleurs du Mal and other studies*.

On remarquera l'emploi des mots « accointances » et « produit » (dans le second paragraphe de cette lettre) que Baudelaire emploie exactement dans le même sens que les termes anglais semblables, anglicismes de politesse d'un Français qui savait les ressources de la langue anglaise.

petite brochure publiée en 1861, *Richard Wagner et Tannhaeuser* à Paris.

M. Arthur Symons, dans un article récent (1), a raconté que le 8 janvier 1898 Swinburne lui montra cette brochure sur laquelle était écrit au crayon : *A M. Algernon C. Swinburne. Bon souvenir et mille remerciements* (2).

Ce fut là, au moins, un témoignage direct pour Swinburne que son article n'avait pas passé inaperçu.

Swinburne, dit encore M. Arthur Symons dans le même article, parlait avec la plus grande admiration des *Fleurs du Mal* et de la plupart de ses œuvres en prose ; mais il considérait comme une erreur critique de sa part, son culte pour Edgar Poe et pour « ce vulgaire dessinateur de l'*Illustrated London News*.

C'est de Constantin Guys qu'il s'agit dans ce dernier propos de Swinburne ; il n'a rien qui puisse surprendre. J'ai pu moi-même à plusieurs reprises, ces derniers temps, éprouver combien peu en Angleterre on apprécie l'œuvre, la vérité et l'esprit de Constantin Guys. Sans aller aussi loin que Baudelaire, peut-être, il est impossible de ne pas tenir Guys pour un des témoins les plus singulièrement pénétrants de son temps ; mais le fait de publier des dessins dans un journal abuse peut-être encore le public anglais sur la véritable valeur de Guys, comme il fut, autrefois, en France, pour une raison semblable, de Daumier et de Gavarni. En outre, le milieu des peintres préraphaélites où Swinburne avait formé son jugement pictural était assurément peu propre à la compréhension d'un art nerveux, abrégé et essentiellement moderne comme l'était celui de Guys.

Toutefois à ces exceptions près, touchant le sens critique de Baudelaire, on voit que trente-cinq ans après son article du *Spectator*, Swinburne conservait pour Baudelaire la même admiration.

(1) *Fortnightly Review*, mai 1917, p. 795.

(2) Mr. Gosse indique dans une note (p. 90) de sa « *Life of Swinburne* » que le poète anglais possédait à sa mort cet exemplaire. Il fut vendu avec la bibliothèque du poète, en juin 1916, £. 15 (soit environ 400 francs) ; on y vendit également un exemplaire des *Fleurs du Mal* (éd. orig., 1857) £. 11.10.0 (environ 300 francs), cet exemplaire avait été donné à Swinburne par Michael Rossetti, le frère du peintre poète. Ce furent avec les *Œuvres Posthumes* (éd. Crepet) les seuls ouvrages de Baudelaire trouvés chez Swinburne à sa mort ; mais on ne peut en conclure absolument que Swinburne n'en posséda pas d'autres ; la négligence du poète pour ses papiers et ses livres était, en effet, assez grande.

Swinburne ne rencontra pas Baudelaire; il était bien venu à Paris quelques jours en mars 1863; il y retrouva bien Whistler qui aurait pu le présenter au poète; il y fit la connaissance du peintre Fantin-Latour; mais Baudelaire n'eut pas l'occasion de voir son jeune admirateur de génie; il se débattait dans des difficultés qui allaient le convaincre de tenter un meilleur sort à Bruxelles. De son côté Swinburne apportait à connaître les gens même qu'il admirait le plus assez peu d'empressement. Baudelaire partit pour la Belgique en avril 1854. On sait ce que furent ces trois douloureuses et dernières années jusqu'à cette délivrance éternelle du 31 août 1867.

Au mois d'avril 1867, Swinburne entendit Fantin-Latour, qui était alors à Londres, dire que Baudelaire était mort. Sous le coup de l'émotion que lui inspirait ce sombre destin d'un esprit auquel il se sentait lié non seulement par l'admiration, mais par le juste sentiment d'une singulière confraternité d'inspiration, il écrivit cette admirable élégie *Ave atque vale. In memory of Charles Baudelaire*, avec, en épigraphe, cinq vers de la pièce fameuse et mélancolique :

Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs ;

Les morts, les pauvres morts ont de grandes douleurs.... (1)

Le 23 mai de la même année, il écrivait à un ami : « J'ai écrit une sorte de chant funèbre lyrique pour mon pauvre Baudelaire. » En fait, cette élégie est une des plus belles œuvres de Swinburne; par la noblesse et la pureté de leur ligne, par la profondeur de leur accent et la résonance de leur rythme, par la qualité sonore à la fois déchirante et voilée des mots, ces dix-huit strophes demeurent non seulement le plus admirable hommage qu'on ait jamais rendu à Charles Baudelaire, mais encore l'un des plus hauts accomplissements de la poésie anglaise du siècle dernier. On peut vraiment penser, avec Mr Edmund Gosse, « que nulle part Swinburne ne s'est autant approché de la majesté et de la profondeur d'émotion de la plus pure littérature grecque ».

L'éternel monument de la gloire de Baudelaire est là, sculpté par un génie fraternel. Une traduction n'en saurait rendre que bien imparfaitement le noble dessin, la ligne pure et l'admirable sonorité; je n'en donne ici ces passages que pour en indiquer l'accent :

(1) Ce poème figure dans la seconde série des *Poems and Ballads*.

Toujours pour toi la gloire ardente et langoureuse brûlait de lourds soleils sous des cieux plus puissants ; ton oreille vibrat du murmure des eaux de cette mer qui sanglote auprès du promontoire de Lesbos, stérile baiser attendri de la vague à la vague ignorante à jamais du tombeau de Leucade qui recèle la suprême poétesse...

Mon frère, tu savais, au temps où tu chantaïs, des secrets, des chagrins inconnus à nos cœurs, de cruelles amours, de doux bourgeons empoisonnés que ton œil subtil découvrait et qui pour aucun autre ne fleurissait la nuit sous des climats maudits ; la secrète moisson des heures de luxure ; et le péché sans forme et le plaisir muet, et les rêves singuliers d'un sommeil agité dont pleurent les yeux clos des esprits accablés. Sur chaque visage humain tu voyais passer l'ombre d'un autre, et les hommes récolter ce que sèment les hommes.

Cœur sans trêve, âme inapaisée, qui étais avide de sommeil et non plus de vie ni d'amour ; avide de repos et non plus de combat, les sombres dieux de mort ont maintenant la garde de ton corps, de ton âme et des sources de tes chants. N'est-on pas bien là où l'amour ne peut plus faire le mal, où le plaisir émué n'a plus de remords ni de lie, derrière des lèvres qui ne peuvent plus s'entr'ouvrir ? N'est-on pas bien là où l'âme glisse hors du corps, où la chair, sans angoisse, se sépare des os, comme on voit la rosée tomber des renoncules ?

C'en est fait, à présent, de tout amour étrange, des rêves, des désirs, des chants sombres et doux. As-tu trouvé, comme un amant, place aux genoux immenses de quelque déesse titanesque, telle que ton désir ici-bas souhaitait, à l'ombre d'un beau front énorme, le creux doux et profond des seins prodigieux, le solennel versant des membres endormis, et les sombres cheveux pesants où rode encore l'ombre et l'odeur des pins des forêts de jadis, où vient pleurer le vent desséchant des collines (1) ?

Le génie brûlant de Swinburne, à l'annonce brutale de cette mort, avait mesuré dans un éclair tout ce que l'art humain perdait avec un tel poète, mais il avait mesuré dans le même instant tout ce que la mort pouvait accorder à une âme et à un esprit à ce point torturés et qui n'avaient jamais connu le loisir durant la vie ; et dans la chaleur de son émotion et la persuasion que la mort serait enfin la paix, pour

Sa bouche sans poème et ses yeux sans soleil (2),

il écrivit *Ave atque vale* où règne une grandeur calme et le sens d'un divin repos que l'on ne trouve qu'aux sommets de la pensée et de l'art et dans leur plus parfaite effusion.

(1) Strophes II, III, IV et VI.

(2) Strophe XIV.

Nul, en vérité, ne pouvait mieux que Swinburne comprendre complètement Baudelaire, et si vraiment, comme le dit la lettre que nous avons citée plus haut, « il n'y a que les poètes pour bien comprendre les poètes », il était le seul peut-être dans le monde, à ce moment-là, à pouvoir pénétrer un tel esprit. Vigny venait de mourir qui en avait ressenti l'accent profond et qui lui avait témoigné une affection touchante à laquelle Baudelaire s'était montré sensible. Ni Gautier, ni Banville, ni Hugo malgré leur sympathie ne pouvaient saisir jusqu'au cœur cette ardente révolte que rien ne pouvait apaiser. Swinburne avait reçu ce même don douloureux ; lui aussi sentait parfois la morsure de l'aigle de Prométhée.

Swinburne échappait à cette étreinte par son amour de la nature. Il baignait son esprit dans l'air et dans la mer ; sa fougue s'apaisait dans le mouvement ; tandis que Baudelaire sentait s'accroître sans cesse la haine de la nature ; il pensait encore avec plus de force ce que Vigny avait mis dans la bouche de cette Nature qu'ils regardaient comme l'ennemie née de l'homme :

On me dit une mère et je suis une tombe ;

mais tous deux, Baudelaire et Swinburne, ont touché jusqu'au fond la misère de tout plaisir humain et la singulière volupté de la douleur. *Laus Veneris* en est l'illustration immortelle comme le sont bien des *Fleurs du Mal*.

Las des fadaïses chères à leur époque, entraînés par des sensibilités affinées à l'extrême, épris du singulier et de l'étrange, ils ont suivi des chemins semblables (1). Swinburne aurait pu signer ces paroles de Baudelaire :

Pourquoi le poète ne serait-il pas un broyeur de poisons aussi bien qu'un confiseur, un éleveur de serpents pour miracles et spectacles et jouissant des caresses glacées de leurs anneaux en même temps que des terreurs de la foule (2) ?

Par où Baudelaire s'éloigne de Swinburne et le passe, si en d'autres endroits l'auteur d'*Atalanta in Calydon* est plus grand, c'est par son sens unique de la modernité, par tout ce qu'il a su extraire de profondément, d'obstinément poétique

(1) On peut voir avec intérêt l'ouvrage de G. Tarquet-Nilnes : *The Influence of Baudelaire in France and in England* (Constable et Co. Londres, 1913, pp. 222 à 229).

(2) *Œuvres posthumes*. Lettre à Jules Janin (Mercure de France, éd.), page 318.

des spectacles en apparence les plus familiers, les plus vulgaires même. Le mot de Banville, dans son discours aux obsèques de Baudelaire, reste toujours le plus vrai : « Il a accepté tout l'homme moderne. » C'est par là qu'il nous hante, c'est par là qu'il nous a rendu mélancoliquement proche le cœur des grandes villes modernes. Nul mieux que lui n'a concilié la beauté de forme et la beauté de caractère ; il a su communiquer de la beauté à des spectacles qui n'en avaient pas naturellement, non pas en en faisant saillir un simple pittoresque insoupçonné, mais en en rendant visible la part d'âme humaine. Comme tous les grands poètes, il a vraiment créé son univers et le nôtre ; mais c'était un univers si près de notre ambiance quotidienne que nous ne pouvons plus les dissocier et que nous n'échappons pas plus à l'un qu'à l'autre. C'est ainsi qu'il nous hante à chaque pas.

Tant pis pour ceux-là qui n'ont su voir en lui qu'un écrivain bizarre, sans soupçonner son étonnant équilibre et tout ce qu'il fallait de puissance à cet esprit pour contenir sans cesse cette irritation magnifique d'une âme qui se révolte inépuisablement contre les méfaits naturels de la chair et qui n'en attise les ardeurs que pour en mieux ressentir les insupportables brûlures.

Swinburne avait compris, par le privilège d'une âme semblable, mais pourtant moins suppliciée, la torture de Baudelaire et c'est pourquoi il appelait pour lui dans son élégie le seul bienfait d'un éternel repos où s'apaiserait enfin cette incessante tragédie.

Baudelaire mourut trop tôt ; ses dernières années furent trop douloureuses, partagées entre l'exil et la maladie, pour qu'il pût prendre une connaissance réelle des œuvres et du génie de Swinburne ; comment n'en aurait-il pas compris toute l'étendue et le caractère, lui qui avait écrit :

Byron dans la poésie, Poe, dans la poésie et dans le roman analytique, l'un, malgré sa prolixité et son verbiage, si détestablement imités par Alfred de Musset, l'autre malgré son irritante concision, ont admirablement exprimé la partie blasphématoire de la passion ; ils ont projeté des rayons splendides, éblouissants sur le Lucifer latent qui est installé dans tout cœur humain (1).

(1) *L'Art Romantique*, étude sur Théodore de Banville.

Mais peut-être, en lisant cet article du *Spectator* où les conditions de son art étaient si vivement comprises, a-t-il eu l'intuition qu'il lui était né, dans cette Angleterre, vers laquelle il s'était senti si souvent attiré, un frère digne du secret de sa géniale infortune.

G.-JEAN AUBRY.

L'EFFORT MARITIME DE LA BELGIQUE

N'est-ce pas une preuve merveilleuse de la vitalité d'un peuple et de sa victoire réelle, que l'éclosion de nouveaux organes de lutte économique, et l'arrivée au but poursuivi en vain pendant les belles années de paix ?

Pays maritime, la Belgique ne profitait pas de sa situation géographique ; de La Panne à Knocke, se perdait la race des marins, de ces rudes marins dont les aïeux avaient servi sur les flottes des Gueux de Mer, aux temps où Bruges et Damme recevaient plus de navires que Venise. Bien des fils de pêcheurs préféraient le salaire constant de l'usine à l'incertain de la mer. Et pourtant, Heyst... Blankenberghe... Ostende... Anvers surtout, instrument inouï de prospérité depuis l'affranchissement du fleuve, ville dont la Belgique se sentait fière, mais que le manque de largeur de vue abandonnait à l'étranger, et surtout à l'Allemand.

S'il était au monde un peuple casanier, confiné dans des frontières qui lui donnaient la prospérité agricole, la richesse minière et l'essor industriel, c'était bien le peuple belge. Flamands et Wallons n'avaient pas vu plus loin que le sud des Provinces-Unies et le nord de la France. Nul contact avec les peuples aventureux qui cherchaient fortune par delà les océans. Pendant que Français, Anglais et Hollandais, sillonnant déjà les deux hémisphères, se disputaient les continents et les îles, ils bornaient leur ambition de voyage à une descente en coche d'eau, de Bruxelles à Malines.

Voici tout juste cent ans, on ne se faisait pas des adieux

plus touchants au Havre et à Londres quand on partait pour la Martinique ou les Indes, qu'à Bruxelles, devant l'auberge de la Putterie, à l'heure où claquait le fouet du postillon parisien.

A tout prendre, ce n'était pas la faute du Belge. Ballotté par le sort, de l'Espagne à l'Autriche, de la France aux Pays-Bas, il avait vu sa terre transformée en un rendez-vous de batailles, ses plaines étaient devenues le Pré-aux-Cleres de l'Europe ; et quand la révolution de 1830 eut consacré l'Indépendance Sainte, la Belgique avait tant à faire chez elle, qu'il faut lui pardonner de n'avoir pas songé au dehors.

Cependant, pour écouler ses produits, n'accostaient auprès de l'Escaut que des navires étrangers, maîtres, par leurs conditions de frêt, de réduire la concurrence en haussant leurs prix. Mais on était si heureux chez soi ! Quelle mère eût laissé partir son fils, quand la Belgique câlinait si doucement... Deux ou trois armements végétaient ; la ligne de navigation vers la colonie ne fut même pas nationale.

D'autre part, en 1862, un acte avait supprimé l'embryon de marine militaire. Quel joli spectacle ont donné, depuis lors, les croiseurs chargés de la surveillance de pêche, bâtiments de l'Etat servis par un *équipage civil*, couronnés d'une flamme de guerre et armés de vingt fusils!..

Heureusement, un grand homme pressentait les nécessités futures. Léopold II fut la pensée qui prépara l'acheminement du pays vers des horizons d'idéal et d'action plus vastes. Il devina que sa nation serait vite à l'étroit et perdrait haleine. Prévoyant, il entreprit la tâche ardue de changer l'esprit du peuple, avec le même courage que Lord Roberts, plus tard, entreprit de saper en Angleterre la conception surannée et désastreuse du volontariat.

En 1855, avant de monter sur le trône, — à propos d'un projet de loi relatif à la création d'une ligne régulière belge d'Anvers au Levant, — il dévoile au Sénat son rêve maritime :

Une nation jeune comme la nôtre, dit-il, doit être hardie, toujours en progrès, et confiante en elle-même. Nos ressources sont immenses ; je ne crains pas de le dire, nous pouvons en tirer un parti incalculable. Il suffit d'oser pour réussir. C'est là un des secrets de la puissance et de la splendeur dont jouirent, pendant plus d'un siècle, nos voisins du Nord, les Provinces-Unies. Nous possédons sans au-

cun doute autant d'éléments de succès ; pourquoi nos vues porteraient-elles moins haut ?

Il en reparle sans cesse, mais son discours de 1860 est surtout à signaler :

Dès maintenant, il faut multiplier autant que possible nos marchés. C'est le seul moyen de conjurer les crises industrielles dont les funestes effets se feraient sentir en raison directe du développement des parties atteintes. Nous devons stimuler aussi notre activité commerciale et mettre le producteur belge à même de transporter *par des voies belges*, et de consigner à des Belges, les marchandises dont l'expédition gagnera, je l'espère, rapidement en importance, grâce à la perfection de notre travail et à la modicité relative de nos prix... Il faut aussi encourager de plus en plus par des conseils, des subside, des récompenses publiques, les jeunes Belges qui, se destinant au négoce, iraient étudier les affaires et s'établir ensuite dans les grands centres d'activité, tels Saint-Petersbourg, Constantinople, Smyrne, Trébizonde, Alexandrie, etc. En procédant ainsi, grâce aux facultés d'entreprise des Belges, notre pays aurait bientôt à son tour des bazars et des centres d'influence sur les grands marchés...

Je sens l'étendue de nos ressources et je souhaite passionnément que mon beau pays ait la hardiesse nécessaire pour en tirer tout le parti qu'il est possible, selon moi, d'en tirer. Je crois que le moment est venu de nous étendre au dehors ; je crois qu'il ne faut plus perdre de temps, sous peine de voir les meilleures positions, rares déjà, successivement occupées par des nations plus entreprenantes que la nôtre...

Ces paroles du roi datent de 1860...

L'entends-tu, métropole d'Anvers, s'écrie le grand expansionniste maritime Léon Hennebicq, l'entends-tu en 1914, alors que, depuis vingt-ans tergiversante et indécise, tu te réveilles, inquiète, surprise, éperdue, devant l'avance de Rotterdam !...

Les sénateurs n'ont garde d'écouter Léopold, mais celui-ci ne se lasse pas ; l'année suivante, il revient à la charge :

Je voudrais qu'aux stations d'Anvers et d'Ostende, où s'arrêtent les chemins de fer belges, tout ne fût pas fini pour nous, et que là, au contraire, s'ouvrit une large voie d'activité commerciale. Vous ne permettrez pas, Messieurs, que, seuls parmi les nations possédant des ports et une frontière maritime, nous restions, pour la majeure partie de nos exportations, tributaires de l'étranger... Bientôt, je l'espère, notre jeune nationalité revendiquera sa part de la mer et fera son premier pas dans la voie de l'expansion.

Un pays n'est jamais petit lorsqu'il est baigné par la mer, dit-il encore, vingt ans plus tard.

La ténacité d'un tel effort devait porter ses fruits. Le Belge de 1910 ne ressemblait plus à celui de 1880, il comprenait enfin la nécessité d'une marine, comme il avait compris celle d'une colonie. Plus de *Hambourg-Amerika*, de *Deutsche-Levantès-Linie*, de *Norddeutscher-Lloyd*, qui drainaient la richesse des neuf provinces ! Des paquebots et des cargos aux trois couleurs, représentants d'un pays minuscule, mais si grand par le travail et la volonté !...

Léopold II, écrit L. Dumont-Wilden, étouffait dans nos étroites frontières, dans nos toutes petites querelles, dans notre tout petit bonheur. Ceux qui, bon gré mal gré, se sont formés à son image, y étouffent à leur tour, et c'est ce sentiment, de plus en plus généralisé, qui a créé dans notre élite un état d'esprit nouveau. C'est cet état d'esprit qui a fait comprendre aux petits Belges qu'ils pouvaient, eux aussi, être de bons Européens, de grands Européens. Qu'il y ait là une part d'illusion, c'est possible, c'est probable, mais c'est une illusion féconde, et la tâche est très belle, qui reste à accomplir à notre souverain actuel, et qu'il a si bien comprise.

La perte du premier navire école, le *Comte de Smet de Nayer*, n'arrêtait pas l'élan. Albert I^{er} accordait toute son attention, — une attention presque rédemptrice, — à la population pêcheuse du littoral. (Quand une œuvre touche à l'entourage de la reine Elisabeth, la charité s'y cache toujours ; l'école de pêche fut autant une œuvre de bienfaisance qu'un moyen de régénérer l'activité maritime). Les chalutiers s'avançaient jusqu'aux côtes d'Afrique. La marine de défense même ne semblait plus une folie condamnable ; elle eût été réalisée avant dix ans (grâce à l'esprit militaire tout nouveau, germé dans les cœurs depuis la loi de Broqueville), lorsque le territoire fut envahi.

Le peuple belge allait grandir par le malheur, et toute sa volonté, tendue vers le seul but de victoire et de délivrance, voyait nettement les moyens propres à refaire sa prospérité. Ne devait-il pas reprendre par lui-même un peu de cet *avenir sur l'eau* que Guillaume ambitionnait ? De la Belgique, il ne restait qu'un tiers de province, mais pas un atome de la force vive du pays ne s'était perdu...

L'œuvre de Léopold se couronnait enfin ; la marine marchande

1 nationale naissait, à La Panne. Le 21 juillet 1916, le *Moniteur Officiel* publiait un arrêté-loi constituant le *Lloyd Royal Belge*, au capital de cent millions dont le Ministre des Finances était autorisé à prendre ferme un capital nominal de soixante-quinze millions.

La société avait pour objet : « toutes affaires d'armement, ainsi que toutes affaires d'expédition et de transport de personnes et de choses sur terre et par eau, d'affrètement, d'achat, de vente, de construction et réparation de navires et bateaux et toutes opérations de commerce, d'industrie, de finances, tant à l'étranger qu'en Belgique, se rattachant, à quelque titre que ce soit, à la navigation et au transport, notamment l'achat et la vente de marchandises, l'agence, le courtage, l'arrimage, l'entreposage et l'assurance. »

On peut dire que cette marine nationale est sortie de la souffrance du peuple ; le Gouvernement y fut amené pour assurer le ravitaillement de la Belgique envahie, dont les transports n'avaient été entièrement assumés par la *Commission for Relief* (C. R. B) que pendant la première année de la guerre. Par la force des circonstances, en effet, l'Angleterre, dès novembre 1915, défendait à tout navire battant pavillon britannique de naviguer de port neutre à port neutre. Le transport des vivres, d'Amérique à Rotterdam, se trouvait donc interdit. Presque en même temps, 12 vapeurs néerlandais, employés par la C. R. B., furent réclamés par les Pays-Bas, où le cataclysme de la rupture des digues créait des nécessités spéciales.

Le Comité Américain, impuissant à résoudre la crise, s'adresse alors au Gouvernement Belge, qui promulgue aussitôt un arrêté-loi organisant la réquisition des navires battant pavillon belge. Mais il ne faut pas oublier qu'une grande partie de l'armement belge prenait la mer sous les couleurs anglaises, et tombait ainsi sous le coup des interdictions signalées. Par la création immédiate d'un organisme spécial, le Gouvernement put non seulement récupérer de la Grande-Bretagne 24 cargos d'important tonnage, mais encore envisager l'avenir et préparer, pour l'après-guerre, des lignes régulières qui remplaceraient les lignes allemandes, seules offertes auparavant au commerce et à l'industrie belges.

Grâce à la constitution du Lloyd Royal, Londres admit des dérogations à ses mesures rigoureuses. Le jour même de l'ac-

cord, trois navires étaient mis à la disposition de la C. R. B. Si les autres unités ne furent pas toujours cédées à la Commission, elles furent remplacées par des navires neutres, ce dont s'occupa l'Angleterre. Ainsi put être améliorée l'angoissante question du ravitaillement qui, en juin 1916, présentait un déficit de 40 0/0 sur les nécessités courantes. Une première ligne régulière a été aussi créée de New-York au Havre; elle sera transférée à Anvers dès la libération du territoire.

Le tonnage de la flotte atteindra à peu près celui du célèbre *Norddeutscher Lloyd*...

Dans l'arrêté-loi, nous trouvons enfin des clauses de défense. Plus d'infiltration continue d'éléments allemands, comme avant la guerre; administrateurs, directeurs etc... devront être Belges *autrement que par naturalisation*, et résider en Belgique. Les actions ne pourront appartenir qu'à des Belges. L'enrôlement de marins nationaux sera favorisé. Les constructions et réparations devront s'exécuter en Belgique. Les échantillons de produits belges devront être transportés avec une réduction de cinquante pour cent. Enfin, l'Etat Belge, qui se réserve la surveillance de la société, garantit, dans certaines conditions, le paiement des intérêts et le remboursement du capital.

L'heure même où il est né ne réserve-t-elle pas au Lloyd Royal un avenir radieux? Quand le drapeau rouge, jaune et noir flottera de nouveau sur Anvers, les quais de Hambourg et de Brème assisteront au vrai résultat de la folie germanique.

De bonnes places sont à prendre dans la possession des mers, et la création d'un organisme solide en Belgique, pendant la guerre, est un exemple à suivre. Les compagnies françaises doivent aussi pouvoir reprendre leurs places, elles doivent être soutenues par l'Etat et par tous les Français. La crise de la marine marchande ne peut plus exister, alors que les concurrents sont dès à présent battus...

Quand on possède des ports tels que Marseille, Bordeaux, Brest, et le Havre, une marine doit grandir et s'enrichir.

EDOUARD de KEYSER.

UNE VISITE AU CAMP DE PRISONNIERS DE G..... EN LORRAINE

— Le camp des boches ?

Un vieux territorial assis sur des cailloux tourna la tête, regarda l'auto et, ôtant sa pipe, indiqua :

— Là-bas, derrière la colline. Vous allez voir de la belle marchandise !...

Et philosophiquement, il se remit à frapper entre ses jambes, sur le tas de pierres.

Nous descendîmes bientôt dans une étroite vallée emplie de silence, de sapins et de soleil. Des vaches broutaient dans le fond, près d'une rivière. Un homme labourait un coin de champ ouvert dans la futaie. Voici des baraquements à mi-pente. On dirait une ferme, ou plutôt une grosse bergerie, car une double haie en fil de fer l'enclôt. Mais cette bergerie cache d'étranges moutons : les bergers sont casqués, vêtus de bleu horizon et tiennent, en guise de houlette enrubannée, des fusils où brillent des baïonnettes.

§

C'est le « camp des boches », comme disent les gens du pays. La sentinelle et les soldats que nous croisons rendent les honneurs ou saluent, plus ostensiblement qu'ailleurs. Ici, en effet, des ennemis les regardent, et d'instinct, ils sont fiers d'affirmer devant eux notre discipline joyeuse et nos gestes à la française.

Les prisonniers justement se rassemblent : le signal sonne, de l'inspection médicale qu'ils subissent collectivement deux fois par semaine. En arrivant près de nous, ils se raidissent

dans un garde-à-vous mécanique, et passent. Les voilà qui s'alignent sur sept rangées de cinquante. L'autre moitié du camp, me dit-on, travaille dans des carrières de pierre et ne rentrera qu'au crépuscule.

Mais, suivons le médecin-major. L'occasion s'offre unique de voir une galerie vivante de « leurs figures ». Sur la guérite, j'avais lu un distique fort simpliste gravé au couteau par une sentinelle qui, sans doute, s'ennuyait :

Têtes boches :

Têtes moches.

C'est une calomnie. Leurs visages sont osseux, durs, taillés comme en plein bois, mais d'une beauté logique : les Allemands aiment une lourdeur fruste dans leurs monuments néodoriens, leur philosophie, leurs femmes, leurs cités, leur façon de vivre, et sur les visages de leurs guerriers. Rien d'étonnant que l'on puisse, non point ramasser toutes ces têtes dans un type identique, mais y noter un trait commun de rusticité. On dirait que jamais une idée fine, en la burinant, n'allégèra cette chair épaisse. Regardez donc le visage de cet étudiant allemand, rigide, fermé, aux lèvres dures, aux yeux fixes derrière leurs grandes lunettes : figure, parmi les autres, d'un intellectuel. Et puis, comparez-lui l'expression légèrement ironique du territorial français — un paysan, un illettré peut-être — qui, debout derrière eux, sourit. Quelle mine vivante, mobile, claire, où palpète un reflet de sensibilité intime !

Voilà, condensée dans un détail, toute la différence de nos races, de la spontanéité française et du machinisme allemand, d'une humanité restée brutale et d'une autre que la pensée, travaillant de siècle en siècle, idéalisa.

Mais l'inspection continue. Un commandement bref jaillit par intervalles et dix torsos se découvrent jusqu'à la ceinture. Ils nous montrent, avec une évidence frappante, que l'Allemand emporte partout avec lui la preuve physique de sa barbarie : son ventre bas, retombant, stigmate héréditaire des mangeurs de viande, des carnassiers, des « races de proie ». Et le terme dont l'opinion caractérisait par métaphore leur soif de conquêtes se trouve ainsi l'expression d'une réalité, aussi matérielle qu'inattendue. Voyez, d'ailleurs, comme les proportions classiques du corps humain s'en déforment : le tronc,

plus allongé que les jambes, la stature trop courte, l'ensemble des lignes décentré, les alourdissent vers la terre, si visiblement, que les Grecs — les anciens! — eussent méprisé comme « barbares » ces corps sans harmonie.

Les torses succèdent aux torses que le même cri découvre de dix en dix. Et je constate leur vigueur. Les muscles saillent, moins étiolés que les nôtres; les poitrines s'étalent, larges et velues. L'alcool n'a pas encore brûlé la sève de leur race : elle pousse tenace et drue comme un champ d'ajoncs.

Odorante aussi et malodorante. « L'odeur boche » n'est pas un mythe. Souvent, en sautant dans les tranchées ennemies, nos soldats crient : « Ça pue le boche ! » Les postes où l'on parque les prisonniers, avant leur envoi sur l'arrière, gardent ce relent spécial. Je me souviens qu'après la Marne, nous logeâmes plusieurs soirs dans des chambres d'où les Allemands avaient déguerpi le matin : nous étions forcés, chaque fois, d'ouvrir les fenêtres toute la nuit.

Pourtant, cet amas de membres et de torses ne sent qu'à peiné. Je m'en étonne.

— A mon avis, opina le docteur, ces miasmes émanent du suint. Tous les animaux — donc l'homme — exhalent des effluves spécifiques dont l'intensité croît ou décroît selon que leur peau est nette ou malpropre. En arrivant ici, les prisonniers « sentent le boche ». Mais je les inonde de crésyl et, peu à peu, l'odeur se dissipe.

— Mais les baraquements ?

— Aussi. Tout est lavé à grands flots de crésyl deux fois la semaine et les hommes chaque jour à pleine eau.

— Tous ?

— Tous, et dès leur arrivée.

— Ça leur plaît ?

— Guère, car ils n'aiment pas l'eau ; mais quand un nouveau venu s'obstine dans sa crasse, je le fais empoigner par ses camarades et bouchonner avec des mains de paille.

— Je comprends qu'à ce régime...

— Et pourtant, tenez, interrompit le docteur, en montrant un dos, et le suivant, puis d'autres... Voyez-vous ?

Des épaules et des flancs se piquaient de points rouges bien caractéristiques.

— Des morsures de poux !

— Parbleu ! J'ai tout essayé, mais la vermine s'y incruste avec une ténacité désespérante. Et notez que ces parasites sont d'une race spéciale. Nos poilus le savent bien, qui ne craignent pas les barbares, mais fuient les « poux boches », plus gros et plus voraces que leurs « totos ».

— Mais, demandai-je, leur linge ?

— Nettoyé souvent là-bas, dans la petite rivière. Et quand le savonnage ne suffit pas, au crésyl !

— Quel panacée, ce crésyl !

— J'en ai employé plus de 5.000 kilogr. en deux mois. Il est vrai que les feuillées en absorbent pas mal.

— Les feuillées ?

— Oui. De simples trous ne suffiraient pas. En huit jours, le camp serait inhabitable ; aussi, ai-je établi une sorte de chasse-d'eau.

— Je sais bien, dis-je, que les Allemands, gros mangeurs, sont aussi gros... défécateurs, mais à ce point !

— Pis que cela, sourit le docteur. J'y vois chez eux un état pathologique. Nous l'appelons en médecine : la « polychésie ». Elle consiste moins dans la quantité énorme de matières déposées — ce qui en somme est normal — que dans une volupté étrange à les déposer sur un endroit choisi qu'elles souillent.

— En effet, dis-je, après la Marne, nous trouvâmes leurs excréments sur des piles de linge blanc, dans des chapeaux et des chaussures, dans des armoires, sur des lits intacts, même dans des pressoirs et jusque dans des pianos. Nous n'y voyions que de grossières plaisanteries.

— Non. C'est une véritable maladie, un sadisme. Ici même, j'ai dû lutter et les punir souvent pour qu'ils se décident enfin à se soulager tout simplement dans la feuillée.

— Tiens, dis-je, d'où vient ceci ?

Je montrai sur quelques épaules et sur des hanches plusieurs plaques d'un jaune noirâtre, des traces de coups.

— Chut, fit le docteur, je vous expliquerai ça tantôt.

Et l'inspection s'acheva sans autre incident : elle nous avait montré une race d'homme puissants, musclés, mais que la rusticité de leurs traits, l'inharmonie de leurs corps, leur odeur, leur vermine, leur « polychésie » dénotent primitive, animale, barbare ; bref, une race de parvenus d'autant plus redoutable qu'elle est robuste et violente.

§

Le Major me conduisit vers le Commandant du camp. Tantôt, j'avais à peine eu le temps de lui serrer la main. Il m'attendait à son bureau et se leva en souriant. C'était un capitaine jeune, ardent, portant la Légion d'honneur, deux palmes à sa croix de guerre et qui attendait son quatrième galon, quand une balle de mitrailleuse lui brisa la jambe... et son avenir.

Il habite là une vraie cellule : pièce étroite, en planches, servant à la fois de bureau, salle à manger, chambre à coucher, fumoir. Elle domine la vallée. Du seuil, il me désigne l'ensemble du camp étagé sur la pente.

— Dans ces cinq baraques successives logent les prisonniers. Une sixième, voyez-vous, se construit. A droite, le cantonnement du cadre, l'infirmerie, les douches ; plus bas, les cuisines ; à gauche, l'atelier de cordonnerie, celui des tailleurs, celui des menuisiers.

— Et cet abri bizarre avec des rigoles ?

— Les feuillées. Là-bas, hors de l'enclos, la rivière, lavoir naturel où les prisonniers se baignent et nettoient leur linge.

J'admirai, encadrant le tout, la splendeur calme d'un paysage lorrain. Un soleil neuf le revêtait d'une clarté froide et limpide. Des bois de sapins couvraient la colline d'en face de leurs bataillons noirs et, sur leur uniforme sombre, quelques feuillages frais et clairs éclataient comme des panaches. L'air flottait, lumineux et léger, caressant toutes choses avec une douceur infinie. Il semblait que la guerre allait se fondre comme une brume dans cette limpidité.

— Traversons les baraques, dit le capitaine.

On eût dit des chambres. De chaque côté s'allongeaient des bat-flancs analogues à ceux des corps-de-garde. Chaque prisonnier y occupe un numéro, une paillasse, une ou deux couvertures selon la saison, un traversin, un paquetage. Au milieu, deux tables, et des bancs pour lire, écrire, manger et même jouer. A chaque porte une sentinelle.

— Mes pensionnaires passent ici la plus grande partie de leur temps.

— Quel est donc, demandai-je, l'emploi de leurs journées ?

— Très simple. Ils ne peuvent sortir d'ici qu'au grand jour et doivent y rentrer avant la nuit, car la surveillance au dehors

se compliquerait singulièrement dans l'obscurité. Restent donc une dizaine d'heures disponibles, et, en plein hiver, moins encore. Après l'appel du matin, ils avalent un quart de café avec un bout de pain et s'en vont au travail, les uns aux carrières, d'autres à empierrer les routes, les « intellectuels » au bureau, les ouvriers à leur atelier. Soupe à dix heures. Puis le travail reprend, entrecoupé de repos réguliers, jusqu'à seize ou dix-sept heures. Rentrée générale. Repas du soir.

— Peste, dis-je, nos pacifistes les plus difficiles s'accommoderaient fort bien de ce régime.

— Ajoutez, dit le capitaine, deux demi-journées libres par semaine, pour le culte, les soins de propreté, la visite médicale, la correspondance, etc...

Je songeai à nos poilus qui n'ont même pas, eux, le repos hebdomadaire de la mort. Dans un coin de la dernière baraque j'aperçus un petit enclos en planches dont la porte se formait d'un treillis de fil de fer semblable à ceux des basse-cours.

— La prison, m'apprit le capitaine. Elle reçoit peu d'hôtes ; on s'y ennuie, on y mange mal, et on retarde son envoi dans l'intérieur. Or, malgré tout le bien-être relatif dont vous vous étonnez, les prisonniers tiennent nos camps du front pour difficiles et ne souhaitent qu'un résultat : être envoyés dans un camp de l'intérieur.

Nous sortions, quand un cri rauque nous surprend : « *Achtung!* » Dans une échoppe, cinq hommes sont debout, roidis : l'équipe des cordonniers. Ils ont laissé tomber cuirs, chaussures et clous, pour se lever plus vite.

— Ça va bien, repos ! dit le capitaine, et me montrant les bottes qui attendent : Tous les prisonniers aiment singulièrement leurs bottes larges et courtes. Ils préfèrent les porter rapiécées, difformes, que d'adopter nos brodequins.

— Commodité, demandais-je en sortant, ou patriotisme ?

— *Achtung!*

Ce sont les tailleurs.

— Je crois, répond mon guide après leur avoir fait signe de se remettre à l'ouvrage, qu'ils aiment leurs bottes, et d'ailleurs, leurs vêtements aussi, par habitude et par amour de leur uniforme. Ces gens-là sont militarisés jusque dans l'âme. Nous leur conservons leurs habits réglementaires le plus longtemps possible. Voyez, dit-il, en prenant une veste, que de

morceaux déjà ! Nous leur fournissons des « calots » à l'allemande et, pour protéger leurs uniformes, des pantalons de treillis et des bourgerons français. Mais ceux-ci, pour éviter les évasions, portent les deux lettres P. G. (Prisonniers de Guerre) largement étalées, afin que nul n'en ignore, dans le dos et sur le fond du pantalon.

— *Achtung!*

Cette fois, six hommes se dressent parmi des fourneaux et des marmites.

— Ah ! ah ! rit le capitaine, voici le cénacle, le saint des saints, le temple du dieu Gaster. Il n'est pas de bassesse que ne ferait avec joie n'importe lequel de mes sept cents pensionnaires pour être affecté à la cuisine.

— Soulevez donc ce couvercle, demandai-je à un cuisinier. Des vapeurs chaudes montèrent d'une soupe aux haricots.

Un menu de la semaine pendait à un clou. Lentilles, viande, riz, marmelade, gruyère, pommes de terre et même d'autres légumes frais, choux et carottes, m'attestèrent que ces messieurs n'avaient rien à envier à nos « poilus », pas même le pain blanc ni le « pinard ». Je songeai aux pitances froides des tranchées, et aux brouets infâmes dont se plaignent les nôtres, là-bas, dans le pays du pain KK et des « représsailles ». Oh ! l'ironie de ce mot devant cette marmite qui fume !

— Notez bien, poursuivait consciencieusement le capitaine, qu'ils peuvent aussi s'acheter quelques suppléments. Chaque prisonnier touche en effet une solde quotidienne de 0 fr. 20. Cette somme peut se doubler et même se tripler par des gratifications qui varient de 0 fr. 20 à 0 fr. 40 par journée de travail.

— Mettons, dis-je, un total moyen de 0 fr. 50. Défalquons les demi-journées de repos. Au bout de la semaine, l'homme trouve donc dans sa poche trois francs d'argent clair.

Le capitaine sourit.

— Et trois francs, dit-il, procurent bien des douceurs. D'autant que cet argent ne va point, comme celui de nos poilus, grossir l'escarcelle du mercanti ; mes prisonniers n'ayant pas comme eux l'avantage d'aller en ville faire leurs emplettes, l'autorité militaire leur envoie tous les trois jours un camion-bazar. Celui-ci est fort apprécié, car à chaque passage, le camp achète une moyenne de 12 à 1300 francs, d'épicerie, tabac,

bimbeloterie, etc.. Bref, mes hôtes y dépensent toute leur solde, et les mandats — de plus en plus restreints d'ailleurs — qu'ils reçoivent de chez eux.

— Mais, objectai-je, si un prisonnier résolu, au lieu de dépenser son gain, l'accumulait, il se ramasserait vite un pécule et se faciliterait singulièrement une évasion.

Le capitaine sourit de nouveau.

— Rassurez vous ; le cas est prévu. Leur dû — et c'est pourquoi je souriais quand vous parliez d'argent clair — ne leur est délivré qu'en cartons de 0,05, de 0,10, de 0,25 et de 1 fr. Ces bons naturellement n'ont cours qu'à l'intérieur du camp. Le camion-bazar les accepte, puis nous les échange contre du numéraire.

— Mais quand un prisonnier se déplace pour maladie ou par mutation ?

— Il rend ses bons au bureau ; mon comptable en mandate la valeur à la formation où le prisonnier se dirige. Ainsi, celui-ci n'a jamais la possibilité pécuniaire de fuir.

Il fit une petite moue et avoua :

— D'ailleurs, mes prisonniers ne s'évadent guère. Un gîte, des repas réguliers, un travail modéré, une villégiature à l'abri des balles et dans un paysage superbe : cela les garde mieux que les sentinelles et les barbelés.

— Vrai ? Jamais d'évasion ?

— Une seule, depuis dix semaines. Deux prisonniers manquaient à l'appel du soir. On les retrouva le lendemain dans les bois. Nous avions, dirent-ils, un regret insupportable de nos familles. Nous voulions simplement les embrasser, et revenir ici.

— La malice était un peu grosse, mais certainement...

— *Achtung !*

Nous repassons devant les tailleurs.

Le capitaine haussa les épaules...

— *Achtung !*

C'étaient les cordonniers.

— Assez ! cria-t-il agacé.

— *Achtung !*

Les charpentiers.

Vexé, il me prit à témoin :

— Si nous repassons cent fois, ils se dresseront cent fois.

Je suis las de leur répéter que la première suffit. Pas moyen. Ces gens-là ne peuvent pas comprendre que le respect exagéré dégénère en platitude et nous ennuie. Ils croient me flatter. Chacun brigue avec une âpreté surprenante la plus petite fonction qui le sorte du rang et lui confère un soupçon d'autorité. Alors, tandis qu'il l'exerce avec tyrannie, il lèche les bottes du chef pour la conserver. Je me représente très bien, en élargissant à l'infini la petite société qui s'agite sous mes ordres, la fureur de compétition, l'arrogance, la servilité et le despotisme qui doivent grimacer, sourire, s'infatuer à travers l'immense Allemagne, sur les degrés innombrables de ses hiérarchies. Et dire qu'en France, il se trouve encore des naïfs qui prétendent désolidariser le peuple de ses hobereaux. Mais, tous, du haut en bas, se courbent avec la même platitude sous la fêrule du maître et frappent avec la même morgue sur la tête d'en-dessous !...

§

— Mais, demandai-je, ici, isolés en pays ennemi, ne forment-ils pas une étroite famille ?

— Ne le croyez pas. Leur camaraderie ne ressemble guère à celle de nos poilus. Quand l'un d'eux, par exemple, reçoit un colis, loin d'en partager les victuailles, il se cache et les dévore seul.

Voici la pièce où s'en opère le tri.

— En reçoivent-ils beaucoup ?

— De 80 à 100 kgr. par jour. Mais le total diminue chaque semaine.

— Que leur envoie-t-on ?

— Bah ! des chaussettes, des cigarettes, du linge, des saucissons, des confitures. Mais, depuis quelques mois, les aliments s'y restreignent en proportions singulières.

— Est-ce parce qu'ils savent leurs prisonniers bien traités, ou croyez-vous que la disette les étreigne réellement ?

— C'est de la pénurie, soyez-en sûrs. Ils connaissent trop l'amour exagéré des leurs pour la charcuterie et la marmelade. La mar-me-la-de ! Je voudrais que vous les entendiez répéter ce mot-là : ils en ont plein la bouche !

Nous entrions dans l'infirmerie. Un grand gaillard se lève d'un bureau où il annotait un registre. Le docteur nous suivait :

— Eh bien, Fritz, demanda-t-il, quoi de neuf ?

— Schlachter est revenu.

— Schlachter, m'expliqua le docteur, est un tire-au-flanc qui se plaint chaque jour d'une maladie nouvelle. Ce matin, c'était d'une entérite.

— Il m'a demandé, poursuivait Fritz d'un air goguenard, quelque chose pour aggraver sa diarrhée.

— Et alors ?

— Je lui ai donné deux cachets de bismuth !

Il éclate d'un rire lourd.

— Voilà, conclut le capitaine, un exemple inattendu de leur camaraderie.

— Oh ! s'écria le docteur, chaque jour en apporte de nouveaux. Ce Fritz réussit à capter la confiance de ses camarades, puis, avant la visite, me dénonce tous ceux dont l'indisposition est feinte. Je le méprise ; mais cet espionnage lui semble si naturel qu'il ne peut croire mon dégoût sincère. Bien plus, il s'imagine se rendre indispensable et redouble de fourberie pour garder sa place !

— Que vous disais-je ? constata le capitaine.

— Tiens, dis-je à Fritz, vous avez la croix de fer ? Vous êtes donc un brave ?

Il reprit son rire, et me raconta comme une bonne plaisanterie qu'il l'avait gagnée en fuyant. A Verdun, voulant sauver ses os d'un bombardement, il se défilait, risquant le conseil de guerre et la mort. Par bonheur, il rencontra un officier blessé, et le chargea sur son dos. C'était le salut.

— En effet, dis-je, vous trouviez là un prétexte glorieux d'aller vous abriter au poste de secours.

— Surtout, reprit-il cyniquement, il me servait ainsi de matelas contre les shrapnells.

J'étais écœuré.

— Vous n'êtes pas le seul, dit le capitaine. Il se pavane ainsi dans salâcheté devant n'importe qui. Et cette ostentation est d'autant plus choquante que beaucoup de ses camarades sont réellement courageux.

— Et vous ne le changez pas ?

— A quoi bon ? reprit le docteur. C'est déjà le quatrième ! Nous sortions.

— A propos, s'écria-t-il, j'oubliais de vous raconter l'his-

toire des traces de coups que vous avez constatées sur le dos de certains prisonniers. L'origine en est assez curieuse et jette une clarté absolument nouvelle sur les rapports de nos prisonniers entre eux. Figurez-vous qu'il y a deux ou trois semaines, à la visite collective, j'aperçois sur un certain nombre de dos et de hanches des ecchymoses toutes fraîches. J'interrogeai ceux qui les portaient. Pas de réponse. Je me fâche ; je menace de punir. Rien. J'établis donc une enquête. Les sentinelles des nuits précédentes, debout au seuil des baraques, n'avaient rien entendu. Mais bientôt, par plusieurs dénonciations — et vous pensez bien que Fritz ne fut pas le dernier révélateur, — j'appris qu'une hostilité violente divisait les Allemands et les Polonais. Ceux-ci cachaient avec soin leur race d'origine, craignant d'être roués de coups. Un jour, la nationalité de l'un d'eux se découvrit. Les Allemands attendirent la nuit pour le rosser. Mais tous les Polonais se déclarèrent tels, et se solidariserent. Alors, vers onze heures du soir, les deux races se rassemblèrent et engagèrent une lutte de coups de poing et de coups de pied, terrible mais silencieuse. Les Polonais, moins nombreux, furent battus ; mais, soit par fierté, soit par menace des autres, nul ne se fit porter malade et ne se plaignit.

— Voilà, murmurai-je, la fissure du masque. L'Allemagne se présente aux neutres et à nous-mêmes pleine de compassion pour les Polonais. Elle jette à travers le monde des proclamations retentissantes et c'est ici, dans une humble baraque de prisonniers, que l'Europe et l'univers pourraient en découvrir le sens insoupçonné et en surprendre l'hypocrisie.

Passons. L'interprète nous attend qui dépouille tout le courrier du camp, et connaît à fond les rapports des prisonniers avec leur patrie. Mais leur correspondance, de part et d'autre, est très surveillée. Aussi, n'offre-t-elle guère autre chose que les banalités courantes : santé, nouvelles de la famille, etc..., au point qu'il serait fastidieux de traiter en détail cette question. Notons simplement que l'hypocrisie officielle se répercute, en s'agrandissant, chez les particuliers. Leurs lettres forment un mélange singulier de vérités et de mensonges. Souvent, sur un point donné, un mot d'ordre les uniformise.

Ainsi, dernièrement, leurs termes étaient identiques pour

affirmer l'abondance des récoltes et la persistance du beau temps. Mais l'une d'elles, bonne missive de paysanne qui n'y voyait pas tant de malice, se terminait, après les phrases officielles, par :

« Ne te plains pourtant pas d'être prisonnier chez les Français, car ici nous manquons de beaucoup. Les récoltes furent « splendides, mais, sans doute, dans les autres parties de « l'Allemagne; ici la pluie a étrié nos blés et elle commence « à pourrir nos pommes de terre ».

L'interprète me tendait d'autres lettres. Elles sont presque toutes d'une banalité monotone.

— Savez-vous, me dit-il, que la lecture de toutes ces lettres m'a enlevé ce qui me restait d'illusion sur la « vertueuse Allemagne ». Au début, j'y traduisais docilement, comme tout le monde, en France, le mot « *weib* » par épouse ou même fiancée. Car la *weib* venait dans la famille prendre des nouvelles du guerrier. Le guerrier priait ses parents de lui transmettre toutes sortes d'amitiés. Bref, c'était touchant. Et j'admirais cette Allemagne sentimentale et idéaliste où la fiancée, c'est-à-dire en somme un idéal, occupe une si large place dans le cœur, les soucis, les souvenirs émus du prisonnier. Et puis, je m'aperçus peu à peu, en collationnant mille détails, que cette *weib*, dans la plupart des cas, n'était pas du tout légitime, et que les souvenirs d'amour dont s'enivrait le pur guerrier d'Odin n'avaient rien de platonique ni d'idéaliste. De plus, le guerrier et la *weib* savaient très bien qu'ils ne s'épouseront jamais. Et la famille aussi le sait, mais elle tolère, elle accepte, elle s'attendrit même sur ces amours de passage...

Décidément, cette Allemagne se découvre partout identique à elle-même, qui cache sous des notes douceureuses une haine sanglante, qui couvre de « kultur » une rusticité barbare, qui revendique pour de la science un mécanisme industriel et dissimule derrière des légendes poétiques ou des mots pudibonds ses dévergondages.

Quand nous entrâmes dans le bureau du cadre, un prisonnier, n'ayant rien entendu, restait courbé sur un livre. Je m'approchai, et tandis qu'il se levait en balbutiant, je remarquai que sa lecture était... une grammaire anglaise.

— Pourquoi, lui demandai-je, n'apprenez-vous pas plutôt le français ?

— Je l'apprenais autrefois, au gymnasium ; maintenant, c'est l'anglais.

Et comme je le regardais, un peu étonné qu'il ne profitât point de son séjour parmi des Français pour se perfectionner dans ses études antérieures, il énonça d'une voix soudain durcie :

— J'apprends toujours la langue de mon pire ennemi.

En sortant, le capitaine me glissa :

— Cette haine de l'Anglais les travaille d'une fièvre que vous ne soupçonnez pas. Vous venez de l'entendre siffler entre les dents d'un intellectuel. La voici chez un ouvrier.

Il s'approcha d'un jeune boche et, me désignant, affirma :

— Tu vois ce monsieur, c'est un Anglais !

Aussitôt presque mécaniquement, le regard du prisonnier étincela, et il m'en pénétrait comme d'une baïonnette. Ses poings, littéralement, se crispaient de fureur. Il entra dans sa baraque, cria quelque chose et, vite, dix paires de regards vinrent sur le seuil me couvrir d'une haine intense et muette.

— Se sentent-ils vaincus ? demandai-je au capitaine.

— Leurs sentiments, dit-il, s'offrent assez complexes. Leur moral reflète souvent, à ce sujet, le moral de l'arrière. Si les lettres qu'ils reçoivent d'Allemagne sont tristes, ils s'abattent et désespèrent. Mais pour peu que leurs familles alimentent leur espoir, leur orgueil persiste et s'affermir si aveuglément que les défaites les plus évidentes ne l'ébranlent et ne l'affectent qu'à peine. Beaucoup des prisonniers que vous avez vus sont arrivés de la Somme hébétés, las, abrutis. Mais, dans le repos, la nourriture et la sécurité relative des camps, plusieurs retrouvèrent une assurance presque insolente. Le jour même où les premières lettres d'Allemagne leur parvinrent, l'un d'eux, s'approchant d'une sentinelle, lui demanda d'un air gouailleur : « Est-ce vrai que les Français ont avancé sur la Somme de deux centimètres et demi ? » Je l'ai puni, car c'est notre bonté qui nourrit leur arrogance. Ces gens-là ne craignent par les Français, parce qu'ils les savent indulgents. La bonté, pour eux, est un manque d'énergie, une faiblesse, une infériorité analogue à celle d'un membre ataxique. La haine est une force, une source de puissance dont nous sommes dépourvus.

Le commandant du camp voulut m'accompagner jusqu'aux

carrières. Elles s'ouvraient à cinq kilomètres en plein air. Quand nous y parvînmes, le travail des prisonniers s'achevait. Plusieurs, assis, conversaient. L'un d'eux même, à l'écart, fumait et causait avec une sentinelle. L'officier s'y dirigea tout droit. Surpris, les deux hommes se dressèrent en garde-à-vous.

— Va-t'en, dit-il au prisonnier.

Puis au soldat :

— Pourquoi ont-ils cessé le travail avant l'heure ?

L'homme, gêné, esquissa un geste vague.

— Pourquoi parlais-tu avec celui-là ?

L'homme palpa son fusil, avala sa salive, et balbutia :

— C'est... c'est un brave homme.

Le capitaine eut un geste de fureur :

— Un brave homme !

Puis, se dominant, il dit au territorial :

— Je voudrais te voir, sur la ligne de feu, face à face avec ce brave homme. Tiens, sais-tu pourquoi j'ai une jambe de bois ? Un soir, une compagnie de boches s'avança derrière un drapeau blanc, les mains en l'air, en criant : « Camarades ! » Je sortis avec quelques hommes pour les recevoir. Aussitôt, ils s'arrêtèrent, démasquant une mitrailleuse qui nous faucha. Seul, j'ai survécu. Ailleurs, mon frère blessé fut achevé et mutilé par eux. Toi-même peut-être, tu as des parents en pays ennemis que ces barbares traitent en esclaves, et tu fraternises avec leurs bourreaux ! Tiens, tu n'es qu'un mauvais Français : tu trahis nos morts !

Il m'emmena dans la carrère :

— Ah ! soupira-t-il, vingt fois j'ai surpris chez mes hommes cet oubli facile, cette indulgence légère et criminelle. Non, décidément, notre race ne sait point haïr. C'est peut-être une qualité philosophique : mais quelle faiblesse dans une lutte à mort !..

Le chef de corvée donna le signal du rassemblement et de la rentrée au camp. Le prisonnier à qui le territorial parlait passa près de moi. En effet, son visage ne paraissait point si brutal que les autres. Du rêve flottait dans ses yeux d'un bleu faïence. Peut-être le capitaine s'était-il emporté à tort. Je l'arrêtai.

— De quel pays es-tu, lui demandai-je, Prussien, Saxon ou Bavarois ?

Il hésita deux secondes, puis, les sourcils froncés, la voix sombre, il me jeta comme un défi :

— Je suis Allemand !

Les rangs se formaient. Il me quitta.

§

« Je suis Allemand ! » Ce cri me faisait mal. J'y avais heurté le fond dur de haine, le roc éternellement anguleux d'une race ennemie. Ce cri, dissipant toute illusion, ramassait d'un coup les sensations multiples de mon passage à travers « le camp des boches ». Quand les lignes s'ébranlèrent, quand je vis défiler quatre par quatre ces visages fermés, je sentis avec une acuité singulière s'agiter dans toute cette viande, ces nerfs et ces os, des ferments de haine millénaires. Des instincts sauvages, jaillis du fond des siècles d'histoire, rebouillonnaient dans leurs artères aussi violents et primitifs que dans le sang tumultueux des Huns et des Goths. La douceur de la civilisation avait glissé sur leur peau et leur âme sans les pénétrer.

Ils passent sous les sapins tranquilles de Lorraine, puis, sous la garde débonnaire de nos territoriaux, s'éloignent vers le camp dans la douceur du crépuscule. Et je songe à tous nos frères de race, aux soldats latins et slaves qui, à cette même heure, là-bas, dans les profondeurs de la Germanie, rentrent vers leurs geôles sous les coups de crosse et l'œil impitoyable des barbares.

LOUWYCK.

LA MAISON D'AMÉRIQUE

Depuis plus de trois ans que la France, déchirée, domine les plus effroyables assauts, le monde entier s'est groupé autour d'elle et tous les cœurs battent à l'unisson de son grand cœur blessé ! La douceur de vivre a sombré dans la fureur des combats, mais la France trouve un réconfort dans la douceur d'être aimée, et, l'œuvre qu'elle accomplit ayant quelque chose d'éternel, les amis qu'elle exalte rêvent de lui offrir des gages qui ne soient point périssables. Des projets surgissent. Hier encore chimériques, ils paraissent aujourd'hui naturels et leur grandeur même cesse de nous étonner quand nous tournons les yeux vers l'immensité des ruines qui couvrent notre territoire. Parmi tant de projets, divers et généreux, il en est un qui nous séduit singulièrement, car sa réalisation serait à la fois un merveilleux symbole et une promesse pour l'avenir. C'est le projet déjà ancien, mais plus que jamais opportun de M. Lopez Lomba, consul général de l'Uruguay, qui nous propose d'édifier à Paris une Maison d'Amérique, qui serait, en définitive, la Maison de l'Amitié.

§

La guerre qui révéla au monde une France méconnue a révélé à la France des amitiés sans nombre. Aux premiers jours du conflit, alors qu'on ne savait rien encore, sinon que le canon tonnait, un grandisson parcourut l'Amérique toute entière, depuis le Canada, jusqu'à la Terre de Feu. Paris était menacé, et chacun tremblait pour sa plus chère affection. Ceux-là même qui jamais n'avaient traversé les mers comprenaient que la vie serait moins belle et qu'il manquerait quelque chose à leur idéal si la France venait à défaillir. Charleroi avait valu les cœurs, la Victoire de la Marne les galvanisa.

Que dire des Etats-Unis ? Ils ont accompli le cycle qui s'achève dans l'union la plus intime. Ils nous ont offert leur dévouement,

leur travail, leur argent ; ils nous donnent aujourd'hui leur sang. Jadis nous leur avons apporté la Liberté : ils se souviennent de Lafayette.

Mais les Etats-Unis ne sont pas toute l'Amérique, et l'évolution de l'Amérique Latine, sans doute moins connue, demeurera comme une des œuvres capitales de la guerre. Elle a eu pour cause l'amour de la justice et le respect du droit, et, surtout, la traditionnelle et sincère amitié que ces peuples lointains nous portaient. Car la France était aimée de toutes ses sœurs d'Amérique comme jamais dans l'histoire peuple ne fut aimé. On lui pardonnait tout, ses dédains de grande coquette, ses injustes railleries, sa perpétuelle négligence. Elle était la mère spirituelle, la dispensatrice des libertés, la source de la grâce et de l'intelligence. Dans les capitales les plus reculées, dont parfois elle confondait les noms, les moindres productions de son esprit étaient connues, commentées, discutées. Ses poètes, ses philosophes, ses savants y étaient étudiés, et, il faut bien le dire, ils l'étaient souvent dans des traductions qui venaient de Leipsick. Car, tandis que dans ces vastes terres fertiles et presque vierges, nous ne cultivions que des fleurs, l'Allemagne travaillait sans cesse à supplanter notre influence ou à en tirer parti pour elle. Nos émigrants furent toujours pour la plupart des isolés, des exilés sans lien avec la terre natale. On ne songeait à eux, en France, que comme à ces oncles d'Amérique disparus depuis vingt ans, qui peut-être ont fait fortune ou peut-être ont roulé dans les derniers bas-fonds, et dont on parle un soir, après dîner, avec cette douce ironie que l'on réserve chez nous aux fantaisistes insensés. L'Allemand au contraire apparaissait comme l'éclairer d'une armée pourvue de cadres solides ; il était la ventouse d'un immense tentacule que le monstre d'Europe laissait tomber avec avidité sur tel coin de terre qu'il voulait épuisier.

Nous étions la source vive qui porte l'abondance, mais le Germain captait le torrent pour l'exploiter et s'enrichir. Nous répandions avec indolence des trésors d'esprit et de richesse. Nous laissions aller notre pensée sans songer à en tirer profit et notre épargne envoyait en Amérique des milliards, comme on prend un billet de loterie. Nul ne s'inquiétait de savoir en quelles mains tomberaient ses capitaux ; on rêvait d'Eldorados, mais personne, depuis Candide, ne s'est avisé de les chercher sur la carte.

Cependant, les Gouvernements de Quito, de Lima, de Bogota réclamaient des professeurs français, des ingénieurs, des commerçants, et, las de n'obtenir aucune réponse, ils finissaient par accepter à

contre-cœur des maîtres allemands pour leurs collègues, des instructeurs allemands pour leur armée, des voyageurs allemands pour leur commerce.

Aujourd'hui ces Germains sont chassés ou sur le point de l'être. Il faut que nous prenions enfin la place qu'une tendre admiration nous réserve. Il faut que nous changions nos méthodes et pour cela que nous connaissions davantage nos amis. L'Amérique Latine n'est pas un pays de fantaisie, d'Eldorados et de sujets d'opérette; c'est un continent plein de force, de vigueur, de jeunesse et d'audace; un continent qui compte cent millions d'habitants, des richesses sans nombre, des énergies et des intelligences, et qui, d'un seul élan, vient vers nous, vers la France, vers la grande libératrice à laquelle il se donne sans arrière-pensée. Quelques hommes déjà s'occupent d'adapter nos méthodes bancaires aux mœurs du nouveau continent, d'y envoyer un personnel digne de ses ambitions, de développer les échanges commerciaux, intellectuels et artistiques. Écoutons-les, et n'oublions pas que, pour ceux-là qui voient clair, l'action de l'Amérique Latine, à l'égale des États-Unis, pèsera demain sur la conduite de la guerre et, après la guerre, sur les destins du monde.

§

L'agression du 4 août 1914 a fait en France l'union sacrée; l'agression sous-marine a réalisé l'union sacrée de l'Amérique Latine, ou, mieux encore, de toutes les Amériques. Les petites rivalités d'amour-propre, d'intérêt ou de voisinage ont été oubliées pour un même idéal. C'est en vain que l'Allemagne s'efforce de les réveiller.

Qu'on se rappelle la série des manifestations qui, depuis trois ans, se sont succédé sur le continent américain. Aux premiers jours de la guerre, le Brésil, seul parmi les neutres, s'élève indigné contre la violation de la Belgique par un vote qui demeure historique.

Le peuple argentin, plus éloigné, se contente de briser quelques vitres allemandes, mais il le fait de tout son cœur et, en septembre 1915, le premier dans le monde, il institue une journée de la Marné, qu'il célèbre avec tout l'éclat que mérite cette fête de l'indépendance universelle.

La même année, dans l'Uruguay, le congrès vote une loi, décrétant le 14 juillet fête nationale, et quelque temps après la même idée est reprise par la Bolivie.

Et voilà quatre pays déjà, qui se déclarent pour la France.

Bientôt les ondes se propagent à travers le continent.

Plus de cent médecins de toutes les républiques viennent prêter

leurs services à l'armée française ; des étudiants, des poètes, des officiers s'enrôlent dans la légion étrangère ; des comités se fondent par tout pour aider la France, secourir les blessés, reconforter les soldats.

Certes les Etats-Unis envoient des milliards, mais les cent millions de l'Amérique Latine ne sont pas offerts avec moins d'amour. Dès 1915, une Ambulance Argentine part pour le front, et bientôt l'on voit, à Paris, surgir des hôpitaux, sur lesquels les drapeaux de plusieurs nations latines sont heureux de marier leurs couleurs aux couleurs héroïques de la France.

Mais tout cela n'est rien, les grands mouvements sont là-bas.

La colère secoue le Brésil, et la grande voix de Ruy Barbosa retentit dans le monde. Le 22 avril 1917, à Buenos-Aires, 200.000 personnes, conduites par Carlos Madariaga et Barroetavena, acclament la France. Le 13 mai, pour répondre à l'hommage offert, au Trocadero, par la Ligue de l'Enseignement à la jeunesse de l'Amérique Latine, des étudiants manifestent à Lima, à La Paz, à Sucre, à Bogota, à Quito, à Santo Domingo, ailleurs encore, et, partout, les pouvoirs publics se joignent à nos jeunes amis. Le 14 juillet enfin, aux accents triomphants de la Marseillaise, d'immenses manifestations ont lieu à Mexico, à Bogota, à Quito, à Lima, dans toutes les villes du Brésil, de l'Amérique Centrale et des Antilles et aussi à Buenos-Aires, où devant une foule innombrable, du haut des marches du congrès, Enrique Larreta lance son fameux discours : « France, Angleterre, Italie, entendez les acclamations de cette foule enthousiaste. Voici le traditionnel peuple argentin ! »

Entre temps les actes des Gouvernements se succèdent : Panama, Cuba, Haïti déclarent la guerre à l'Allemagne. Le Brésil et l'Uruguay ont rompu les relations, saisi les navires, révoqué leur neutralité ; ce n'est pas assez : le Brésil déclare la guerre. La Bolivie, le Pérou, l'Equateur, le Nicaragua, le Guatemala, Honduras, Costa Rica et la République Dominicaine ont rompu les relations. Le Salvador a mis ses ressources au service des Etats-Unis. L'Argentine, dont la Chambre et le Sénat ont voté la rupture, chasse le Ministre d'Allemagne et se concerte avec le Chili pour une action commune ; le Paraguay les suivra. La Colombie vote un blâme à la guerre sous-marine. Le Venezuela renverse un Gouvernement qu'il ne juge pas assez francophile, et le Mexique lui-même, cet enfant terrible et révolutionnaire, secoue le joug d'or dont l'Allemagne l'accable et se tourne vers la France et les Etats-Unis.

Où sont les neutres ? Où sont les amis de l'Allemagne ? Demain,

ce soir peut-être, l'accord des vingt républiques de l'Amérique Latine se sera fait autour du drapeau étoilé, pour entrer dans la guerre aux côtés de la France. Le mot prophétique de Ruy Barbosa prend dès maintenant une réalité universelle et saisissante : « Entre le crime et le Droit, il n'est pas de place pour les neutres ! »

L'Amérique entière dans la guerre ! C'est, après le miracle de la Marne, le miracle de l'Amour.

De toutes ses forces, la France a acclamé l'entrée en guerre des Etats-Unis. Faisons-nous une différence entre notre oncle Sam et nos nièces latines ?

Non ! Car elles peuvent beaucoup pour la guerre et, pour l'après-guerre, davantage.

Examinons un peu ce que ces pays nous apportent.

Le concours de l'Amérique Latine, du point de vue moral et politique, sera pour nous une victoire indiscutable et féconde et pour l'Allemagne, qui dépensa son or et multiplia ses espions, un coup si rude, qu'aucune bassesse ne lui coûte pour éviter ce désastre. Indemnités, excuses, rétractations, elle accumule les concessions les plus humiliantes pour retarder le moment où se sera définitivement fermée la barrière qui la sépare de tous les peuples civilisés.

Du point de vue maritime, nous voyons s'ouvrir des perspectives magnifiques. La flotte du Brésil assure déjà la police du Sud Atlantique, les escadres d'Argentine et du Chili sont prêtes à la renforcer. Mais il y a mieux. Ce sont les 800.000 tonnes de navires allemands qui, saisis dans les ports, nous apporteront le café, le salpêtre, le cuivre, le tabac, le cuir et les chevaux qui nous manquent.

Il est aussi en Amérique Latine des armées nombreuses parfaitement instruites et qui brûlent de nous aider. Encore que nous ne leur demandions rien, nous ne pouvons nous défendre d'être séduits par une idée qui fait son chemin. On parle beaucoup, en effet, de la formation d'une légion latine de volontaires, dans laquelle chaque peuple d'Amérique serait représenté par une unité, bataillon, régiment ou division, groupés sous le commandement d'un général français, et qui viendraient sceller dans le sang une amitié dès lors inoubliable.

Mais le problème économique domine toute la question. L'entrée en guerre de l'Amérique Latine signifie pour l'Allemagne la ruine d'un effort de trente ans. C'est pour elle la perte de colonies économiques d'une valeur incomparable. C'est l'écroulement de toutes ses espérances !

Nous avons en Amérique Latine des capitaux immenses, mais l'Allemagne, intermédiaire habile, y est maîtresse du marché. Son capital y est formé d'influence, de relations bancaires, de situations acquises. Que le marché se ferme, c'est la faillite de ses derniers espoirs, c'est la lutte devenue vaine, c'est la paix qui s'impose.

Et l'avenir alors appartiendra à qui saura le prendre.

Les filles intellectuelles de la France rêvent d'une union économique pour laquelle l'appui des Etats-Unis, de l'Angleterre et de la France leur serait acquis. Mais, entre les deux Amériques, celle du Nord et celle du Sud, toutes deux nos amies, entre la sœur aînée et les vingt sœurs cadettes, il est pour la France une place que nul ne lui conteste. Elle y tint toujours le sceptre de l'Art, de l'Intelligence, de l'Esprit et du Goût; qu'elle ne laisse point, cette fois encore, rouler dédaigneusement le sceptre économique, car il sera l'enjeu de la guerre qui suivra la guerre et seul pourra se dire victorieux celui qui aura su le conserver.

Nous avons une place à prendre et un édifice à construire. Il sera d'autant plus solide que nous aurons mieux su entretenir et développer nos relations de tout ordre avec l'Amérique Latine; il sera d'autant plus vaste que nous la connaîtrons mieux. Or, nos amis d'outre-mer viennent aujourd'hui, par la voix de M. J. Lopez Lomba, nous offrir la première pierre de cet édifice. Prêtons-lui une oreille attentive, et bâtissons ensemble la Maison d'Amérique.

§

Ce fut en 1913 que, pour la première fois, M. J. Lopez Lomba, consul général de l'Uruguay à Paris, fit connaître son projet. Projet grandiose et qui, à cette époque, pouvait encore effrayer les esprits mal avertis. Mais les choses ont changé, l'échelle des valeurs s'est modifiée, et, depuis trois ans, nous avons vu réussir de telles entreprises, qu'aucun rêve aujourd'hui ne nous paraît impossible.

M. Lomba l'a si bien compris qu'en avril 1917, ayant mûri et précisé son idée, ayant reçu des encouragements enthousiastes de toutes les sommités américaines et françaises, il se décide à exposer à nouveau le plan définitif de la Maison d'Amérique.

Le titre d'ailleurs est séduisant, et qui pourrait demeurer indifférent au désir de voir s'élever au cœur même de Paris un Palais magnifique où se résumerait la vie artistique, littéraire, économique et commerciale des deux Amériques; un palais qui serait, selon l'expression de M. Lomba, « le carrefour des deux Amériques »?

Expression singulièrement heureuse, car elle fait tomber d'un mot

la seule objection que l'on ait formulée contre la « Maison d'Amérique ».

Quoi? disait-on. Vous prétendez réunir ainsi les Etats-Unis et l'Amérique Latine : deux races si différentes par leurs origines, leur langue, leur caractère et leurs tendances?

Mais, ne voit-on pas aujourd'hui que ce qui précisément eût été téméraire, c'eût été d'unir l'Amérique Latine en un vaste groupement duquel on eût écarté l'Amérique du Nord? On eût ainsi éveillé la défiance d'une grande nation amie, on eût paru vouloir dresser en face d'elle une puissance rivale, jeune encore, il est vrai, mais qui bientôt sera forte et redoutable. La guerre, éducatrice brutale, a répondu par des actes qui valent tous les raisonnements. Elle a montré l'unité de vues des deux Amériques et leur accord profond. Elle a montré une fois de plus que la France est la source de tous les grands principes qui régissent le Nouveau Monde et que, pour les idées comme pour les hommes, le chemin le meilleur qui conduise de l'une à l'autre Amérique est toujours le chemin qui passe à Paris.

Pénétrons donc à la suite de M. Lomba, guide éclairé, dans ce vaste temple moderne, qui doit faire de notre capitale le trait d'union nécessaire entre les deux Amériques.

La visite est agréable. C'est, dans un des plus beaux quartiers de Paris, un étonnant et vaste palais aux lignes simples, aux proportions classiques. Nous gravissons les marches de l'escalier de marbre, et nous ne pouvons nous défendre d'éprouver, en franchissant le seuil une noble émotion.

Voici dans une grande salle claire réunis tous les services de la presse des deux mondes. On y lit tous les journaux, on y consulte les dépêches qui d'heure en heure transmettent toute les nouvelles intéressant la politique, la finance, le commerce. Aucun détail n'est négligé, voici les prix courants de tous les marchés d'Amérique et, là, les cotes de toutes les Bourses. Dans une salle contiguë, on trouve les publications officielles, les mouvements des ports, les statistiques.

Et nos regards tombent sur le dernier numéro d'un journal, « l'Amérique », qui voisine, sur une table, avec une grande revue hebdomadaire, politique, économique et littéraire.

La vie quotidienne de plus de vingt peuples amis se reflète vibrante dans le journal, elle prend dans la revue un rythme plus lent et plus large, elle vient enfin s'apaiser dans les salles prestigieuses du musée.

Suivons-y M. Lomba : voici d'abord la section commerciale dont

les salles nombreuses sont disposées suivant le plan qu'adopta le musée de Philadelphie. Chaque pays y expose ses produits, chaque commerçant, chaque industriel, chaque commissionnaire peut y louer des locaux, y donner ses ordres, y traiter ses affaires. La tâche lui sera facilitée par la Bourse du Commerce toute proche et par un bureau de renseignements où nul ne pourra s'adresser en vain.

Mais, passons ! Nous devons nous attarder dans la section des Beaux-Arts et de l'Histoire américaine. Là, nous connaissons tout ce qu'il y a d'original dans l'effort américain et tout ce qu'il nous doit. Nous y lirons les préoccupations présentes, nous y pressentirons l'avenir des peuples neufs et, si nous voulons connaître leur passé, nous irons l'étudier un peu plus loin, dans la section d'Archéologie et d'Ethnologie, où nous découvrirons des merveilles.

Auprès du musée, une bibliothèque renferme tout ce qui s'est écrit en Amérique ou sur l'Amérique. Apprenons à nous connaître, si nous voulons nous aimer. Laissons les spécialistes compulsier les brochures, les revues et les in-folio, et dirigeons-nous tout de suite vers la section littéraire. Tout comme l'Amérique du Nord, l'Amérique Latine a ses Edgar Poe, ses Emerson, ses Walt Whitman. Nous déchiffrons, au hasard des rayons, les noms des romanciers, des penseurs et des poètes, que nous voudrions tout de suite pénétrer davantage ; M. Lomba sourit de notre étonnement et de notre impatience ; il nous indique les livres les plus modernes et sur les reliures pourpres ou fauves nous lisons des noms qui ne nous sont pas inconnus, mais qui, pour la plupart d'entre nous, ne sont encore que des noms : José Enrique Rodo, Verissimo Olmedo, Montalvo, Andrés Bello, Pombo, Ruben Dario, Graça Aranha, Guido y Spano, Crespo Torral, Aguero, Nieto Caballero, Guillermo Valencia, Lugones, Enrique Larreta, Garcia Calderon, d'autres encore qui nous attirent et bientôt nous enchanteront.

Mais les affaires et l'étude ne sont pas tout dans la vie. Allons y songer dans les salons du cercle américain. C'est là le rendez-vous de tous les hommes illustres du nouveau Continent, c'est là qu'ils pourront rencontrer leurs amis d'Europe, échanger avec eux leurs idées et faire des projets en commun ; c'est là que se retrouveront les maîtres et les disciples, les admirateurs d'hier, les amis de demain. Réunions fécondes entre toutes qui resserreront chaque jour davantage les liens qui doivent unir nos élites.

Plus loin, dépendance du cercle, se trouvent les salles de fête, le théâtre, où des formules neuves nous seront apportées, le cinéma où

défilent des paysages non rêvés, et, enfin, le salon de thé, ce cercle de la femme, reine de la Société d'Amérique, muse et conseillère dont l'influence, là-bas, est incalculable.

Et, puisqu'il n'est plus de réunion sans conférence, montons ou descendons un étage, et nous nous trouverons dans l'université populaire où des cours permanents s'ajouteront aux causeries des personnalités d'Amérique et d'Europe. Là, s'instruiront ceux qui rêvent de partir; ils s'armeront pour la lutte. Des échanges de professeurs et d'élèves seront établis entre les Universités de France et d'Amérique, et, de l'émulation qui naîtra entre tous les peuples représentés, chacun retirera avantage et profit.

Un office du tourisme et des voyages est le complément pratique d'un tel enseignement : il aura pour but d'apprendre aux Américains venus en Europe que la Bretagne est l'égale de l'Ecosse, que l'on connaît mal l'Italie, si l'on n'a visité la Provence, que Montauban vaut Saragosse, qu'Albi est sans pareil, que le Mont-Blanc est en France, et beaucoup d'autres choses encore que bien des Français ignorent. A ceux-ci, il donnera les moyens de connaître l'Amérique, de s'y conduire et de s'y retrouver, que ce soit dans l'Alaska, le Far-West, le Mexique, les Andes ou la Patagonie.

Enfin, à la Maison-mère seront annexées des maisons d'étudiants, des pensions et des cercles, car il ne faut pas oublier ceux qui viennent s'abreuver à la pensée française, et qui, la répandant plus tard dans le monde, prépareront des générations nouvelles amies et admiratrices de la France.

§

Un projet financier complète ce qui, sans lui, ne serait qu'un rêve splendide et vain. Des statuts d'une société ont été prévus; l'initiative privée et l'action officielle y sont étudiées. Le projet, immense, apparaît solidement établi; il est utile, il est réalisable. Il sera réalisé.

Alors, aucun Américain, qu'il soit du Nord ou du Sud, ne pourra se sentir expatrié, lorsqu'il sera chez nous. Il aura sa maison, il aura sa famille. Et, bientôt, dans chaque capitale américaine, une maison correspondante s'élèvera, où le Français qui émigre ou qui voyage trouvera un accueil pareil.

Tel est, dans ses grandes lignes, le projet que conçut M. J. Lopez Lomba, consul général de l'Uruguay, et auquel il eut raison de donner ce nom patriarcal : la Maison d'Amérique.

MAX DAIREAUX.

REVUE DE LA QUINZAINE

LES ROMANS

Horace Von Offel : *Les Nuits de garde*, Albin Michel, 3. 50. — Gustave Guiches : *Les deux Soldats*, Fasquelle, 3. 50. — Ernest-Gaubert : *La Mayorquine*. G. Crés, 3.50.—Paul Acker : *Entre deux rives*, Plon, 3. 50. — Mathilde Alanic : *L'Essor des colombes*, E. Flammarion, 3. 50. — Geneviève Duhamel : *Ces Dames de l'hôpital 336*, Albin Michel, 3.50.—Guillaume Gaulède : *Des soldats*, Perrin, 3. 50. — Louis Lefebvre : *Le grand jour*, Calmann-Lévy, 3. 50. — Henry Malherbe : *La flamme au poing*, Albin Michel, 3. 50.

Les Nuits de garde, par Horace Van Offel. Ils sont très rares les hommes, qui découvrent le sentiment de la pitié à l'état pur, c'est-à-dire celui de la fraternité *animale*. Pour m'expliquer à ce sujet, je vais être obligé de scandaliser bien des gens et de brutaliser beaucoup de... nobles cœurs, de ceux qui tentent les ascensions vers le divin ou tout au moins cherchent à s'évader de l'humanité par amour pour elle. Le sentiment de la pitié, le besoin de protection, cette charité envers notre prochain ou, simplement, ce qui respire comme nous, n'est pas à l'état pur s'il a des bornes et s'il ne comprend pas tout ce qui peut souffrir ou mourir. Ce n'est pas en désirant se dégager de l'emprise terrestre que nous pourrions atteindre aux sources de la bonté. Tous ceux qui se cherchent des raisons de s'élever au-dessus de la réalité de la vie telle qu'elle nous a été donnée ou imposée, s'égarent, et le principe d'aimer son prochain comme soi-même est entaché d'imperfection si nous entendons par notre prochain celui qui nous ressemble à l'exclusion de celui qui ne nous ressemble pas. J'irai plus loin, car je n'ai pas peur de ce que les hommes craignent le plus : le ridicule. Nous sommes, sur la terre, nous les représentants de l'espèce humaine, ce qu'il ya de plus imparfait dans l'innocence et ce qui mérite peut-être le moins la pitié ! En les temps de bouleversement général que nous traversons, ce qui doit raviver en nous cet instinct de solidarité sur la terre, notre mère, c'est justement le sentiment de notre profonde infériorité vis-à-vis d'elle de la vie dite : animale, et ce qui doit nous exalter le plus, c'est de retrouver en les hommes la sublime humilité, l'obéissance passive, ce courage froid, devant des fatalités presque incompréhensibles en une époque de prétendue civilisation. Plus l'homme, le soldat, sera humblement, passivement brave, tout en demeurant uni à tout ce que produit le sol, son pays, de vivant et de non-responsable, la bête, la plante, plus il sera près de la pitié à l'état pur, de la véritable soli-

darité universelle ! Oh ! je vous en prie, pas de phrases inutiles, pas d'envolées au-dessus de la boue dont nous sortons. La boue n'est faite (je crois l'avoir déjà écrit) que de terre et d'eau, deux éléments très purs ou chimiquement expurgés par des opérations mystérieuses. Or, pour fabriquer de la boue, il faut que les hommes pétrissent, foulent aux pieds la terre et l'eau ! La guerre est la plus grande fabrique de boue qui puisse exister et les hommes, résignés, qui se couchent dans cette boue, par leur résignation même atteignent au sublime du courage. N'ombragez pas ce courage de ces panaches littéraires, ô écrivains, mes frères, qui cherchez à faire mieux encore que les victimes ! Cela ne sert à rien. Si vous pouviez seulement redonner l'existence au rossignol du bois, à l'arbre fauché de ce coin de village, vous auriez accompli une prouesse mille fois plus grande encore que la plus splendide des charges de cavalerie !.. Ce que nous devons maintenant essayer de retrouver, dans nos lignes... de l'arrière, c'est sous toutes ses formes et pour les résultats les plus terre à terre l'essence de la pitié, de la bonté, de la conservation de la vie, du retour à tout ce qui est la vie... toute nue. M. Van Offel me pardonnera ce préambule à la louange que je veux lui décerner. C'est la lecture de son livre : *les Nuits de garde* et principalement d'une nouvelle de lui : *Une nuit de garde*, qui m'a fait ainsi penser avec une ardeur nouvelle à ce que j'ose appeler : la fraternité animale. Mon Dieu oui, c'est pour l'amour d'une pauvre petite souris grillée vive que j'ai songé à écrire ces choses. L'auteur d'*Une nuit de garde* a renoué les liens (sacrés) qui vont de l'animalité à l'humanité et il en a montré le nœud inextricable, dans le cœur de l'homme. Bravant le ridicule qui s'attache à cette émotion niaise d'un soldat en présence de la souffrance, de la persécution imméritée d'une minuscule petite bête, dont le regard désespéré devant la stupide force de l'homme était l'unique reproche, il a atteint à la source même de la bonté et il est un apôtre de la religion simplement humaine que nous devrions tous avoir. Ce qui distingue l'homme de l'animal, c'est justement ce sentiment de la pitié, le discernement entre le bien qu'on peut accomplir ou le mal qu'on doit empêcher. Nous n'avons pas d'autre orgueil à en tirer que de savoir que l'hésitation nous est permise, car les animaux savent ce qu'ils sont capables d'exiger des lois fatales (la faim et l'amour) qui les régissent... Nous... nous ne savons même pas nous accomplir selon *notre espèce*.

Les petits yeux noirs de la souris brûlée et les petits yeux noirs de l'enfant mourant sont les mêmes regards de l'infini de douleur qu'on inflige au monde et... réunissent en leur fixité de l'épouvante le même insupportable remords pour celui qui a compris. Tout se tient, tous les *vivants piliers* du monde soutiennent les mêmes forces et les mêmes devoirs imposés par ces forces devant no coup-

bles faiblesses. Nous ignorons si les calvaires montés par des races d'animaux, si les abattoirs permanents du monde contre un monde n'amènent pas, par d'invisibles sentiers, les ténébreux vengeurs et ne transforment pas, à dates presque fixes, les charniers animaux déclarés nécessaires en hécatombes humaines, absolument inutiles, car tout recommence... en se perfectionnant dans la monstruosité aussi bien pour l'homme que pour la bête.

La pitié de l'auteur des *Nuits de garde* est montée un peu plus haut que celle des chrétiens : elle a placé la vie animale sur le même rang que l'autre et elle a laissé l'âme pour ce qu'elle vaut : le préjugé.

Moi, je croirai au Christ le jour où il reviendra dans le corps du plus vil des animaux et où il mourra pour son frère inférieur... le seul sincèrement innocent.

Les deux soldats, par Gustave Guiches. Ceci est un bon livre nous indiquant le retour à la vie rurale en expiation d'une existence trop cérébrale. Le pauvre cultivateur donne ses deux bras à la guerre et le littérateur remplace son ami, le fermier, puisqu'on lui refuse, à lui, la gloire de la défense directe. Et le voilà semant le blé, fauchant, labourant, dirigeant l'étable et la basse-cour. Chemin faisant, sur ce dur sentier de la montagne quercynoise, il rencontre l'amour d'une femme, l'amour sans apprêt de la payse pour son pays, mais c'est aussi la femme de son *remplaçant* à la guerre et il ne succombe pas devant la tentation. Il rendra la terre ensemencée et la compagne intacte au héros lorsqu'il reviendra, parce que ce littérateur-là est, par hasard, une conscience dans le milieu frelaté où il vécut et où il sera, de retour, guéri de son ambition pour la vaine gloire.

La Mayorquine, par Ernest Gaubert. Écrit par un poète, ce roman d'une Française devenue l'épouse adorée d'un neutre est rempli des plus jolies descriptions d'un pays enchanté qui lui prêtent un charme puissant. Il s'agit de l'île de Palma de Majorque où les rêves élyséens, les visions du paradis terrestre prennent corps dans les réalités merveilleuses. Palais anciens, cathédrales illustres et sites éblouissants sont là pour encadrer une passion des plus nobles, l'Espagnol à la fois courtois et ardent qui est comme le chevalier servant d'une dame encore mieux que le mari, le Français blessé pris par la félonie des ennemis creusant les souterrains pour aller profaner les trésors de la beauté naturelle d'une contrée, l'attitude de preux antique, du chef de famille, jusqu'à la pieuse renonciation de la jeune belle-sœur, tout est artistement agencé pour recourir à la splendeur du tableau. Et l'on peut même concevoir l'espoir que ce mouvement du mari voulant suivre l'élan du rival pour le surmonter en courage, ou, tout au moins, l'égaliser dans le souvenir de sa bien-aimée fidèle, est une prophétie enveloppant la nation

toute entière, l'Espagne, ce pays superbe qui peut produire tant de noblesse d'allure.

Entre deux rives, par Paul Acker. L'écrivain mort pour sa patrie n'avait qu'à peine terminé ce roman et on nous le donne tel qu'il est sorti de son cerveau, un peu tourmenté par une idée de droit à la liberté... morale dans le mariage. Le sujet n'est pas neuf : un savant se voit condamné au célibat par la maladie mentale de sa femme toute jeune encore et il arrive ce que la fatalité doit amener : la femme est remplacée par la maîtresse, une créature très intelligente, sorte de princesse de la science, qui se voit autorisée à espérer la situation légitime, puisqu'elle a donné un enfant, librement consenti. Mais la femme légitime guérit et, recouvrant la raison, elle comprend. L'amour ancien renaît. Ce qu'il faudrait, c'est l'enfant réuni au premier couple. Je crois que le dénouement un peu brutal de la mort accidentelle de la maîtresse aurait été certainement atténué ou revu plus longuement par l'auteur, qui ne l'a peut-être pas voulu aussi brièvement amené.

L'essor des colombes, par Mathilde Alanic. Une famille de bons bourgeois qui se laisse entraîner par l'ambition du bel établissement pour ses filles. La première part au bras d'un riche industriel, qui la prend plus pour le caprice de se choisir *sa créature* que d'aimer vraiment sa femme. Mais le dieu de l'or (qui est un veau !) éblouit tellement ces gens que la tendre colombe oublie que d'abord on a marché dans le sang de la petite *Mousmé* pour en arriver là. L'aînée de ces demoiselles s'aigrit, voyant partir la cadette, et donne dans un féminisme maussade. La troisième épouse un artiste heureusement arrivé. Tout finit bien parce que le Monsieur riche s'amende et je pense que le couple fortuné aura beaucoup de petites colombes, si toutefois un pigeonier surmontant une belle façade peut servir de morale.

Ces dames de l'hôpital 336, par Geneviève Duhamolet. M. Georges Docquois, journaliste de grand talent, nous présente l'auteur fort longuement dans une préface et nous la montre non seulement comme un écrivain de l'avenir, mais aussi comme une héroïne du présent. M^{lle} Geneviève Duhamolet a reçu la médaille d'argent des épidémies et du dévouement.

En parcourant son livre, fort documenté, j'ai constaté qu'elle avait en effet beaucoup de facilité pour nous conter l'anecdote tour à tour émouvante ou malicieuse, mais j'oserais la supplier de ne pas prendre ses... documents sans en vérifier leur valeur à... la loupe, puisqu'aussi bien elle sait doser l'esprit... et les aseptisants dans les pansements qu'elle nous applique sur l'amour-propre... j'oserais dire l'amour de la propriété.

Page 234 de son livre, au bout de son chapitre intitulé : *Réappa-*

rition du cafard, je trouve un mot, pardon, deux phrases que je crois avoir déjà lues dans le *Mercure de France* du 1^{er} décembre 1915, sous... ma signature. Différents journaux quotidiens ont bien voulu le reproduire et le transformer en mot de la fin... Une héroïne lui donne par-dessus le marché... l'immortalité... C'est vraiment trop d'honneur !

Des soldats, par Guillaume Gaulène. Très simplement exprimé, c'est l'état d'âme de pauvres êtres qui sont demeurés des hommes au milieu de circonstances effroyables les transportant d'ailleurs, qu'ils y consentent ou non, en un *front* légendaire. Rien ne peut rendre plus distincte la différence de leur vie actuelle avec la vie normale que leurs efforts à demeurer de simples vivants, et ils n'en sont que plus grands, naturellement, puisqu'ils ne sont même pas à l'échelle de leurs héroïsmes.

Le grand jour, par Louis Lefebvre. Philosophie un peu bien ironique, car ce grand jour, c'est, pour l'auteur, le commencement de la grande nuit sans réveil possible. Il y a d'abord un égoïste qui écoute la vie derrière un mur, puis un pauvre diable de curé qui prêche contre lui en s'occupant de son prochain dont le départ va le priver de son très faible revenu. *Le mattre de la mort* au milieu de l'atroce guerre constate que rien n'éloigne la fatalité, même le mépris de cette mort qu'on attend ou qu'on désire. Il est bon de nous prouver l'ironie des choses, quand justement les hommes n'ont presque plus le droit d'être ironiques.

La flamme au poing, par Henry Malherbe. Ceci est une méditation en présence des faits brutaux de la guerre. Une langue très châtiée, une constante application à rechercher la justesse des images et surtout une sensation qui est à la fois nettement perçue, mais qui n'abandonne jamais le raisonnement de la plus haute conception idéale. Ce serait une sorte de bréviaire à mettre dans les mains de tous les soldats... si tous avaient, malheureusement pour eux, cette conscience littéraire.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Marthe Borély : *Le Génie féminin français*, 1 vol. in-18, 3.50, Bocard. — Maurice Wilmotte : *Le Français a la tête épique*, 1 vol. in-16, 2 fr., « La Renaissance du Livre ». — Gabriel Faure : *Paysages littéraires*, 1 vol. in-18, 3.50, Fasquelle. — Edmond Pilon : *Pèlerinages de guerre jadis et de nos jours*, 1 vol. in-18, 3.50, Perrin. — Georges Lecomte : *Pour celles qui pleurent, pour ceux qui souffrent*, 1 vol. in-16, 2 fr., Fasquelle.

Ce livre de M^{me} Marthe Borély : **le Génie féminin français**, apparaît comme une sorte de manifeste féminin et antiféministe, qui voudrait nous faire réintégrer la pure tradition abandonnée de la

culture française. Cette tradition, c'est la femme qui la représente, c'est elle qui en est la source, perpétuellement renouvelée : c'est donc elle qu'il faut préserver pour sauver la race. Et cet ouvrage est bien cette réaction spontanée de l'esprit français contre cet internationalisme intellectuel qui avait brouillé notre tradition et lui avait fait perdre son style, sa couleur et son parfum. Il y a des moments dans la vie d'un peuple, où il éprouve le besoin de se recueillir, de s'interroger, de se reconstituer organiquement, d'organiser à nouveau ses dispersions et ses acquits dans la tonalité de son esprit et de son génie.

Une femme a pressenti ce que pouvait être, ce que devait être ce renouvellement, et, dans ce livre qui n'est pas un livre d'érudition, mais de culture intime et vivante, elle nous fera la critique du féminisme actuel, qui est une négation et une abdication du génie féminin français. Plus l'homme et la femme garderont leurs distances, plus la vie qu'ils représentent sera harmonieuse. Il n'y a pas pour la femme de culture artificielle et pédagogique : sa vraie culture, c'est la vie et c'est l'amour. Et l'auteur nous expose l'influence féminine, dans les siècles passés, sur l'élégance et l'intellectualité de notre civilisation. Cette influence s'est exercée par l'amour. C'est que les femmes supérieures sont aussi les plus amoureuses, c'est-à-dire les mieux organisées physiquement. Et je veux retenir cette formule heureuse, qui m'est une explication de l'influence féminine sur la pureté intellectuelle et physique d'une race : « Le génie de la femme est dans sa beauté. » Au point de vue littéraire (qui n'est qu'une transposition directe de la vie), ce qu'une femme nous donne dans un livre, c'est tout son être, sa beauté, son parfum, autant que son intelligence. Plus un livre sera beau, plus l'auteur sera désiré, aimé, et un livre de femme, c'est de la vie encore, de l'amour toujours.

Mais, observe l'auteur, dans la littérature féminine contemporaine, la femme « s'offre sans coquetterie, sans art, à l'amour, brave les pudeurs naturelles même à l'animal, et contredit pour le plus grand malheur de l'amour à toutes les subtilités dont la nature nous donne le modèle. » Et c'est une juste critique de notre époque, où le sensualisme a remplacé la culture de l'amour. Notre littérature est le reflet de notre impudeur sans mystère. Le génie des femmes, écrit M^{me} Borély, n'est qu'une transposition de leur sentiment amoureux... L'exceptionnel, le supérieur du génie féminin français, ce qui a fait son caractère unique, c'est qu'il reflète ce que la personnalité féminine a de rare et de précieux.

Sans doute, ajoute-t-elle, il faut qu'il soit l'écho du charme corporel, le prolongement de la séduction physique, mais non pas la seule expression de la femme physique et de la sensualité amoureuse. Image de la beauté féminine, c'est encore plus le miroir du spirituel féminin. Mais pour que les

œuvres des femmes échappent à la sensation directe de la créature trop humaine qui les a façonnés, pour qu'elles persistent au delà d'elle et lui assurent la pérennité, il faut que, vivifiées par la chaleur du sang, elles subissent la transmutation de l'esprit.

C'est au xvii^e siècle que l'auteur trouve les modèles de cette perfection esthétique et intellectuelle : « L'influence d'une race noble, écrit M^{me} Marthe Borély, se fait sentir sur tout ce qui l'entoure. Il y a ennoblissement général, par contact, par radiation. » Et elle ajoute : « Il ne semble pas trop hardi d'inférer de cette noblesse intellectuelle l'idée d'une noblesse physique équivalente et d'énoncer que le xvii^e siècle marque le plus florissant épanouissement du sang français. » Mais « racée ou non racée, la femme est la femme. Les ressorts de sa physiologie étant identiques, sa psychique comme sa physique invariable, toutes les différences accidentelles et secondaires qui tiennent à l'époque, aux mœurs, ne peuvent modifier ce qu'il y a d'immuable dans son organisation intellectuelle. » Il y a donc toujours en elle les mêmes possibilités individuelles, « mais la Française, expose encore l'auteur, c'est la femme sociale, c'est-à-dire l'expression la plus évoluée, la plus parfaite de la femme de son temps. » Cette société qui donna à la femme son existence et son rang, cette société, hier aristocratie est aujourd'hui bourgeoisie. » Et il faudrait être doué d'un bien étrange optimisme « pour s'imaginer que d'un bouleversement social tel que la Révolution française et ce qui la suivit, du mélange des rangs, du choc enfin, peut sortir un être aussi racé, une femme aussi parfaite, aussi brillante que celle qui fut le résultat de plusieurs siècles de culture sociale. Rien qu'au regard clairvoyant s'impose impérieusement l'idée d'une différence de style... On ne s'improvise pas des facultés ; elles résultent de la race. Le génie social des femmes, comme toute autre sorte de génie, a une cause physique. »

Et l'auteur n'ignore pas, en faisant cette apologie du xvii^e siècle français, qu'il ne pouvait être qu'un épanouissement passager. Elle nous le présente comme un modèle et comme une suggestion. Elle sait bien aussi que la pureté d'une race se fortifie perpétuellement d'éléments étrangers, et que ce qui abâtardirait une race, ce serait cette pureté même de son sang.

Mais, revenant à la culture féminine, M^{me} Borély remarque qu'à notre époque, la mentalité des hommes cultivés est sensiblement plus élevée que celle des femmes, « malgré l'équivalence des moyens dont ils disposent les uns et les autres ». Or, cette lacune de l'instruction féminine, « la société ne peut la combler, la vie mondaine ayant perdu toute valeur éducatrice. On a donné à l'esprit féminin une nourriture trop riche, alors qu'il était encore dans l'enfance... L'instruction des femmes se termine actuellement au mo-

ment où les femmes d'autrefois commençaient à peine à se former. L'amour, le mariage avant la culture, c'est dans l'ordre et dans la nature des choses. Il faut que le développement des sentiments aide à celui de l'esprit. » Cette remarque est très juste, et que la science qui n'est pas vivifiée par une culture large et ardente qui perfectionne l'esprit et le cœur lui-même, et agrandit le champ de la vie morale, est non pas seulement inutile, mais dangereuse. C'est la vie qui fait le génie de la femme, et la vie, pour la femme, c'est toujours l'amour.

L'amour français ! c'est encore au ^{xvii}^e siècle que M^{me} Marthe Borély en trouve le modèle parfait ; elle le définit : « souveraineté de l'esprit, maîtrise du génie de l'homme, supériorité sur le génie de l'espèce ». Tandis que le sentiment romantique, en revenant à la nature, a divinisé l'individualité, le sentiment classique français s'éloigne « de la nature pour mieux la vaincre et, par son altruisme, dépasse l'individu. Il n'est pas l'amour naturel, il est l'amour social. » C'est dans cette sociabilité de l'amour que l'auteur nous montre son influence civilisatrice, de même que dans la culture sociale elle nous a indiqué la raison de la supériorité du ^{xvii}^e siècle.

Avec la chute de l'ancien régime, la femme, principe aristocratique de la société, civilisatrice traditionnelle, est déchu de son trône. Cette société, édifiée, améliorée par la vertu des sentiments chevaleresques, qu'elle a cultivés et fait fleurir, disparaît. Plus de société, plus de souveraineté féminine, partant plus d'amour. Plus de sociabilité française et la femme qui a trouvé en elle ses titres de gloire et les raisons de sa souveraineté n'existe plus socialement. Elle rentre dans la masse, et cesse d'être une supériorité. Dépossédée, elle recommencera une existence rétrograde, et des siècles s'écouleront avant qu'elle arrive au sommet où elle avait eu le bonheur de s'élever.

Aussi ayant cessé d'être un art social, l'amour continue M^{me} Borély, a cessé d'être un inspirateur. Le sentiment de l'honneur « qui faisait la beauté de la passion classique est absent de l'amour démocratique. Un sensualisme à l'africaine a remplacé la courtoisie amoureuse. »

Et l'auteur nous montre facilement cette faillite de l'amour français dans le roman, le théâtre, la peinture, le dessin. Où êtes-vous, s'écrie-t-elle, Chimène, Andromaque, Bérénice, Iphigénie, symboles de l'âme féminine française ? et j'aime cette critique du théâtre actuel, de ces « fantoches féminins de MM. Bataille et de Porto-Riche » :

Des femmes veules qui se tordent dans les convulsions de la passion la plus animale, des vaincues d'alcôve, des mendiante d'amour charnel, des esclaves humiliées qu'on repousse et qui tendent leurs bras lascifs... Des femmes qui ne savent point parler pour dire les choses les plus simples et dont l'horizon moral ressemble au chaos..., qui ne savent point commander à leur visage, à leurs nerfs, à leurs mots, à leurs sentiments et ignorent que la puissance d'un être est dans son esprit. Mais des femmes qui se tor-

tillent comme des chattes frénétiques et n'emploient pour arriver à leurs fins que les moyens aussi bas qu'élémentaires, bons tout au plus à cette créature primitive dont quelques gestes et quelques expressions sont les seules armes de séduction amoureuse ! Non, ce n'est pas celle qui revivra demain et dont l'image d'hier n'est pas encore effacée !

Il y a dans cette critique du théâtre actuel toute la critique de la société, mais aussi une sorte d'intuition que la femme de demain va reprendre le sceptre de cette souveraineté féminine où l'amour retrouvera sa signification spirituelle. Après avoir célébré elles-mêmes « les grâces de leur animalité et leurs dionysiaques sursauts », les femmes se découvriront à nouveau une âme et imposeront à l'homme le goût de l'amour courtois. L'homme est toujours ce que la femme le fait : « Elever le cœur de l'homme, cultiver ses sentiments, c'est là, et ce fut toujours là le rôle véritablement social et civilisateur des femmes. »

Et c'est en demeurant dans ce rôle social que la femme garde tout son prestige et toute son influence. Elle perd l'un et l'autre à vouloir se faire socialement semblable à l'homme. Et M^{me} Marthe Borély ne craint pas d'écrire, en tête du chapitre où elle traite cette question si actuelle, ces mots : la « faillite du féminisme ». Peut-être, dit-elle, arrivera-t-il un jour où l'idée que les femmes ont droit à des égards et à une bienveillance particulière ne viendra à l'esprit de personne ; « Ce jour-là le féminisme aura accompli son œuvre destructrice. » Et l'auteur voit bien que ce qui est l'attitude de l'esprit masculin démocratique devant l'intelligence féminine, c'est le mépris : « Le démocrate méprise la femme comme il méprise le peuple. » Tandis que l'ancienne France avait donné à la femme une souveraineté sociale, la société actuelle ne lui a donné qu'une liberté plus tyrannique et qu'un confort illusoire.

Si l'on y regarde d'un peu plus près et qu'on cherche quels sont ses moyens, son pouvoir, sa force, sa supériorité, son œuvre sociale, enfin sa personne morale et intellectuelle, on trouvera que ce bonheur, cette indépendance, ce confort matériel, tout cela cache une grande misère morale. La femme du XIX^e siècle a fait comme ces sauvages qui échangeaient leur or et leurs perles contre quelques brillantes verroteries. Pour des joujoux qui l'amuse, elle a, dans une inconscience puérile, abandonné ses vrais biens, sa puissance morale, sa fine culture, son influence civilisatrice.

Et M^{me} Borély déclare péremptoirement que, du point de vue féminin ou même seulement humain, il n'y a pas de féminisme, considéré comme une sorte d'étape de l'évolution féminine vers une sorte de perfection hypothétique : il y a une constance de l'intelligence, de la sensibilité, et... de la sexualité, ainsi que de l'organisation normale des sociétés.

Pour appuyer cette thèse, je trouve dans une revue de pathologie

comparée, une citation de M. Edouard Perrier, qui expose qu'au point de vue physiologique, « l'organisme féminin est construit pour accumuler des réserves, par conséquent pour le repos relatif; toute suractivité... a pour effet de le détourner de son rôle, d'amoindrir sa capacité à le remplir, de le *déféminiser* pour ainsi dire. De toutes, l'activité cérébrale est la plus coûteuse pour l'organisme. »

Cette économie de l'organisme féminin explique bien son rôle de conservatrice de toutes les traditions, mais ce danger de l'activité cérébrale qui la déféminise correspond bien à la théorie intuitive de l'auteur, qui ne veut voir le vrai féminisme que dans l'amour; l'amour, la seule vraie méthode de culture intellectuelle pour les femmes.

Dans le dernier chapitre sur la mode et l'amour, M^{me} Borély nous expose les raisons de la supériorité de la mode française, dont elle étudie les fluctuations. Comme en poésie, les changements de la mode n'ont qu'un but : maintenir au même degré notre sensualité. C'est ce qui explique qu'une mode ancienne résurgie prend ce caractère de surprise qui renouvelle le désir et le mystère de la femme : « La femme se protéise dans la mesure où l'homme la désire. » Et, « couvrir et découvrir, tel est le programme de la mode ». Mais la personnalité amoureuse des femmes, « c'est-à-dire l'immutabilité de la séduction, voilà le seul principe constant de la mode. La mode est le vêtement de l'amour. » Etudier la mode, c'est donc étudier une des expressions de notre sensibilité; et l'auteur nous montrera encore la mode du xvii^e siècle dominé par l'intelligence et par le goût, celle du xviii^e, plus sensuelle, plus séductrice, et plus féminine, la mode romantique, exprimant le douloureux amour... Et celle de demain qui sera peut-être « le triomphe de la vraie mode française traditionnelle en ses grâces légères et spirituelles. »

En résumé, cette critique de notre société est sévère, et elle serait vaine si l'auteur n'en attendait une sorte de régénérescence du vrai féminisme français, tel qu'elle l'a exposé dans ce livre sincère. Cette reviviscence de la suprématie féminine, peut-être l'a-t-elle intuitivement pressentie, et peut-être ce manifeste exprimera-t-il le sentiment de beaucoup d'autres femmes, et sera-t-il pour elles une sorte d'examen de conscience auquel il faudra répondre. Que ce livre ait pu être écrit par une femme, c'est déjà une preuve que le génie féminin français est toujours vivant.

§

M. Maurice Wilmotte, dans ce petit livre : **le Français a la tête épique**, fait réintégrer l'épopée dans le grand courant narratif qui va de Rome à la Renaissance, la rattachant aux formes littéraires antiques, dont le latin jusqu'au xii^e siècle nous conserve le sentiment et la réalité vivante. On se demande par quelles incuriosités, les critiques ont pu négliger de façon totale ces aïeux de nos ro-

manciers pour ne s'attacher qu'à leurs œuvres. Ils se sont acharnés à détruire jusqu'à la dernière trace d'un effort individuel, « soit, écrit M. Wilmotte, en variant les attributions de ces œuvres au hasard capricieux de telle ou telle conjecture, soit en niant hardiment l'auteur pour reporter l'honneur d'une création littéraire sur la collectivité... » C'est cet effort individuel de nos premiers romanciers que M. Wilmotte restitue à notre histoire littéraire. La matière épique, conclut-il, coule à pleins bords pendant ces sept ou huit cents ans. De temps en temps, un artiste la recueille, l'élabore, d'abord en latin, puis en langue vulgaire (romane ou tudesque); il versifie ou se contente de la prose. Mais, explique M. Wilmotte, ni dans les thèmes choisis, ni dans l'emploi des sources, ni même dans le style, les auteurs de chroniques, qui nous content des histoires romanesques, ne diffèrent des narrateurs qui font prédominer l'imagination, mais n'ont nulle conscience de leurs égarements littéraires.

§

Je veux signaler encore ces **Paysages littéraires** de M. Gabriel Faure, où l'auteur nous promène au pays de Stendhal, nous emmène avec Chateaubriand en Italie, puis au tombeau de Pétrarque, etc.

Ce sont des chroniques aimables et reposantes.

§

M. Edmond Pilon, avec toujours le même talent d'évocation du passé, nous dessine la figure de d'Artagnan, capitaine de Mousquetaires, et nous montre encore Villars à Denain, Maurice de Saxe à Fontenoy. Mais la partie la plus vivante de ce volume est dans ces **Pèlerinages de guerre**, où revient les souvenirs, les angoisses et les ruines des récentes années auxquels se mêlent les échos d'une plus lointaine histoire.

M. Georges Lecomte a écrit ce petit livre, **Pour celles qui pleurent, pour ceux qui souffrent**. Il parle avec une profonde pitié à ceux qui croient et à ceux qui ont perdu l'habitude « de demander à une religion le réconfort qu'ils portent en eux-mêmes »; mais sans doute il y a des douleurs qui ne peuvent être consolées ou qui ne veulent pas être consolées.

JEAN DE GOURMONT.

PHILOSOPHIE

Le procès de la Morale Kantienne. — Henri Vaugeois : *La morale de Kant dans l'Université de France*, 1 vol in-16, 3 fr. 50. Nouvelle Librairie nationale, 1917. — F. Sartiaux : *Morale Kantienne et Morale Humaine*, 1 vol. in-8, 7 fr. 50, Hachette, 1917. — Dr G. Papillault : *Science Française; Scolastique allemande*, 1 vol. in-16, 2 fr. 50, Alean, 1917.

Je ne sais plus qui a appelé Kant : le dernier et le plus grand des scolastiques. Comme toutes les formules, celle-ci n'est que spécieuse. — D'abord Kant n'est pas le dernier échantillon de cette prolifique

espèce. En tant que scolastique, il peut s'honorer d'une belle descendance en Allemagne, voire en France ; car l'esprit scolastique est éternel et ne connaît pas de frontières. — Je n'agiterai pas la question de savoir si Kant a été le plus grand des scolastiques, d'autant qu'il est permis de douter qu'une telle gloire soit très enviable. Ce qui est sûr, c'est que nos plus récents critiques du kantisme modifieraient la formule précédente et ne seraient pas éloignés de voir en Kant, en tant que précurseur du germanisme intellectuel, le plus insidieux et le plus abominable des scolastiques.

Depuis une trentaine d'années, les critiques n'ont pas manqué en France à la morale kantienne. Mais dans la critique française du kantisme, on serait tenté de distinguer la période d'avant-guerre et la période de guerre. — Antérieurement à la guerre, les critiques du kantisme moral s'étaient attachés à montrer l'insuffisance théorique de la doctrine, son inconsistance logique, son caractère arbitraire, abstrait et artificiel ou encore pseudo-religieux ; et je crois qu'on peut dire qu'ils avaient assez bien réussi dans cette petite entreprise de démolition. Il suffit de rappeler les noms de Fouillée, Guyau, Brochard, M. J. de Gaultier, dans son *De Kant à Nietzsche*. Remy de Gourmont, placé à un point de vue plus strictement psychologique, avait parlé sans faveur, dans ses *Epilogues*, de ce protestantisme sans nuances, et de son peu d'affinités avec la sensibilité française. Le côté politique du kantisme était alors laissé de côté, surtout ce qui, dans cette philosophie, pouvait toucher à la politique et à la morale internationale, en admettant qu'on s'avisât alors qu'il était possible de considérer le kantisme de ce biais. Tout au plus se souvenait-on vaguement d'un certain écrit kantien sur la *Paix perpétuelle*, dont le titre seul contribuait à représenter Kant comme un héritier des idées libérales et humanitaires du XVIII^e siècle français.

Tel était l'état de la critique philosophique en France, en ce qui concerne Kant, lorsqu'en juillet 1911, M. René Lote présentait comme thèse de doctorat un travail sur les *Origines du Germanisme*, reproduit et publié en 1914 sous ce titre : *Du Christianisme au Germanisme* ; livre qui eut la bonne fortune de venir à son heure et qui assure à son auteur une place à part dans la philosophie française de guerre, en le dérochant à la gloire douteuse de tant de prophètes après coup et d'historiens éclairés d'une soudaine lumière rétrospective. Dans ce livre, M. R. Lote montrait en Kant un fauteur du pragmatisme d'Etat, un théoricien de l'Etatisme prussien, un moraliste et un politique justifiant de tout point le mot de Nietzsche sur la « tartuferie morale du vieux Kant (1) ». Depuis

(1) Cf. *Du Christianisme au Germanisme*, pp. 224-225 ; les idées de Kant sur « la conscience du fonctionnaire ».

le livre de M. Lote, les exégèses du kantisme n'ont pas manqué. Leurs auteurs ont pour la plupart emboîté le pas à M. Lote et se sont attachés à démontrer la nocuité éthique et politique du kantisme et à rechercher la part de responsabilité qui revient à Kant dans la genèse de la mentalité germanique.

Telle n'est pas toutefois, à proprement parler, la tâche que s'est assignée M. H. Vaugeois dans son livre : **La Morale de Kant dans l'Université de France**. M. Vaugeois s'y place à un point de vue exclusivement français et pédagogique. Il laisse de côté l'histoire de la philosophie allemande et n'étudie la morale kantienne que dans son rapport avec la pédagogie française. Il déplore, tout en l'expliquant par des raisons historiques et politiques, l'erreur qu'ont commise les dirigeants de l'Université en adoptant la morale kantienne comme base de l'enseignement de la morale en France. Nombreux sont les griefs de M. Vaugeois contre la morale kantienne. Il énumère ce qu'il appelle les « ravages de l'Absolu subjectif » ; notamment l'évolution de l'universalisme kantien vers le tolstoïsme humanitaire, pacifiste, négateur de l'idée de patrie. Car c'est dans cette direction que le kantisme a poussé sa pointe, du moins en France... Je ne quitterai pas le livre de M. Vaugeois sans relever un jugement hasardeux sur Stendhal présenté (p. 233) comme n'ayant été nullement un égotiste ni un individualiste, mais au contraire un homme plein du sens de la hiérarchie, de l'ordre, des convenances et des nécessités sociales, respectueux des traditions, des puissances établies... — « respectueux avec un sourire », concède M. H. Vaugeois. — La concession n'est pas de trop. Qu'on se rappelle les révoltes furieuses de Julien Sorel ; qu'on songe aux bêtes noires de Stendhal : les prêtres, les bourgeois de sa ville natale, les nobles de la restauration...

Si le livre de M. H. Vaugeois est un écrit un peu hâtif de partisan et de polémiste, celui de M. F. Sartiaux : **Morale Kantienne et Morale humaine**, est l'œuvre patiente et érudite d'un historien des idées. On ne peut dire que ce soit là un livre de circonstance. L'esprit, le plan et les conclusions d'un travail de cette importance devaient être arrêtés dès avant la guerre. Mais il est probable que les événements n'ont pas été sans contribuer à en accuser certains traits et à en accentuer la note générale. — M. Sartiaux pose nettement le problème de la responsabilité qui revient à la philosophie et particulièrement à la morale de Kant dans la formation de la mentalité germanique. La critique de M. Sartiaux, en même temps qu'historique, est psychologique, et c'est ce qui en fait l'originalité et l'intérêt. A l'aide de documents fournis par les trois biographes de Kant : Borowski, Jachmann et Wasianski, M. Sartiaux dresse le portrait en pied du vieux philosophe qui nous apparaît sous

un jour beaucoup moins avantageux que dans les brillantes et un peu grandiloquentes évocations de Heine et de Michelet. C'est dans les dispositions profondes du caractère du philosophe prussien que l'auteur cherche l'origine dernière de son système. Dans un chapitre final, intitulé : *Kant et la mentalité prussienne*, il conclut que si Kant n'est pas directement responsable de l'expression que les idées allemandes ont prise de nos jours, les tendances qui les ont provoquées étaient en germe et même pour la plupart développées dans son tempérament et dans son système, et qu'il a préparé le terrain où ces idées se sont épanouies. Le livre se termine par une longue liste de références relatives à la philosophie allemande et à l'œuvre de Kant. En consultant cette liste, on est un peu surpris de certaines omissions. C'est ainsi qu'il n'est pas fait mention du *De Kant à Nietzsche* de M. Jules de Gaultier, ni du livre de M. Lote : *Du Christianisme au Germanisme*.

Le livre du Dr G. Papillault : **Science Française, Scolastique allemande** ressortit surtout à la théorie de la connaissance, à la philosophie scientifique et à l'histoire de la science et de l'esprit de science. Aussi est-on un peu surpris de la place tenue dans ce livre par la critique de la morale et de la politique kantienne. C'est que l'auteur y voit un produit de cette scolastique barbare à laquelle il oppose les philosophies scientifiques : l'empirisme anglais et le rationalisme français.

Et maintenant, que conclure de tout ceci, en ce qui concerne le jugement à porter sur la morale kantienne ? Je crois que la morale kantienne a fait son temps en France et que c'est bien fini d'elle. Mais la guerre n'aura fait que lui porter le coup de grâce. Dès avant la guerre, cette morale avait perdu beaucoup de son prestige et ses partisans eux-mêmes ne la défendaient plus que mollement. — Mais des raisons philosophiques suffisaient à la condamner. Les enquêtes instituées dans le dessein de démontrer la responsabilité de Kant dans la genèse du germanisme n'ajouteront pas grand chose au discrédit de sa philosophie morale. — Au demeurant, ces enquêtes sont-elles bien convaincantes ? Il est toujours possible de prendre un système de philosophie par plusieurs anses. La preuve que le kantisme moral ne contenait pas les prémisses impératives du germanisme, ou du moins que les prémisses du système étaient ambiguës, c'est que nous, Français, nourris de la tradition humaniste, nous avons lu dans la bible de Königsberg une leçon d'universalisme humain, tandis que les Allemands y lisaient une leçon de particularisme conquérant. — Aussi bien, ces promenades rétrospectives sont décevantes. Ne nous égarons pas dans un passé si lointain. « Il est vain de vouloir faire remonter le cours des responsabilités. » Telle est la leçon que nous donnait naguère, ici même, la sagesse pos-

thume de notre grand Remy de Gourmont (1). Méditons cette simple parole. Elle nous débarrassera de cette sentimentalité à rebours qui consiste à se battre les flancs pour trouver des traces de barbarie dans de vieux écrits datant de cent vingt ans, alors que nous avons des preuves trop authentiques et palpitantes de la barbarie de nos ennemis dans leurs actes d'aujourd'hui. — Laissons la poussière des bibliothèques et le spectre caricatural du vieux Kant. Ne regardons pas tant en arrière. Vivons dans le présent ; regardons dans l'avenir.

GEORGES PALANTE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Le sous-secrétariat d'Etat des Inventions, des Etudes et des Expériences techniques. — La question du pain devant les Académies. — Les succédanés du sucre. — André Godard : *Les Oiseaux nécessaires à l'Agriculture, à la Sylviculture, à la Viticulture, à l'Arboriculture et à l'Hygiène publique*, Perrin, 1 fr. 50. — L'heure des repas. — L'amaigrissement et la question sociale.

Que de fois n'a-t-on vanté les bienfaits des guerres, rénovatrices et créatrices de valeurs morales et intellectuelles ? A l'heure qu'il est on n'ose plus guère le faire. Est-on devenu moins militariste ? Ou bien la guerre a-t-elle perdu ses vertus, les temps étant changés ? Il est bien certain que, depuis trois ans, peu de grands hommes se sont révélés, tant dans le domaine de la politique que dans celui de la science et de l'invention. La pénurie en hommes de génie se faisait d'ailleurs déjà sentir depuis le commencement du siècle, et je vois là un des effets de l'influence croissante de l'esprit germanique sur le socialisme et la science. Comme je l'ai déjà dit ici, l'organisation telle qu'elle est conçue et réalisée par les Allemands est fort nocive pour le développement des individualités. L'esprit d'autorité, l'esprit militariste, en s'attaquant à l'individualisme, a inhibé le génie inventif de l'homme. Dans un livre fort remarquable, *les Leçons de la guerre mondiale*, — un des rares, avec *la Vie des Martyrs*, de Georges Duhamel, qui, nés pendant la guerre, resteront après elle, — M. Hamon arrive à la même conclusion que moi. « L'invention est toujours le produit d'un cerveau amoureux du changement et en révolte contre ce qui est. » Or, la germanisation des cerveaux a tué en eux-ci l'esprit de révolte.

Si nos savants n'ont vraisemblablement pas fait de grandes découvertes pendant cette guerre, du moins ils ont apporté un concours des plus dévoués au **Sous-secrétariat d'Etat des Inventions, des Etudes et des Expériences techniques**. Bien de leurs découvertes d'ailleurs ne seront connues qu'après la guerre ; celles relatives à l'alimentation nous ont été communiquées.

(1) Remy de Gourmont : *Trois Essais*, *Mercury* du 16 octobre 1917.

- Au nombre des savants qui ont donné le plus de preuves de leur patriotisme depuis août 1914, on doit placer M. Lapicque, qui sur le front a obtenu la croix de guerre. Revenu dans son laboratoire du Muséum, il s'est particulièrement occupé, avec son collaborateur M. Legendre, de **la question du pain**.

Le grain de blé se compose d'une amande et de deux enveloppes. L'amande est faite d'amidon et de gluten, substances alimentaires de premier ordre, soit pour la plantule qui y est contenue, soit pour l'homme qui se nourrit de farine. L'enveloppe interne contient aussi des matières nutritives, comme l'aleurone, mais c'est elle qui produit les ferments qui aident la jeune plante à digérer les réserves de la graine. Pour retirer du blé plus de 76 pour cent de farine, il faut broyer en outre cette enveloppe, et les « recoupettes » qui en proviennent (9 pour cent) sont déjà assez riches en son.

Depuis la guerre, la farine qui sert à fabriquer le pain contient ces neuf pour cent de recoupettes, — et c'est ce qui rend celui-ci si indigeste. On a incriminé le son qui est de la cellulose et qui passe, comme un corps inerte, dans le tube digestif; on a incriminé en outre les ferments, qui entrent en action pendant la fabrication même du pain et font virer sa couleur au noir. Or, MM. Lapicque et Legendre empêchent ces ferments d'agir, en ajoutant à la pâte une quantité convenable d'eau de chaux. Et c'est grâce à leur découverte que de nombreuses boulangeries peuvent annoncer le pain blanc, le « pain français », patronné par le sous-secrétaire d'Etat des inventions.

En réalité, le Dr Helme nous apprend dans *le Temps* que le procédé à l'eau de chaux a été imaginé, il y a longtemps déjà, par le fameux chimiste allemand Liebig; sous le nom de pain français, l'Etat nous convie donc à manger un pain d'origine allemande.

Peu importe, si nos intestins s'en trouvent bien. A la vérité, les boulangers ont un peu protesté, et une commission a été formée au sein de l'Académie de médecine pour discuter les mérites du nouveau pain; la discussion paraît avoir été chaude, puis finalement l'Académie a conclu que le pain à l'eau de chaux « semble » n'avoir aucun inconvénient pour la santé. Le public jugera. Pour ma part, ayant une boulangère qui se méfie sans doute du sous-secrétariat des Inventions, des Etudes et des Expériences techniques, je continue à manger du pain gris, et, ayant fait quelques rares essais de pain blanchi à la chaux, chaque fois mon intestin, réactif très sensible aux aliments et en particulier à la cellulose, — que M. Lapicque a sans doute tort de considérer comme inoffensive, — s'est révolté.

A vrai dire, mon expérience n'est pas concluante, car le procédé Lapicque et Legendre, délicat à appliquer, a pu être mal mis en œuvre par le boulanger. Et puis, pour faire du bon pain, il faut avant

tout des farines ne contenant pas de substances étrangères nocives. Or, plus que jamais les farines sont imparfaitement nettoyées.

§

Le Docteur Maurel, de Toulouse, qui s'est aussi beaucoup occupé de la question du pain, propose d'utiliser les produits de nos colonies pour parer au déficit de notre récolte en blé, leur achat ne nécessitant pas de l'or. Le riz, et en particulier le riz indo-chinois, lui paraît assez avantageux : on peut sans inconvénient introduire jusqu'à 20 pour cent de farine de riz dans la farine de froment. En Chine, le riz ne remplace-t-il pas notre pain ?

Il est plus difficile de trouver des **Succédanés du sucre**. On a proposé la *saccharine*. La valeur du sucre réside non seulement dans sa saveur, mais encore dans ses propriétés nutritives. Or, si la saccharine sucre, elle n'est nullement assimilée par l'organisme. On craint même qu'elle ne soit nuisible. Il y a 30 ans, Brouardel et Pouche ont déclaré que la saccharine inhibe la nutrition des cellules, agissant comme un antiseptique ; les Docteurs Hayem et Albert Robin sont encore de cet avis. Mais M. Dastre a pris la défense de la saccharine.

A défaut de boissons sucrées, on absorbera plus de boissons alcooliques. Si encore on se contentait du vin et de la bière. Mais le vin est rare et fort cher.

Une des causes de cette rareté est l'insuffisance de la viticulture depuis la guerre. A propos de viticulture, je citerai ici l'intéressant petit livre d'André Godard, **les Oiseaux nécessaires à l'agriculture, à la sylviculture**.... ; l'auteur s'élève vivement contre l'abus que l'on a fait des traitements chimiques des maladies de la vigne ; ces traitements, qui ont coûté des millions, ont empoisonné les derniers oiseaux viticoles, destructeurs d'insectes nuisibles, et ont accru ainsi le mal, au seul bénéfice des fabricants de produits chimiques. Si l'on se décide à renoncer aux traitements intoxicateurs, et à réintroduire, à protéger les oiseaux, la situation redeviendra aussi prospère qu'il y a 50 ans. Les viticulteurs auraient donc tort de se plaindre que la guerre les a privés des remèdes chimiques qu'ils employaient.

§

D'une façon générale, on gaspille beaucoup trop les aliments, et il paraît qu'on pourrait les économiser en choisissant convenablement **les heures des repas**. Mais, à cet égard, les physiologistes n'ont pas encore réussi à se mettre d'accord ; les notes récentes de M. Bergonié et de M. Amar à l'Académie des sciences le prouvent. On sait que les aliments que nous absorbons produisent en brûlant dans notre corps de la chaleur, qu'on mesure en calories. M. Bergonié trouve étrange que l'on mange à l'heure la plus chaude

de la journée ; au commencement de l'après-midi, on a beaucoup moins besoin de fabriquer des calories que le matin. Il propose de faire deux repas : un repas d'une valeur de 1500 à 2000 calories vers 7 h. 30 et un repas de 1000 à 1200 calories vers 18 h. ; la journée de travail, qui aurait pour limites 9 heures et 17 heures, ne serait interrompue par aucun repas. M. Bergonié établit la courbe de nos besoins, qu'il compare à la courbe des besoins électriques d'un réseau ou d'un secteur de ville, et veut régler notre alimentation sur cette courbe. M. Amar proteste : Un moteur vivant ne saurait être assimilé à un moteur de l'industrie ; le moteur vivant peut ne pas travailler même si on lui fournit beaucoup de combustibles, et il peut travailler malgré l'interruption de son alimentation. Claude Bernard et Chauveau ont montré que ce n'est pas ce que l'on mange actuellement qui fournit l'énergie vitale ; il faut tenir compte des réserves accumulées. Aussi M. Amar propose-t-il d'autres heures que M. Bergonié ; il tient beaucoup au repas de midi. Attendons donc que les physiologistes se soient mis d'accord pour changer nos habitudes.

§

Au dire du professeur von Müller, de Munich, on maigrirait beaucoup en ce moment en Allemagne, et même en Bavière, pays cependant assez favorisé sous le rapport de l'alimentation. Mais la population des villes souffrirait beaucoup plus que celle des campagnes. Ainsi, dans les grandes villes, les hommes et les femmes au-dessus de 50 ans auraient perdu en moyenne 13 et 14 pour cent de leur poids, tandis que dans les petites villes, la diminution ne serait que de 6,5 et 4,5 pour cent, et dans les campagnes pas plus de 2/4 pour cent ; dans certains cas même, les cultivateurs auraient augmenté de poids.

Il paraît que les paysans engraisent parce qu'ils se gavent des pommes de terre qu'ils accumulent en des cachettes. Le Docteur Helme, qui rapporte ces faits dans la *Revue moderne de médecine et de chirurgie*, s'en réjouit : « Pour peu que cela continue, les maigres citadins finiront par se révolter contre les gras campagnards ».

Ce sera la révolution en Allemagne, avec toutes ses conséquences.

M. Lapique, qui est physiologiste et socialiste, avait fait le projet déjà avant la guerre de consacrer un de ses cours du Muséum à la *physiologie de la cuisine*. Et voici un beau sujet d'études : l'importance des problèmes culinaires pour la **question sociale**.

GEORGES BOHN.

LES JOURNAUX

Ce que les poilus pensent des journaux (l'Opinion, 20 octobre). — *Le berceau des Tancrede et la Jérusalem délivrée* (le Journal du Havre, 22 octobre). — *Baudelaire et les Tropiques* (l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux, 10 octobre).

Je trouve, dans l'**Opinion** une critique très juste de la grande presse, faite par un véritable poilu. Les soldats sont bien décidés à ne plus se laisser bourrer le crâne, et ils le prouvent en n'achetant plus que des journaux de pure information. Tandis que beaucoup de civils sont restés fidèles à leur ancienne croyance religieuse au papier imprimé,

au pays des poilus, au contraire, écrit M. Charles Chassé, la foi se meurt, la foi est morte. Ce n'est pas qu'on ait cessé de lire les journaux ni même de les rechercher ; mais on se met pour les lire en état de scepticisme.

Avouez que, ma foi ! nos poilus sont bien excusables. On leur a tant dit que les Cosaques étaient à trois étapes de Berlin ; on leur a tant de fois prophétisé la fin des hostilités pour le printemps suivant ; tant de fois on leur a assuré que l'Allemagne était à bout de vivres ; tant de fois on leur a « bourré le crâne » que, même lorsqu'on leur apporte aujourd'hui des enseignements soigneusement contrôlés et établissant l'usure boche d'une façon irréfutable, ils haussent les épaules et vous regardent d'un air narquois. On a dit ici même tout le désenchantement que l'optimisme inconsidéré de la grande presse a fait germer au cœur des poilus. Il aurait fallu que nos journalistes eussent possédé le courage de rester toujours modérés dans leurs revendications d'après-guerre.

Je dois dire que la plupart des journaux se sont rendu compte qu'ils faisaient fausse route ; ils sont plus raisonnables aujourd'hui et d'aucuns se sont même livrés à des *mea culpa* presque publics en demandant la collaboration de poilus éprouvés comme ce capitaine Z... qui, l'autre jour, dans un grand quotidien, rappelait assez durement aux coupables par légèreté qu'on dépréciait la valeur de nos fantassins lorsqu'on décrivait leurs adversaires comme de pauvres loques humaines balbutiant sans cesse le mot de « Kamerad ». Les écrivains — ceux qui avaient le loisir de beaucoup écrire — ont été longs à se rendre compte que la sorte de courage dont nos poilus sont coutumiers n'est pas tant cette valeur spasmodique et presque entièrement instinctive qu'Ardant du Picq, dans ses *Etudes sur le Combat*, appelait « une fuite en avant », mais bien une inlassable ténacité dans la souffrance physique et morale, l'acceptation pendant des années d'une existence épuisante et animale. M. Barrès qui, sur bien des points, n'a pas compris les poilus, a entrevu cependant la majesté de leurs sacrifices quand il les a nommés les « saints » des tranchées et qu'il a parlé de leur héroïsme « triste ».

Car les poilus sont des tristes et ils n'ont pas pardonné aux journalistes de n'avoir pas deviné que, sous la gaieté gouailleuse dont ils les accueillaient et qui était un héroïsme de plus, la tristesse se cachait persistante et rongeuse.

Ils furent aussi stupéfaits de « se voir apparaître dans le miroir de la presse, la trogne rubiconde d'un ivrogne qui, un bidon de pinard à la main, passait avec un sourire béat et quelque peu inconscient, au travers des barrages de 420 ».

Ce que le poilu reproche surtout au journaliste, c'est, quand celui-ci s'adresse à lui, de ne pas lui parler d'égal à égal, mais de le traiter en enfant glorieux, très glorieux, mais très enfant. Plus le journalisme s'efforce d'être aimable, plus il offre d'éloges et de bonbons, plus le malentendu s'épaissit ; car il n'est rien qui choque davantage un homme, surtout un homme conscient du sacrifice énorme consenti par lui au pays, comme d'être traité en enfant par un personnage qui, souvent, n'a aucun titre à poser au père ou au grand frère. La lecture des journaux agace le poilu et, pourtant, ces journaux agaçants, il ne peut se passer de les lire, car il tient à être bien informé des événements.

Il est donc probable que, sous son influence, les journaux, désireux de lui plaire, se modifieront peu à peu et nous pouvons, dès maintenant, prévoir les transformations que le poilu redevenu civil imposera à la presse de son pays. Le poilu, qui a appris à penser par lui-même et qui n'en est pas médiocrement fier, ne demandera plus aux journaux de penser pour lui, comme jadis ; de moins en moins, il sollicitera d'eux une explication des faits, mais il les priera de lui confier les faits eux-mêmes en lui laissant à lui, lecteur, le soin de les interpréter. Déjà les journaux qui se vendent sur le front ne sont pas des journaux d'opinion, ce sont des journaux d'information. L'*Echo de Paris* qui, au début de la guerre, remporta un si gros succès, mérité d'ailleurs par bien des qualités techniques, l'*Echo de Paris* compte aujourd'hui sur le front beaucoup moins de lecteurs ; et encore est-ce l'article de Hütin, avec ses indiscrétions ingénieuses, qui conserve au journal ces lecteurs fidèles. La *Victoire*, très populaire en 1914 et 1915, surtout à cause de ses *Peut-on dire ?* a perdu de son succès. L'*Œuvre* rencontre beaucoup de sympathies, parce qu'elle prétend ne pas « bourrer le crâne ». Mais ce sont les journaux d'information : le *Matin*, le *Journal*, et surtout, surtout, le *Petit Parisien* que le poilu des tranchées commande aux cyclistes. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les livres de vente de ces cyclistes pour être immédiatement fixé sur l'opinion des poilus. Le *Petit Parisien* est presque devenu le journal officiel du front. Les poilus l'aiment comme ils aiment le *Bulletin des Armées*, parce que tous deux contiennent des informations précises et sont sobres de commentaires. Des faits ! des faits ! voilà ce que le poilu demande à son journal ; voilà ce qu'il lui demandera surtout après la guerre. Car ses méditations dans les gourbis l'ont initié à cet art si difficile : « savoir lire un journal ». Il se sent assez fort maintenant pour n'avoir plus besoin qu'on lui dissimule une nouvelle désagréable sous des pages de verbiage filandreux. Quand il achète un journal, c'est « deux sous de nouvelles » qu'il veut et non pas « deux sous de phrases ». La France, je crois, a tout intérêt à donner, le plus tôt possible, aux poilus la presse qu'ils exigent et qu'ils ont méritée.

Et lorsqu'ils reviendront, ils feront leurs journaux eux-mêmes.

§

M. Henri Malherbe, dans le **Journal du Havre**, évoque le souvenir, trop oublié en Normandie, des « *rois Tancrède* » :

Il y a à trois lieues de Coutances un village peu connu. Personne n'y va en pèlerinage, les touristes qui passent à Coutances n'ont pas l'idée de le visiter, les guides ne l'indiquent même pas. On n'y voit, d'ailleurs, rien de remarquable, pas une ruine, pas le moindre souvenir matérialisé par un buste ou une inscription. Il ne s'y trouve rien. Ce village n'a que son nom : Hauteville-la-Guichard. Là vivait, au XI^e siècle, un gentilhomme, seigneur du lieu, et qui eut douze fils. De ces douze fils, cinq devaient devenir des rois. Le seigneur avait nom Tancrède de Hauteville et les cinq rois ses fils s'appelèrent : *Guillaume, Drogon, Humphroy, Robert Guiscard, Roger*. On dirait le début d'un conte de fée et c'est de l'histoire véritable, une histoire tellement belle qu'elle a des sons d'épopée et que, pour une chanson de geste, aucun poète n'eût pu trouver un canevas plus magnifique. Le village d'Hauteville sur lequel plane un si grand souvenir et qui a laissé son nom à Tancrède, le paladin de la première croisade, le héros de la *Jérusalem délivrée*, devrait être vénéré et visité par les amateurs de la poésie. On demeure étonné qu'il soit si délaissé.

Les cinq fils de Tancrède pénétrèrent en Sicile vers le milieu du XI^e siècle, amenant, à leur suite, un grand nombre de Normands. Ils en chassèrent les Grecs et les Arabes fatimites, se partagèrent la souveraineté du pays et posèrent les fondements de la domination normande en Sicile. Roger laisse un fils Roger, Il qui agrandit l'héritage paternel, ajoutant *Amalfi, Naples, Gaète* à sa couronne et fondant ainsi le royaume des deux Siciles dont il fut le premier roi. Sa fille, appelée Constance (peut-être en souvenir de Coutances), épousa l'empereur Henri VI, fils de Barberousse. Le sang des Tancrède s'est donc uni au sang impérial des Hohenstaufen qui régnèrent sur les deux Siciles jusqu'à l'avènement de Charles d'Anjou.

Voici une famille normande qui a fait une brillante fortune. Il n'y aurait là rien de bien extraordinaire, à une époque où beaucoup de chevaliers se taillaient des royaumes avec leurs épées et où l'on vit d'étonnantes élévations. Mais elle eut mieux que des conquérants, mieux que des rois, mieux que Robert Guiscard, guerrier renommé, mieux que Roger, illustre dans les fastes de la chevalerie, elle eut un paladin dont le nom peut s'inscrire à côté de ceux de Roland, de Turpin, de Renaud de Montauban, nom que l'histoire a gardé et que la poésie a immortalisé. Ce héros chanté par le Tasse, qui le peint comme le type du chevalier loyal et valeureux, se nomme Tancrède. Il est le petit-fils du vieux seigneur de Hauteville-la-Guichard.

Tancrède, l'histoire et la poésie ne le connaissent que sous ce nom-là. Lorsqu'il se révéla, au début de la première croisade, vers la fin du XI^e siècle, les Normands tenaient en Europe une place prépondérante. Ils étaient les maîtres de toute l'Italie méridionale, redoutés des Papes qui avaient souvent recours à leur épée. Ils règnent sur l'Angleterre et sur les deux tiers de la France. Ils tiennent les Flandres, ils sont mêlés à l'Empire par leur alliance avec les Hohenstaufen. La première croisade va leur donner l'Orient vers lequel les conduit Tancrède, le chef des Normands de Sicile,

qui ont pris la croix. A leur tête, il battit les Grecs au passage du Vardar, prit Tarse, se signala au siège d'Antioche.

J'ai toujours été étonné, ajoute M. Henri Malherbes, qu'aucun imagier n'ait été tenté par cette histoire des Tancredés, et qu'aucun poète normand n'ait chanté les prouesses de ces palatins. Mais n'oublions pas, écrit-il, que le Tasse a fait de Tancrede le principal héros de son poème : *La Jérusalem délivrée*. Et l'auteur demande non pas qu'on élève une statue prétentieuse sur la petite place de Hauteville-la-Guichard, mais seulement,

une simple pierre encastrée dans l'église de ce village élu par la poésie, et que, sur cette pierre, l'on grave en lettres d'or quatre vers du Tasse, avec au-dessous la traduction française. Le chevalier Tancrede, qui reprit le Saint-Sépulchre et fut prince de Tibériade, mérite d'être honoré par le village d'où il tire son nom.

Nous ne devons pas laisser tomber nos gloires en déshérence.

§

M. le Dr G. Baschet publie dans l'**Intermédiaire des chercheurs et Curieux** une lettre de Baudelaire, écrite à Bourbon, le 20 octobre 1841, et qu'il donne comme inédite. Or, on la trouve déjà en grande partie publiée dans la dernière édition du livre de M. Crépet qui n'a pas hésité à reproduire le nom de celui à qui elle était adressée : M. Autard de Bragard.

Répondant à M. Camille Vergniol qui avait écrit que Baudelaire se laissa embarquer pour les îles et l'Inde, mais « n'alla pas très loin », et qu'il ne fit qu'entrevoir les Tropiques, M. le Dr G. Baschet rectifie :

Baudelaire, parti de Bordeaux le 9 juin 1841 sur le navire *Paquebot des mers du Sud*, capitaine Saliz, était arrivé à Port-Louis (Ile Maurice), le 1^{er} septembre suivant. Il avait donc un peu plus de 20 ans et en repartait le 19 à destination de Bourbon. Il resta par conséquent dans l'île dix-huit jours exactement, et fit plus que d'entrevoir ce coin des tropiques, si bien en effet que ce fut une beauté mauricienne qui lui inspira son premier sonnet, qui je crois doit compter parmi ses premiers vers.

Je veux parler de celui qui a pour titre : « A une dame créole » et qui débute ainsi :

Au pays parfumé que le soleil caresse,
J'ai vu dans un retrait de tamarins ambrés,
Et de palmiers d'où pleut sur les yeux la paresse,
Une dame créole aux charmes ignorés.

Baudelaire avait en effet été reçu dans la maison d'un des créoles les plus distingués de la colonie. Là il avait goûté les fruits d'une hospitalité empressée dont le charme était encore rehaussé par la bonté, la grâce et la distinction de la maîtresse de la maison.

En quittant Maurice (19 septembre 1841), Baudelaire « s'était arrêté » à Bourbon et c'est là qu'il écrivit à M... la lettre qu'on va lire et qui renfer-

naît le sonnet « A une dame créole ». Ce sonnet, paru dans l'édition de 1872 des *Fleurs du Mal*, est reproduit dans les éditions qui viennent de paraître (Fasquelle, Lemerre, Calmann-Lévy). Quant à la lettre, elle est absolument inédite, je crois. La voici :

20 octobre 1841.

Mon bon Monsieur Autard de Bragard,

Vous m'avez demandé à Maurice quelques vers pour votre femme et je ne vous ai pas oublié. Comme il est bon, décent et convenable que des vers adressés à une dame par un jeune homme passent par les mains de son mari avant d'arriver à elle, c'est à vous que je les envoie, afin que vous ne les lui montriez que si cela vous plaît.

Depuis que je vous ai quitté, j'ai souvent pensé à vous et à vos excellents amis.

[Je n'oublierais pas certes les bonnes matinées que vous m'avez données, vous, madame... et M...]

Si je n'aimais et si je ne regrettais pas tant Paris, je resterais le plus longtemps possible auprès de vous, et je vous forcerais à m'aimer et à me trouver un peu moins *baroque* que je n'en ai l'air. (Souligné dans le texte).

[Il est peu probable que je retourne à Maurice, à moins que le navire sur lequel je pars pour Bordeaux (*l'Alcide*) n'y aille chercher des passagers.

Voici mon sonnet. (Suit le sonnet.)

Donc, je vais vous attendre en France.

Mes compliments bien respectueux à Madame...]

C. Baudelaire (1).

La lettre a été écrite de l'île Bourbon, peu de jours sans doute avant son départ de la colonie, où il a dû arriver trois ou quatre jours au plus après son départ du 19 septembre de Maurice. Ce qui fait un séjour d'un mois environ à Bourbon.

Nous sommes donc loin de la « relâche à Saint-Denis de Bourbon » dont parle M. Camille Vergniol !... sans doute après le poète bourbonnais Lacausade...

Baudelaire se laisse embarquer (à Bordeaux), « mais n'alla pas très loin », dit encore M. Vergniol. Jugez-en ! On compte trois mille six cents lieues marines, je crois, entre Marseille et les Mascareignes par le canal de Suez, et en 1841 le canal de Suez n'étant pas encore percé les navires allant aux Indes étaient obligés de doubler le cap de Bonne-Espérance, et mettaient deux mois et demi au moins, le plus souvent trois mois, d'un des ports français de l'Atlantique à Maurice ou à Bourbon.

Baudelaire mit exactement quatre-vingt-trois jours de Bordeaux à Maurice (9 juin-1^{er} septembre) et M. Vergniol trouve qu'il n'alla pas très loin !...

Parti le 9 juin 1841, il était de retour en France dans les premiers jours de février 1842 et non en mai 1842 comme l'écrit M. Vergniol, si ma documentation est exacte, soit une absence de 206 jours. C'est assez pour aller loin, très loin...

Je serais toutefois bien moins affirmatif pour l'Inde et je crois, comme M. Vergniol, qu'il ne la vit jamais, au contraire de ce qu'en a dit encore Lacausade. Et pourtant que penser de la lettre à Ancelle où Baudelaire lui parle de son voyage à Calcutta ?

De ce qui précède établissons le calcul approximatif suivant :

(1) J'ai marqué entre crochets les deux phrases inédites, et ajouté à la discrétion du Dr Baschet : « Mon bon Monsieur Autard de Bragard. — R. B.

Absence du 9 juin 1841 (départ de Bordeaux) aux premiers jours de février 1842, date du retour en France, soit 206 jours.

Dont :

1 ^o Voyage aller et retour de Bordeaux à Maurice-Bourbon (deux fois 83 jours) soit :.....	166 jours
2 ^o Séjour à Maurice (1-19 septembre 1841).....	18 jours
3 ^o Traversée de Maurice à Bourbon et séjour probable à Bourbon, environ.....	30 jours
	214

Soit huit jours de plus que les jours d'absence; mais cette légère différence ne se peut-elle aisément expliquer par les quelques premiers jours de l'arrivée en France en 1842 ?

Il a donc été matériellement impossible à Baudelaire d'aller dans l'Inde, et même d'y faire escale à Calcutta — si courte que cette escale ait pu être, — car il lui aurait fallu cinquante jours au moins (aller et retour) pour y aller de Bourbon.

Force nous est donc de croire qu'il brûla la politesse à l'Inde, comme le dit Eugène Crépet, d'après Ernest Prarond, ami du poète, et que pour ce qui en est de l'Inde, « la nostagie qu'il marquait de ces pays merveilleux est purement imaginaire », comme l'a si bien dit M. Vergniol.

Que penser alors de la lettre à Ancelle à laquelle nous avons fait allusion ?...

Mais Baudelaire ne nous a-t-il pas dit :

« J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans »...

Eugène Crépet a bien parlé du goût de Baudelaire pour la mystification et il a même ajouté que c'était un des côtés d'originalité de son caractère. Assertion qui a sans doute besoin d'être contrôlée.

Mais est-ce une raison pour assimiler Baudelaire à une manière de Tartarin sur les Alpes, comme semblerait l'entendre et le représenter M. Vergniol ?

Baudelaire est né à Paris, si je ne me trompe...

C'est un petit point d'histoire littéraire éclairci.

R. DE BURY.

LETTRES ALLEMANDES

Le centenaire de Johannes Scherr. — Hermann Suderman : *Litauische Geschichten*; Stuttgart, Cotta. — Gerhart Hauptmann : *Winterballade*; Berlin, S. Fischer.

Les journaux allemands ont célébré, par des articles laudatifs, le centenaire de la naissance de Johannes Scherr. Ce polygraphe illustre, qui fut pendant plus d'un quart de siècle professeur d'histoire à l'Ecole polytechnique de Zurich, passa longtemps pour être un des représentants les plus qualifiés de la démocratie allemande. Mais c'est sans paradoxe que ses admirateurs d'aujourd'hui peuvent le ranger parmi les précurseurs du germanisme agressif. Son cas n'est pas isolé. En l'examinant ici brièvement, nous verrons une fois de

plus combien le libéralisme des hommes de 1848 était imprégné de chauvinisme anti-français.

Johannes Scherr était le dixième enfant d'un instituteur wurtembergeois. Il naquit à Hohenrechberg, au pied du Hohenstaufen, le 3 octobre 1817. Après une enfance de misère et de privations, il entra au séminaire de Tubingue, berceau de la théologie libérale, où enseignaient alors David Strauss, Bauer, Zeller et Vischer, où Georges Herwegh avait, lui aussi, reçu ses premières impulsions intellectuelles. Promu docteur au bout de trois ans d'études, le jeune Scherr commença, en collaboration avec son frère, cette *Histoire des Religions* qui fut son premier grand travail de compilation. Il faisait aussi des vers, mais surtout il se passionnait pour la politique de son pays, alors en pleine effervescence. La réaction bureaucratique y était à l'ordre du jour, et malheur à l'écrivain qui s'avisait de quitter le domaine intellectuel, où toutes les audaces étaient permises, pour passer sur le terrain pratique. Entraîné dans le mouvement libéral et démocratique, Scherr fit paraître sa brochure *Le Wurtemberg en 1844*, qui le rendit populaire dans tout le pays et lui valut un siège à la Chambre wurtembergeoise. Il y siégea à l'extrême gauche et fut remarqué par ses attaques contre David Strauss. C'est lui qui qualifia de *Bildungsphilister* ce penseur opportuniste. Le mot, dans la suite, devait faire fortune, mais c'est à Frédéric Nietzsche qu'on l'attribua. Quand la révolution éclata dans le Wurtemberg, Scherr fut parmi les orateurs les plus fougueux. Le lundi de la Pentecôte de 1849, il prononça, dans une réunion publique à Reutlingen, un discours si incendiaire qu'il fut poursuivi en justice et condamné à quinze ans de travaux forcés. Cela coûtait gros à ce moment-là de réclamer la république en Allemagne.

Johannes Scherr avait une bonne, attachée à un policier par les liens les plus tendres. Elle le prévint qu'il allait être arrêté et c'est à grand peine qu'il prit la fuite, de nuit, pour gagner la libre Helvétie. Ce fervent patriote ne devait plus revoir l'Allemagne. Il trouva asile chez son frère Thomas, qui dirigeait près de Winterthur un établissement d'enseignement libre. Privatdocent à Zurich pendant trois ans, il passa ensuite huit ans auprès du même frère, prenant des pensionnaires et vivant péniblement de travaux littéraires. Enfin en 1860, il obtint cette chaire de professeur à l'Ecole polytechnique qu'il devait conserver jusqu'à sa mort, survenue en 1886.

Quelles étaient alors les idées de Joannes Scherr? Il avait été élevé dans les traditions classiques et resta fidèle sa vie durant aux doctrines émancipatrices du XVIII^e siècle. Mais, avec tant d'autres, pendant les années d'effervescence de sa jeunesse, il s'était complu à rêver d'une grande Allemagne démocratique qui eût englobé tous les pays où l'on parle la langue tudesque. Il se faisait l'idée la plus

haute du génie particulier de sa race. Les Allemands étant par excellence un peuple de traducteurs et d'adaptateurs, il n'était pas éloigné de croire, comme Fichte, qu'ils incarnent l'esprit universel et qu'ils forment la synthèse de tous les autres peuples. Dans l'introduction de son *Histoire générale de la littérature*, qui est son ouvrage le plus connu, il revendique pour sa patrie « ce don universel de compréhension et d'adaptation qui réunit toutes les voix des peuples, conviés à une conversation au foyer allemand ». De là à assigner aux Allemands une situation spéciale qui en fait en quelque sorte les directeurs de conscience du monde, il n'y a qu'un pas. D'autres l'ont franchi après Scherr, mais il avait largement contribué à leur fournir leurs formules.

Il faut supposer que personne n'a jamais lu en France un roman en quatre volumes que Scherr fit paraître à Prague en 1857 et 1858. Ecrit pendant les années de solitude à Winterthur, *Michel, histoire d'un Allemand de notre temps*, reflète les idées qui agitaient le jeune révolutionnaire, tandis qu'il luttait contre le « despotisme » de son pays, pour préparer la Grande Allemagne des démocrates. Cette Grande Allemagne ressemble à s'y méprendre à celle des pan-germanistes. C'est le même orgueil, le même exclusivisme, la même foi en une mission messianique qui appelle les Allemands à faire le salut du monde.

Nous avons fini par nous sentir nous-mêmes, s'écrie le héros de ce singulier roman. En arrivant à la conviction que tous nos voisins, quels qu'ils soient, au delà du Rhin comme au delà du Wesel, au delà des Alpes comme au delà du Canal, ne peuvent nous apporter aucun encouragement, mais seulement toutes espèces d'entraves, d'hostilités ouvertes et cachées, nous avons pris la décision de devenir quelque chose par notre propre force. Ce n'est là cependant qu'un commencement, mais il vaut mieux commencer que d'attendre jusqu'à ce que l'ange du jugement parcoure l'Allemagne pour nous crier :

Allemands, voulez-vous vous lever ?

L'Eternité vient de commencer.

Ces exhortations, écrites dans un style rocailleux, s'agrémentent d'aphorismes dont quelques-uns rappellent les étranges prétentions des rêveurs du xviii^e siècle. « Les Allemands sont les hommes les plus humains » (*die menschlichsten Menschen*), écrit Scherr, mais au milieu de ses divagations, il n'oublie pas la politique réaliste :

Si nous parvenons un jour, comme je l'espère avec toutes les fibres de mon âme, à constituer un Etat national étroitement uni et solidement emboîté, quand l'Allemagne, le premier pays de culture de l'Europe, sera devenu également sa première grande puissance, je souhaiterai alors que les trésors d'humanité que le génie de nos grands penseurs, de nos grands poètes et le travail patient et silencieux de notre peuple ont accumulé pendant des siècles, soient portés au dehors, dans le monde, et que dans toute

leur puissance, dans toute leur plénitude ils servent, mieux encore qu'aujourd'hui, au bien de toute l'humanité.

Nous savons depuis la grande guerre quels sont ces trésors, mais le naïf Scherr, sous ses dehors bonasses, avec sa mine renfrognée, infiltrait à ses compatriotes le poison dont, un demi-siècle plus tard, nous allions sentir les effets. Il passait en Suisse pour un républicain démocrate, banni de son pays à cause de ses idées révolutionnaires, et il profitait de l'hospitalité helvétique pour agiter l'esprit public en Allemagne et pour préparer les grandes réalisations.

Il n'y avait pas encore d'Empire, quand Scherr invitait à l'action le Michel allemand ; mais dix ans plus tard Bismarck n'eut pas de plus fervent admirateur que ce savant, cantonné en territoire neutre, pour propager le germanisme. On le traita de rénégat lorsqu'il applaudit aux succès des armées allemandes, à la réalisation de l'unité impériale, par le fer et par le sang. Son attitude était conforme aux doctrines de sa vie. Dans sa jeunesse il avait célébré les hauts faits de Blücher. Vulgarisateur impénitent, il se mettait aussitôt à écrire l'Histoire de la guerre franco-allemande. Ses écrits sont pleins d'insultes à l'endroit de la France et il ne ménage pas l'Angleterre. Ayant largement profité de l'érudition française et britannique, il se venge sur ses maîtres en les traînant dans la boue. C'est une façon comme une autre de les convier au « foyer allemand ». Quand il réédite, au lendemain de la guerre de 1870, son *Histoire générale de la Littérature*, il ajoute à l'introduction un couplet spécial, où il se réjouit d'avoir vu disparaître « la gallomanie de la jeune Allemagne et les modes françaises ». L'Empire allemand lui apparaît comme la réalisation de la pensée allemande : « Sur l'enclume d'un patient travail de culture, le marteau de la pensée a forgé l'épée victorieuse. » Il ne faut pas s'étonner de voir les Allemands de 1917 célébrer sur le mode lyrique la mémoire de ce précurseur qui étala tout nu, il y a soixante ans déjà, le rêve de la démocratie allemande.

§

Le 30 septembre dernier, Hermann Sudermann a atteint la soixantaine. Les périodiques allemands ont souligné cette date, en même temps qu'ils annonçaient l'apparition d'un nouvel ouvrage du fécond auteur, les **Litauische Geschichten**. On a applaudi chez nous cet imitateur d'Augier et de Dumas et deux de ses romans, habilement adaptés, ont atteint de forts tirages. Romancier et auteur dramatique, Sudermann a abordé tour à tour à peu près tous les genres. Pendant plus de trente ans d'une carrière mouvementée, ses productions se tinrent dans la moyenne entre un naturalisme édulcoré et un symbolisme pour salons berlinois. Après avoir traité d'innombrables sujets empruntés à la vie contemporaine, le voici

revenu à sa terre natale. Hermann Sudermann est né, comme on sait, à Matziken, dans la Prusse orientale. Il a passé toute sa jeunesse dans cette province. Après avoir été aide-pharmacien comme Henrik Ibsen, il commença ses études à l'Université de Kœnigsberg. A maintes reprises, il a situé l'action de ses livres dans ces confins de la monarchie prussienne. L'un de ses premiers romans, *Der Katzensteg*, décrit le milieu des « marches de l'est » et l'insurrection de 1813 lui sert de cadre. Mais jamais encore il n'avait essayé de saisir de près l'âme populaire de ces lointaines régions. Il a fallu la grande guerre pour que l'on s'intéresse en Allemagne aux populations autochtones que la Prusse tient sous sa domination. En intitulant *Histoires lithuaniennes* les quatre récits qu'il emprunte à la vie primitive des habitants de sa terre natale, M. Sudermann avouait implicitement qu'il entendait traiter un sujet « étranger ». Dans un paysage de bruyères et de marais, l'auteur a placé des récits de crimes et de passions sauvages, parmi lesquels « le Voyage à Tilsitt » et « la Servante » apparaîtront comme les plus typiques.

Le 17 octobre, le *Deutsches Theater* de Berlin a donné, sous la direction de Max Reinhardt, la première représentation d'une nouvelle pièce de Gerhart Hauptmann, qui s'intitule **Winterballade**. C'est un conte dramatique, dont le sujet est emprunté à une nouvelle de Selma Lagerlöf, le *Trésor d'Arne*. Le chroniqueur dramatique du *Berliner Tageblatt* a avoué qu'il était difficile de suivre l'action sans connaître l'original suédois et, si l'on en croit la *Gazette de Francfort*, ce découpage en sept tableaux manque essentiellement de style et laisse une impression douloureuse. Le réel et le fantastique s'y mêlent, comme dans *Hannele Matern*, mais ce qui a dû séduire particulièrement le signataire du manifeste des 93, c'est que l'auteur suédois fait jouer un fort vilain rôle à une bande de gentilshommes écossais qui dévalisent la maison d'un pasteur et assassinent tous ses habitants. Il est vrai que nous sommes au xvi^e siècle. Mais il est toujours agréable de dire que ce ne sont pas les Boches qui font figure de pillards.

HENRI ALBERT.

LETTRES AMÉRICAINES

John H. Wigmore : *Science and Learning in France* ; Chicago, Northwestern University Building, 3 dollars. — Gustave Poliak : *Fifty Years of American Idealism* ; Boston, Houghton Mifflin, 2 dollars 50. — Mrs. Lawrence Turnbull : *The Golden Book of Venice* ; New York, Century, 1 dollar 50. — John L. Myres : *Hand book of the Cesnola Collection* ; New York, Metropolitan Museum, 2 dollars. — Léon van der Essen : *A Short History of Belgium* ; Chicago, Open Court, 1 dollar. — Dr. Paul Carus : *Goethe* ; Chicago, Open Court, 3 dollars. — George Bird Grinnell : *The Fighting Cheyennes* ; New York, Scribner, 3 dollars 50. — George Palmer Putnam : *In the Oregon Country* ; New York, Putnam, 1 dollar 75. — J.

J. Jusserand : *With Americans of Past and Present Days* ; New York, Scribner, 3 dollars. — Memento.

La Société Américaine de Bourses dans les Universités de France (*The Society for American Fellows hips in French Universities*), dont le Professeur John H. Wigmore est l'âme, vient de faire paraître un gros et important volume, **Science and Learning in France**. C'est une appréciation des facilités offertes par les universités françaises pour les étudiants américains. La dédicace montre l'esprit dans lequel le volume est composé :

Aux savants de la France, dignes gardiens de la grandeur intellectuelle de leur patrie, j'offre au nom des savants américains et avec une admiration et sympathie profonde ce volume, composé à l'époque où la France a atteint les sommets de la grandeur.

Ce livre est une mine d'information en ce qui concerne les grandes écoles de France et contribuera à grossir le courant des étudiants américains qui se dirigeront vers la France à la fin des hostilités.

Depuis un demi-siècle, la *Nation*, de New-York, a été classée avec le *Spectator*, de Londres, comme un organe d'opinion éclairé. Durant cette période elle a toujours été représentative d'un sain idéal des affaires publiques. En commémorant, dans **Fifty Years of American Idealism**, le cinquantième anniversaire de sa fondation, qui a été aussi célébré en avril à New-York dans un grand banquet, M. Gustav Pollak, un vétéran parmi ses collaborateurs, a esquissé son histoire et réuni un nombre important des principaux articles qui parurent dans ses pages. Le résultat est un volume de grand intérêt contenant des études de réelle valeur écrites par les hommes comme Godkin, William James, Carl Schurz et le Colonel Higginson, et constituant un commentaire très lumineux de l'histoire de l'Amérique sociale, politique et littéraire pour les derniers cinquante ans.

Il y a des livres qui intéressent des milliers de gens ; *Uncle Tom's Cabin* et *David Harum* en sont des exemples en Amérique ; et d'autres ne trouvent des lecteurs que parmi les connaisseurs. **The Golden Book of Venice** est de ces derniers. La trame est solide et l'exposé des caractères est vrai. Le personnage principal est un jeune noble qui épouse une fille du peuple. Elle est fidèle à son mari ; mais dans la célèbre querelle qui éclate entre le pape Paul et le frère Paul à-propos d'une prérogative papale, toute la ville, y compris son mari qui est sénateur, prend part contre le pape. Elle est trop bonne catholique pour être détournée de sa soumission envers le chef de l'église : elle s'enfuit à Rome portant une missive de sa propre initiative. L'auteur de ce roman délicat est M^{me} Lawrence Turnbull, fondatrice de la chaire de conférences sur la poésie à l'université

Johns Hopkins, à Baltimore, qui invita Brunetière à y faire des conférences il y a une vingtaine d'années. M^{me} Turnbull vient de faire paraître une nouvelle édition de son roman.

Le **Handbook of the Cesnola Collection** est richement imprimé sur un lourd papier glacé et l'édition est limitée à mille exemplaires. L'auteur de cette histoire et de la description de la célèbre collection Cesnola des antiquités de Chypre, au musée métropolitain de New-York, est M. John L. Myres, une des meilleures autorités de l'Angleterre en ces matières, qui se montre très juste envers la personnalité peu ordinaire du Général Cesnola, tant attaqué pendant sa vie.

Considérant ses avantages, dit M. Myres, un archéologue de génie aurait pu avancer d'une génération les études modernes. C'est dommage, mais ce n'est point la faute de Cesnola si le consul américain de Chypre ne fut pas un génie d'archéologie.

A Short History of Belgium, par le Dr Léon van der Essen, professeur d'histoire à l'université de Louvain, est basé sur des conférences données à l'université de Chicago en 1915. Cette très vivante étude trace l'histoire si variée de la Belgique depuis sa formation, embrassant l'époque de l'occupation romaine, l'invasion des Francs et le règne de Charlemagne, puis la période féodale, la formation des communes et le pouvoir des ducs de Bourgogne. La narration s'occupe ensuite du régime autrichien et espagnol, de celui de la France et de la Hollande, ainsi que de la révolution de 1830 ; et finalement la période moderne d'Etat indépendant dont l'existence est aujourd'hui en jeu. En historien érudit, dont la capacité est reconnue, le professeur van der Essen a traité ce sujet si intéressant avec imagination et sympathie et avec un soin très grand de l'exactitude et des valeurs historiques.

Goethe, par le Dr Paul Carus, le philosophe allemand-américain est une étude sympathique d'un des hommes les plus éminents dans l'histoire du monde et de cette meilleure Allemagne d'autrefois. L'auteur nous décrit Goethe, l'homme, le poète et le penseur ; et Goethe, l'homme, est presque plus attirant encore que le poète ou le penseur. Suivant le Dr Carus, il était d'une humanité saine, libéral en religion, mais non pas sceptique, religieux, mais non pas dogmatique ou partisan d'une église plutôt que d'une autre.

Il adorait Dieu dans la nature ; ce qui fait que nous pouvons l'appeler panthéiste ou moniste. De sa nature il était porté au positivisme, et par là s'opposait à l'esprit de destruction du négationisme.

Ce livre est richement illustré.

The Fighting Cheyennes, par George Bird Grinnell, une des premières autorités sur les indiens des Etats-Unis, est la pre-

mière étude complète d'une tribu indienne typique, dont l'évolution, les luttes et les guerres ont touché à un temps ou à un autre, intéressant non seulement la plupart des autres tribus indiennes de l'ouest, mais les blancs, les grands « Indian Fighters » de l'armée américaine, comme les généraux Miles, Crook et Custer. Prenant pour titre le nom de cette tribu, ce livre embrasse un large horizon et se trouve peut-être la plus grande contribution qui ait été apportée à l'histoire de cette race qui disparaît. Il serait difficile de trouver un autre volume si rempli de vie, d'aventure, de stratagèmes, d'héroïsme et d'abnégation d'une part comme de l'autre des combattants.

Ce que les indiens virent et comprirent dans les batailles que je décris, m'écrit M. Grinnell, et dans bien d'autres, je l'appris durant plusieurs années d'intime amitié et connaissance avec ceux qui prirent part à ces faits.

In the Oregon Country, par George Paimer Putnam, est une autre intéressante description de la vie au grand air aux Etats-Unis. Tout l'action du volume se passe dans les grands Etats du « Pacific Slope », l'Orégon, la Californie et Washington. Il y a des aperçus sur les anciennes traditions de tout ce pays et de l'ouest moderne en formation. Pour nous servir des termes de l'auteur, « ce livre offre un coup d'œil du nouvel ouest d'aujourd'hui se préparant pour un grand lendemain ». L'introduction est de M. James Withycombe, ancien gouverneur de l'Orégon, qui nous dit que l'auteur a longtemps vécu dans les régions qu'il décrit et qu'il a été touché par l'esprit qui anime cette contrée. Le lecteur même le plus indifférent s'en aperçoit.

Actuellement doyen, non seulement du corps diplomatique de Washington, mais de tous mes prédécesseurs, je me suis permis de réunir quelques études sur quelques personnages et quelques incidents parmi les plus intéressants au point de vue des relations franco-américaines... J'espère que ces pages trouveront autant d'indulgence parmi les lecteurs qu'elles en ont trouvé parmi les auditeurs. Ainsi ayant vécu en Amérique treize ans et en offrant mes meilleurs vœux aux quarante-huit Etats d'aujourd'hui, je dédie ce volume au treize Etats originaux.

C'est dans ces termes que M. Jusserand, ambassadeur de France aux Etats-Unis, débute dans son récent livre **With Americans of Past and Present Days**, qui traite de Washington, Lincoln, Franklin, Roosevelt, et de toute une pléiade de notables américains. Ce livre a été bien reçu en Amérique où la haute opinion pour l'auteur est bien exprimée par M. Barrett Wendell dans ces mots pris de la *Yale Review* : « Aucun ambassadeur ou ministre accrédité dans ce pays n'a mérité ou gagné une admiration et une confiance plus complète. » Et son heureuse façon de s'exprimer en anglais sur des thèmes anglais et américain a été remarquée avec

esprit par Mgr Ainger, chanoine de Saint-Paul de Londres, en ces lignes :

*A Frenchmann, straying into English fields
Of letters, seldom has a locus standi ;
But if there's one to whom objection yields,
'Tis Jusserand, — he has the jus errandi.*

MEMENTO. — Il vient de se fonder, à New-York, la « Dante League of America », avec quartier général au National Arts Club. L'âme de l'entreprise et son secrétaire est M^{me} Durant Rose, qui m'écrit ces mots : « Le but de la Ligue est de propager la connaissance et l'étude de Dante, ses œuvres, sa langue et son pays, par des conférences populaires, des publications, etc., et de se préparer pour la célébration du 600^e anniversaire de sa mort qui tombera en 1921. »

Principaux articles 1917 : *Yale Review*, janvier : « George Moore », par Duncan Phillips. « Tous les ateliers et les cafés du quartier des Batignolles aimaient à le considérer comme des leurs ; et il avait l'habitude de dire que Paris était son champ de récréation. » — *Nation*, 18 mars : « The Political Influence of Rousseau », par Professeur Irving Rabbitt. « Rousseau est seulement le plus éloquent et le plus influent des sentimentalistes. » — *Scribner*, mars : « Some Misconceptions regarding French Decorative Art of the 18 th. Century », par Henry Coleman May. Article bien illustré. — *Scribner*, avril : « The Return to the Classic Spirit », par Henry Coleman May. « A la fin de cette guerre, libérée de ces influences teutoniques qui doucement mais sûrement étaient en train de vulgariser Paris, la ville-lumière devra de nouveau s'imprégner de l'esprit national de son art et continuer d'une façon au moins digne de ses traditions. » — *Yale Review* avril : « Patriot and Poet », par Beulah B. Amram, qui raconte l'histoire de la mort des soldats-poètes Byron et Brooke, anglais ; Körner, allemand ; Mameli, italien ; et Petœfi, hongrois. — *North American Review*, mai : « Les Caractéristiques de l'Esprit français », par M. Gustave Lanson, professeur en Sorbonne, qui, pendant la dernière année scolaire, a fait une série de conférences devant les universités américaines. — *North American Review*, juin : « Remy de Gourmont », par James Gibbons Huneker, critique littéraire américain. « Remy de Gourmont est The Admirable Crichton des lettres françaises. » — *Scribner*, juin : « Carolus Duran », par un de ses élèves, l'artiste distingué américain M. Will H. Low. « Le nombre d'artistes qui, ont profité de ses conseils est plus grand que pour n'importe quel autre maître... Un des grands peintres de la France. » — *Yale Review*, juillet : « Is there a Future for Belgium ? » par Emile Cammaerts. « L'unité de la Belgique a été fortifiée plutôt qu'affaiblie par la guerre, et aussitôt que le pays aura été libéré, nous verrons les réfugiés retourner et toute la nation, Flamands et Wallons, travailler avec une seule âme et de toutes leurs forces à reconstruire leurs foyers en ruines. » — *Nation*, 5 juillet : « The Humanism of Thoreau », par Professeur Norman Foerster. « Il s'adresse à ceux qui voudrait vivre en esprit, sans pour cela cesser de faire partie de la comédie humaine. » — *Nation*, 2 août : « Matthew Arnold », par Professeur Irving Rabbitt. « Arnold fut incompris par

ses contemporains, non pas qu'il fût moins moderne, mais au contraire parce qu'il fut plus moderne qu'eux. »

THÉODORE STANTON.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Capitaine Oudanc : *Notre retraite de Serbie*; Salonique, « La Revue Macédonienne ». — Max Deauville : *Jusqu'à l'Yser*, Calmann-Lévy, 3,50. — H. Carton de Wiart : *La politique de l'Honneur*, Bloud et Gay, 3 fr. — Emile-François Julia : *La fatalité de la Guerre*, Perrin, 3,50. — René des Touches : *Pages de Gloire et de Misère*, E. de Boccard, 3,50. — *Notes d'un témoin. Les grands jours de France en Amérique. Mission Viviani-Joffre, avril-mai 1917*, Plon, 3,50. — *Le testament politique du Général Von Bissing*, avec notes critiques de Fernand Passeleq, Cahiers belges, 0,60. — Antonin Eymieu : *La Providence et la Guerre*, Perrin, 3 fr. 50.

Le capitaine Oudanc, pseudonyme transparent de Riciotto Canudo, a publié à Salonique **Notre retraite de Serbie** avec le sous-titre : *Feuillets d'un officier de zouaves*. Il a donné comme épigraphe à ces pages les lignes suivantes : « *In memoriam*. Je dédie ces pages à nos camarades tombés en Serbie, qui attendent. » C'est un récit excellent, simple et imagé de la fameuse et héroïque retraite. Ce récit plein de faits est attachant comme un roman et l'on regrette qu'il tienne en si peu de pages. Ce portrait du soldat bulgare est plus évocateur qu'un gros livre :

Nous avons déjà remarqué que le Bulgare excelle dans un mutisme guerrier assez important. Loin d'avoir cette implacable insouciance du fantassin français, que ni crainte, ni ordres n'empêcheront, arrivé qu'il sera près d'une crête, de voir ce qui advient au sommet, le Bulgare sait se défilier et se dissimuler avec un art parfait. Nous l'avions observé pendant toute la campagne. Il sait ne pas se montrer. Art de montagnard, science nécessaire de trappeur, perfectionnée sans doute pendant la guerre des Balkans.

Les anecdotes ne manquent pas dans cette brochure riche d'une ample matière historique et tout imprégnée de vérité. C'est un des récits de « Retraite » les plus intéressants qu'il soit donné de lire. Car on ne connaît peut-être pas, dans l'histoire, de retraite comparable à celle-ci, dont le narrateur peut écrire avec une netteté toute militaire :

Ils ont nos positions — pourquoi nous poursuivent-ils ? — Alors une image se levait, fantômale, celle d'une Grèce hostile. Et c'était notre seule consolation. La Grèce hostile qui nous attendait avec des armes braquées sur notre arrivée. C'était encore la guerre, l'ennemi vers lequel nous allions. Nous allions au combat. La peine de la retraite, mesurée à notre dédain des Bulgares, se trouvait ainsi largement soulagée d'un souffle d'orgueil.

Le capitaine Oudanc n'a donc pas relaté tout simplement la retraite de Serbie, mais son récit se trouve être une contribution à un des plus déplorables chapitres de l'Histoire de l'hellénisme.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

§

Un des récits les plus remarquables de la campagne de Belgique a été publié par M. Max Deauville (Docteur M. Duwez, médecin-adjoint de santé), qui a suivi les troupes pendant leur retraite. C'est le récit qui a pour titre : **Jusqu'à l'Yser** et où il a raconté, le plus souvent jour par jour, les choses dont il a été témoin depuis août 1914 jusqu'aux combats devant Dixmude en novembre 1915. — La campagne est déjà commencée lorsque s'ouvre le volume et l'on suit d'abord les forces belges qui traversent Wavre et se portent sur la route de Gembloux ; se dépensent en marches et contre-marches avant de se retirer sur Anvers que menace déjà l'ennemi. Les nouvelles les plus extraordinaires circulent et les hommes prennent d'abord la guerre en belle part. Mais presque de suite la retraite devient lamentable ; les troupes harassées laissent des éclopés et des traînardes sous la grosse chaleur du mois d'août. La colonne un moment traverse Willebœrck, tandis que les hommes, les enfants s'agenouillent et qu'un prêtre récite des prières auxquelles répond la foule. — Ensuite l'armée se trouve au repos à Borsbeek, court répit durant lequel l'auteur va voir Anvers, les forts dont l'armement lui semble bien rudimentaire. Les troupes doivent bientôt se remettre en marche et se porter sur Malines, puis au delà vers le village de Hofstade incendié par les Allemands et près duquel elles bivouaquent. La bataille commence ensuite et le récit en donne cette angoissante impression de l'arrière où, sans la fièvre du combat, on voit ramener des blessés, des moribonds, tandis que le canon tonne et hurle, que la fusillade fait rage. Il faut enfin se replier, revenir sous la protection des forts. Après quelques jours, l'alerte est de nouveau donnée, au milieu de la nuit, et les forces belges se retrouvent en route. Elles vont cantonner à Boom ; puis on les embarque en chemin de fer jusqu'à Heyst op den Berg, d'où elles continuent à pied. Elles traversent ainsi le territoire dévasté de Tremeloo, dont les maisons ont été pillées et incendiées ; tout ce qui n'a pas été détruit rendu inutilisable, — les fauteuils éventrés à coups de baïonnette, les glaces brisées à coups de fusil. Les troupes doivent pousser plus loin ; une nuit est passée à Wechter, à la belle étoile, — ou plutôt à la brume, — et au matin, lorsqu'on se remet en route, c'est pour retrouver encore les traces du passage des Allemands : bouteilles cassées, maisons mises à sac, etc.. La bataille est livrée un peu plus loin, à Wackerzeel, et le tableau du combat est poignant comme celui des ambulances reste atroce. De nouveau c'est la retraite sous le feu de l'ennemi, — presque la débandade, par un temps affreux, le vent déchaîné, la pluie giclante ; toute la nuit se passe de la sorte, puis l'ordre arrive de se porter de nouveau en avant ; mais il n'y a pas de combat et les troupes enfin peuvent se mettre à l'abri. — L'investissement d'Anvers

se resserre pourtant ; les villes et villages de la zone militaire tombent l'un après l'autre ; la première ligne des forts va être forcée. Les troupes sont alors mises en route pour Termonde, et de nouveau ce sont de lugubres tableaux de la guerre, toujours des blessés, la lamentable chair à canon qu'il faut disputer à la mort. Les colonnes sont dirigées sur Gand avec l'espoir de les reformer derrière les armées anglo-françaises qui pénètrent en Belgique ; de nouveau, il faut marcher, marcher encore, avec à peine de courts repos. Un moment les troupes campent dans un village pour en repartir sous une pluie diluvienne, mais finissent par atteindre une gare où des trains viennent enfin les prendre. Déjà elles ont croisé des fusiliers marins, — nos demoiselles au pompon rouge, qui viennent les soutenir ; plus loin ce sont des contingents anglais, en marche de même vers l'ennemi et qu'elles saluent de longues acclamations. Le train atteint Bruges où s'entassent déjà des réfugiés d'Anvers, puis gagne Dixmude. Les Belges prennent position sur l'Yser et dès lors le récit donne les noms familiers des points et localités de la région : Roulers, la forêt d'Houthulst, le cabaret Kortekeer, Bixchoote, le canal de l'Yperlée, le pont de Steenstraete, Zuydschoote, etc... C'est la longue résistance des troupes ; les combats livrés à Tervaele, — échec d'abord, mais réparé à l'arrivée du contingent français ; le massacre de Dixmude, de Lizerne, de Steenstraete, la dévastation d'Ypres. Sales, maculés, boueux, pas rasés, les traits durcis par la fatigue, les hommes se battaient avec rage. « On nous a commandé de tenir et nous tenons, écrit M. Max Deauville : tout l'horizon de l'Yser disparaît dans la poussière ; à droite vers Dixmude se répand une lourde fumée qui rampe au ras du sol. Au milieu de ces nuées apparaissent des flammes, la silhouette des fermes qui flambent. Au ciel les nuages ronds des gros shrapnells noirs et olivâtres se dilatent et le vent les emporte en les roulant doucement sur eux-mêmes. » Mais il faut lire d'un bout à l'autre ces récits d'héroïsme et de misère ; imaginer cette guerre d'embuscades, de tranchées, « où chacun creuse son trou et peut-être sa fosse », parmi les maisons incendiées, les églises qui s'écroulent sous le bombardement ; les scènes d'épouvante et de mort qui rappellent aussi bien celles que nous montrait jadis Camille Lemonnier dans ses *Charniers* à propos de la bataille de Sedan. — Toutefois l'ouvrage de Max Deauville est surtout un itinéraire. Ce qui lui manque surtout, c'est le coup d'œil général, — de grandes lignes pour encadrer le récit qui se perd souvent dans le détail multiple. Mais il restera sans doute comme un témoignage, magnifiant l'épopée farouche d'un petit peuple qui n'a voulu ni se courber ni mourir et, en un temps où il est convenu qu'on doit toujours s'incliner devant les profits et les bénéfices, s'est souvenu de ses ancêtres héroïques de Courtrai et de Roosebecque, comme eux s'est redressé

pour se battre, — a voulu résister quand même, *pour l'honneur*.

C'est le mot qu'emploie également M. Carton de Wiart, ministre de Belgique, en réunissant à propos du conflit actuel une série de conférences, discours, allocutions, préfaces et articles divers : **la Politique de l'Honneur**, où il a donné de curieuses considérations, par exemple dans le chapitre intitulé : *Méthodes de guerre et de propagande*, sur les procédés de l'Allemagne et leur soi-disant justification, ou sur la *Weltpolitik*, qui nie tout ce qui l'entrave, accapare tout ce qui la tente, et d'abord, sous des prétextes vagues, les petits Etats ses voisins. Mais il a parlé surtout de la résistance et de l'endurance des populations belges ; des devoirs de l'exil d'abord pour ce qui peut concerner les questions de demain ; de l'unité du peuple belge, sinon de la race, qui s'est révélée en 1914, et de la permanence de ses traditions ; enfin des raisons profondes de la résistance aux prétentions allemandes, — outre les pages où il parle du passé guerrier de la race, de la liberté des peuples, des leçons morales de la guerre, etc. On peut passer sur quelques pièces qui ne sont que des déclamations ; mais il y a les faits qui demeurent toujours : devant Liège 42.700 Allemands restèrent sur le carreau ; sur l'Yser, 48.000 Belges et 6.000 fusiliers marins arrêtaient sept divisions allemandes déferlant de l'Est et du Nord et qui disposaient de 400 canons. On leur avait demandé de tenir pendant 48 heures ; ils arrêtaient l'ennemi durant quinze jours et perdirent 14.000 hommes.

Il y aurait bien à apprendre pour les Allemands, sans doute, à la lecture de ce petit livre. Mais ils peuvent l'étudier et le retourner longuement ; nous savons très bien qu'ils n'ont pas encore compris.

De M. Emile-François Julia, je voudrais signaler encore une intéressante publication : **La Fatalité de la guerre, scènes et propos du front**, et dont on peut dire surtout que c'est un livre de réflexion, de raisonnements, — souvent très justes d'ailleurs, — et qui accompagnent les gestes en somme beaucoup plus efficaces des combattants. L'auteur voit ainsi dans ses étapes, des plaines du nord aux montagnes de l'Alsace, une sorte de pèlerinage qui le remet en contact avec la nature. La canonnade pourtant est au lointain, et, comme de juste, on ne sait jamais où les choses se passent, — dans l'Est, en Lorraine, sur la frontière actuelle. Les troupes gagnent le front, saluées par quelques obus, et s'installent. Une attaque doit avoir lieu le lendemain, qui a été longuement préparée ; et voici le défilé des colonnes d'assaut, l'arrêt de la canonnade. D'un tertre où observe l'Etat-major se déroule le panorama du champ de bataille. Les troupes ensuite se portent en avant, occupent l'emplacement d'un bois où il ne reste que des souches, — et quelques cadavres allemands, fixés par la déflagration des projectiles dans les

attitudes de la vie, cependant qu'ailleurs le terrain bouleversé et couvert de cadavre, — hommes et chevaux, — empêtrés dans les fils de fer barbelés, étale d'horribles chairs déjà putrides sous le baiser du soleil. — Mais les récits de M. E. Fr. Julia ne s'attardent pas longtemps à ce qu'on peut appeler le tableau immédiat des faits. Il préfère parler de « l'air du front », atmosphère toute différente de la nôtre, et où le courage, voire l'héroïsme, sont monnaie courante ; de la mentalité des prisonniers ; des ambulances et de tout ce qui s'y rapporte. Ailleurs ce sont les conversations des « poilus », des réflexions sur les qualités diverses du courage et le sentiment si curieux qui pousse les hommes au moment de l'action à dissenter sur l'idée de patrie, etc... On peut indiquer que le volume, — réfléchi, pensé, — abonde en appréciations justes des faits et choses, — même au delà des concepts immédiats, comme lorsqu'il parle du choc des richesses sociales dans la guerre actuelle. Mais peut-être a-t-il encore quelques illusions lorsqu'il écrit à propos du conflit : « L'homme tuera l'homme tant qu'il sera borné dans ces jugements, inapte à distinguer l'erreur de la vérité, incapable de placer son ambition hors du négoce et du gain ; tant qu'il convoitera le bien d'autrui et ne saura pas limiter son désir aux jouissances vraies de la nature et aux joies intérieures. » — C'est que la perfection n'est guère de ce monde, et supposer que la guerre puisse un jour ne plus exister parmi les hommes, n'est-ce pas vouloir absolument se duper soi-même ?

Un recueil curieux encore a été publié par M. René des Touches : **Pages de gloire et de misère**, — des choses écrites sur le front, nous dit-il, avec l'impression directe des faits. Il commence avec un épisode de la mobilisation et reconnaît très justement que jusqu'à la dernière minute personne n'a voulu croire à la guerre, tellement on a méconnu la réelle mentalité allemande. Le récit donne ensuite un tableau poignant du champ de bataille de la Marne, sur lequel l'auteur, qui avait été maintenu en Lorraine, arriva après la retraite de l'ennemi. C'était réellement une vision atroce : les chemins, les champs couverts de cadavres d'hommes et de chevaux, le relent pestilentiel des corps empuantissant l'air, — et puis des tombes, des tombes, d'énormes fossés surmontés de képis placés sur des baïonnettes ; plus loin des corps étendus attendant les fossoyeurs ; les épaves, le cortège des émigrants, des pauvres gens chassés de chez eux par la guerre et trébuchant les hardes, les meubles entassés sur des carrioles. Partout on trouvait des débris de choses cassées, de choses abandonnées par les vaincus : des bouteilles vides, des sacs au poil fauve bourrés de choses hétéroclites, volées sur la route. C'était ainsi depuis la Fère-Champenoise, Coligny, Aulnizeux, — les marais de St-Gond, — « d'où émergeaient

encore les canons enlisés de la garde prussienne, dressant au-dessus de la vase leurs volées grises, qui ressemblaient à des stèles funéraires » (p. 66).

Les récits de M. René des Touches, un peu émus, un peu attendris ont l'intérêt des choses vues et ne s'attardent pas toujours à des spectacles tragiques. S'il retrace la physionomie de villages bombardés ou déjà en ruine; s'il donne le rapport d'une exécution d'espions, — dans lequel la censure a diablement coupailé, — il a aussi des histoires un brin humoristiques ou d'une bonhomie souriante, comme les pages écrites sur le rôle de ceux de l'arrière, le train des permissionnaires, les femmes au front, le café maure, — la physionomie curieuse du vaguemestre, — et pour finir sur les prisonniers venus de la Somme, et dont certains devaient tenir des propos bien subversifs, car on leur a fait voir de près, à eux aussi, les grands ciseaux de l'administration.

CHARLES MERKI.

§

Les Grands jours de France en Amérique se rapportent, comme l'indique le sous-titre, à la *Mission Viviani-Joffre d'avril-mai 1917*, et grâce à ces vivantes *Notes d'un témoin* qui veut garder l'incognito, nous pouvons juger le degré de l'enthousiasme qui a accueilli cette mission ainsi que la profondeur du dévouement à la cause du droit de ce grand peuple américain. Les Allemands affectaient d'en ricaner : Quoi ! des marchands de porc salé, abrutis par le culte du dieu dollar, ne fileraient pas doux devant eux, les foudres de guerre, alors qu'ils avaient tout à gagner à voir se prolonger les hostilités sans y prendre part, et tout à perdre à s'y mêler ! Et les Allemands n'étaient passeuls à penser ainsi ; plusieurs même chez nous, ne jurant que par la politique réaliste, déclaraient n'importe quel peuple incapable d'une politique idéaliste. Or le démenti est formidable, car c'est bien d'une façon désintéressée et magnanime que les Etats-Unis se sont levés pour la défense de la civilisation contre la barbarie. Et sans doute, ils ne se sont levés que quand l'Allemagne s'est attaquée directement à eux, mais enfin croit-on que s'il n'y avait eu que le torpillage du *City of Memphis* et de quelques autres cargos, la vague d'enthousiasme vengeur aurait déferlé avec une telle puissance d'un bout à l'autre de la grande république ? Non, c'est bien pour nous tous que les Etats-Unis se sont levés, et plus spécialement pour nous, Français et Belges, qui maintenant ne faisons plus qu'un moralement parlant. Et ce n'est pas seulement la dette de reconnaissance contractée par les insurgents de 1778 que leurs descendants acquittent d'une façon si splendide, c'est l'affirmation du culte pour notre pays, *France, sweet heart of the*

world, comme dit si gentiment un Américain, que ce livre met en pleine lumière. Si l'Allemagne ne s'en était prise qu'à la Serbie, à la Russie, et à l'Angleterre, les Etats-Unis n'auraient peut-être pas bougé, la Serbie leur était indifférente, l'Angleterre peu sympathique et la Russie tsariste carrément odieuse; mais elle s'attaquait à la France, et alors tout changeait. On bat Maman, j'accours! disait Hugo en 1870. Or la France n'est pas maman seulement de ses fils; le vers de la *Fille de Roland*: Tout homme a deux pays, le sien et puis la France, est bien antérieur à Henri de Bornier. Les Américains ont été de ce sentiment, nous ne l'oublierons jamais.

De toutes les belles pages, indignées ou brûlantes, qu'a inspirées cette guerre, il n'en est peut-être pas de plus belles que les deux messages du Président Wilson que les *Notes d'un témoin* ont raison de reproduire *in extenso*, celui du 2 avril sur la déclaration de guerre et celui du 15 juin sur les hostilités prochaines, auxquels il faudrait joindre la récente Réponse à la Note pontificale. Pauvre Saint-Père, ce n'est pas lui qui sort à son avantage du rapprochement avec ce simple juriste laïque! Quelle sagesse à la fois calme et chaleureuse dans tous ces messages et comme les Etats-Unis doivent être fiers de se voir représentés par un tel homme! Parmi les rois, Albert de Belgique seul peut soutenir la comparaison. Quant à ceux des pays neutres qui pourtant ont eu de plus nombreux *City of Memphis* torpillés et depuis plus longtemps, hélas, n'en parlons pas: réalistes ils sont, réalistes qu'ils restent!

Le livre est donc à lire et à garder. On est fier d'être Français quand on voit de quel amour et de quel respect la mère patrie est entourée à l'étranger. Mais alors, on se demande si en retour nous-mêmes avons été assez démonstratifs envers ces nobles Américains, comme d'ailleurs envers tous nos alliés. A Paris, nous ne faisons que croiser des combattants de toutes nationalités, et nous avons l'air de trouver cela tout naturel. Sans tomber dans des excès d'acclamations qui choqueraient sans doute ces vaillants, n'aurait-on pas pu être un peu plus chaleureux, organiser par exemple un centre de réception permanent où tout militaire étranger venant à Paris pour la première fois aurait été accueilli, aurait rompu le pain avec nos compatriotes dans de modestes, mais cordiaux banquets, les inviter à visiter nos musées, nos écoles, nos monuments, les mettre en rapports avec de riches particuliers qui les auraient hébergés pour quelques jours, demander à nos soldats à nous, à nos enfants, de saluer les officiers? Il semble que le Gouvernement, ou sinon la Ville de Paris, ou sinon quelque grande Association privée, aurait pu faire quelque chose dans cet ordre d'idées, ne serait-ce que quelques interprètes officiels stationnant sur les grands boulevards qui eussent assurément rendu service à nos hôtes et prévenu bien des cas d'exploita-

tion regrettable de la part de certains mercantis ou de certaines promeneuses.

Les Cahiers belges ont eu raison de traduire et publier in-extenso **le Testament politique du général Von Bissing** : c'est un document précieux sur l'âme allemande et la politique allemande. Ce Von Bissing qui était arrivé en Belgique comme gouverneur général, en juillet 1915, la bouche enfarinée, qui dans une *Lettre ouverte au peuple belge*, qu'on afficha partout, déclarait : « Je ne demande à personne de renoncer à ses idéals ou de désavouer hypocritement ses convictions », se désavouait lui-même, plus hypocritement encore, en écrivant pour lui et ses compatriotes un mémoire qu'il se serait bien gardé d'afficher sur les murs de Bruxelles : « C'est un devoir sacré qui s'impose à nous de maintenir la Belgique sous notre influence et dans la sphère de notre puissance, de nous abstenir dans l'intérêt de la sécurité de l'Allemagne de rendre à la Belgique sa liberté. » Je me demande ce que les activistes flamingants pensent de cette déclaration et s'ils préfèrent toujours la sphère de puissance germanique à l'ancien joug du roi Albert. « Il n'y a qu'un moyen, continue Von Bissing, la politique de la force, et c'est la force qui devra procurer ce résultat que la population encore hostile s'accommode de la domination allemande et s'y soumette. » L'exemple de l'Alsace-Lorraine est décisif en effet pour prouver l'habileté accommodatrice de cette domination.

Les activistes flamands diront-ils : Cela ne nous regarde pas précisément ? Eh bien voici qui les regarde, en conclusion de tout un long paragraphe sur eux : « Sans doute il faut protéger les Flamands, mais on ne peut, en aucun cas, donner les mains à ce qu'ils deviennent tout à fait indépendants. » Oui, oui, ils seront admis au triple privilège de tous les sujets de Dame Germania : payer l'impôt, se faire trouer la peau et fermer la gueule. Il y aura même un perfectionnement du système, l'expropriation : « Pour empêcher qu'on n'en arrive, en Belgique, à une situation analogue à celle qui s'est créée en Alsace-Lorraine, il faudra de toute nécessité recourir à l'expropriation. » Von Bissing n'a pas osé aller jusqu'à la transplantation, à la mode des Sennacheribet des Nabuchodonosor, mais qui sait s'il n'y pensait pas ? « Surtout il faut condamner les demi-mesures et ne pas chercher à garder des ménagements. » Voilà qui promet ! Mais qu'arriverait-il si le prochain gouverneur belge de la Rhénanie ou de la Westphalie s'inspirait des idées du Testament politique de Von Bissing ? Les Allemands, du moins, n'auraient rien à y redire.

HENRI MAZEL.

§

M. Antonin Eymieu a entrepris, dans son livre : **La Providence et la Guerre**, de défendre celle-là contre le fait de l'exis-

tence de celle-ci. En effet, certains se sont plaints et d'autres n'ont pas compris que la Providence n'ait pas empêché cette guerre quasi mondiale qui surpasse toutes les précédentes par ses crimes, ses atrocités et ses infamies de toute sorte. Aucun peuple connu, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, n'était jamais descendu aussi bas dans la crapulerie et le crime, que la brute allemande. Elle s'est mise d'elle-même au ban de l'humanité. J'imagine qu'après la guerre toute personne qui se respecte tant soit peu n'osera plus entrer en relation avec les Boches.

L'ouvrage de M. Eymieu part d'une bonne inspiration, mais je doute fort qu'il arrive à son but. D'autre part, le Dieu ou la Providence dont il nous entretient ressemble fort à l'homme, à l'homme qui serait infiniment grand. Il est vrai que nous ne pouvons attribuer à Dieu que les bonnes qualités que nous possédons nous-mêmes, mais, bien entendu, en les portant à la perfection.

L'homme crée toujours les Dieux à son image. L'histoire de tous les dieux le prouve abondamment. Par contre, il n'est pas vrai, quoi qu'affirment les livres prétendus sacrés, que Dieu a fait l'homme à son image. S'il en était ainsi, Dieu serait un être bien infime. Entre l'Absolu ou l'Infini et le relatif ou le fini, il n'y a pas de commune mesure ; il ne peut pas y avoir non plus de ressemblance quelconque. M. Eymieu, parlant des hommes du temps du paganisme qui façonnaient « Dieu à leur goût », s'écrie : « Ah ! les jolis dieux que fabriquent les hommes ! » Et le sien donc ?

Il nous dit que « ce sont les péchés de l'Allemagne, son oubli de Dieu, son orgueil, ses convoitises — qui ont déchaîné la guerre » et que « ce sont les péchés de la France — pour ne parler que de nous — qui l'avaient rendue possible » (page 175).

Nous ne suivrons pas l'auteur dans le développement de ses idées sur la Providence, le mal, les causes premières ou secondes, lointaines ou prochaines de la guerre et sa durée et le problème de la natalité française. Il émet aussi l'hypothèse qu'il existe d'autres humanités que la nôtre et désigne leur place dans « le plan providentiel ». L'épilogue est probablement la meilleure partie de son livre.

JACQUES BRIEU.

A L'ÉTRANGER

Balkans.

Le voyage de Guillaume II en Orient a été qualifié tout d'abord d'énigmatique par un grand nombre d'organes alliés. Mais peu à peu l'énigme est devenue de moins en moins énigmatique, et aujourd'hui en mettant de l'ordre dans les informations de presse et autres qui nous sont parvenues à ce sujet, nous pouvons dire que le kaiser a été

poussé par deux grandes raisons à entreprendre sa randonnée Berlin-Sofia-Constantinople.

1^o Pour calmer les Bulgares, manifestement irrités contre l'Allemagne à la suite des propositions de paix séparée faites par des émissaires venus de Berlin à des personnalités politiques de la Roumanie envahie. (Voir ma chronique du 15 octobre dans le *Mercur de France*.)

2^o Pour reconforter Turcs et Bulgares qui, ayant compté sur la défection grecque, suivent avec inquiétude les préparatifs de l'armée hellénique, et, aussi et avant tout, pour leur demander à consentir de nouveaux sacrifices aussi bien en Orient que sur le front italien.

Suivant des informations reçues à Athènes et recueillies par le correspondant du *Daily Mail*, la Turquie et la Bulgarie seraient particulièrement inquiètes pour la sécurité de leur front de Macédoine et exigeraient l'envoi de renforts allemands pour parer à l'intervention possible de l'ensemble des forces grecques. L'Allemagne de son côté, qui subit de lourdes pertes sur le front occidental, voudrait, au contraire, retirer des troupes du front de Macédoine plutôt que d'y en amener.

L'importance de l'intervention grecque peut être regardée par les critiques en chambre comme négligeable, mais elle est, en réalité, de la plus haute importance dans les Balkans.

L'armée grecque vaut, en réalité, deux fois plus que ne semblerait indiquer l'importance de ses effectifs. En effet, le soldat grec est complètement acclimaté à la région balkanique. L'ensemble des forces grecques jetées sur le front de Macédoine ferait pencher complètement le plateau de la balance en faveur des Alliés et, forçant la Bulgarie à conclure une paix séparée, mettrait la Turquie, coupée de ses autres Alliés, dans l'obligation de se soumettre aussi.

Telle est la conclusion du correspondant du *Daily Mail* et on peut se fier, croyons-nous, à cette appréciation, équivalant presque à un témoignage, d'un excellent connaisseur des choses d'Orient. D'ailleurs par leur inquiétude Turcs et Bulgares ne prouvent-ils pas qu'ils sont sensiblement du même avis ? Et n'ont-ils pas menacé l'Allemagne de conclure une paix séparée avec l'Entente avant que la Grèce eût achevé tous ses préparatifs ? Mais ces menaces ne sont que purement verbales. L'emprise allemande sur les gouvernants de Sofia et de Constantinople, sur l'ensemble de l'armée et de l'administration étant des plus fortes, la conclusion d'une paix séparée avec ces deux Etats apparaît comme chose matériellement impossible. Faute de pouvoir prendre une résolution qui leur aurait permis de sortir de l'impasse, les Turco-Bulgares se bornent donc à préférer des menaces qu'ils se savent incapables de mettre à exécution. Par cette politique de mauvaise humeur, ils espèrent obtenir l'assurance de l'aide

éventuelle des Allemands et, vu l'importance du front macédonien pour les empires centraux, il n'est pas illogique de croire que le kaiser ait promis à ses alliés de donner au moment opportun un coup de collier dans les Balkans. Mais Guillaume II fit, paraît-il, d'autres promesses encore aux Bulgares dans la liste desquelles Salonique occupe la première place. Ces promesses, loin d'avoir un caractère sérieux, révèlent pourtant une chose : à savoir que Guillaume II attache un prix exceptionnel à l'alliance bulgare. Telle semble être aussi l'impression d'un correspondant presque anonyme du *Temps* — il ne signe que d'un S — et qui est sans aucun doute originaire de Serbie. Voici ce qu'il écrivait à ce sujet il y a quelques jours :

De toutes les manifestations qui ont accompagné la visite de Guillaume II à Ferdinand de Cobourg se dégage l'impression d'un effort des deux souverains pour maintenir la fermeté de leur alliance. De même que l'Allemagne a besoin d'une forte Bulgarie, celle-ci a besoin d'une forte Allemagne, toutes deux voulant étayer l'une sur l'autre leur politique dans les Balkans et en Orient.

L'erreur de la politique russe dans les Balkans au dix-neuvième siècle a abouti à la création de cette grande Bulgarie à San-Stefano, qui fut la source des prétentions du chauvinisme bulgare. Depuis, la Bulgarie n'a cessé de crier à haute voix ses droits non seulement sur la Macédoine, dans le sens le plus large, mais sur l'issue aux quatre mers, tout en cherchant de toutes ses forces à obtenir l'hégémonie dans les Balkans. En 1913, avant l'attaque trahissante contre les Serbes et les Grecs, le général Savov, qui est plutôt pour la manière forte, a clairement dit dans sa lettre au gouvernement que par une telle attaque la Bulgarie obtiendrait l'hégémonie dans les Balkans. Voyant que la Russie ne la lui procurait pas, la Bulgarie a cherché ailleurs l'appui et le secours, tandis que la Russie et ses alliés voyaient l'unique salut des petits Etats slaves des Balkans dans l'alliance serbo-bulgare. Les Bulgares en profitèrent pour agrandir leurs territoires par une guerre contre la Turquie. Mais, aussitôt ce but atteint, ils exécutèrent l'attaque de 1913 et revinrent à l'Autriche-Hongrie et à l'Allemagne, c'est-à-dire à la politique de la création d'une grande Bulgarie.

La politique allemande, contraire à tout rapprochement serbo-bulgare, a remporté la victoire. En 1885, l'Autriche poussa la Serbie contre la Bulgarie ; en 1913, elle dirigea le couteau bulgare vers la poitrine de son allié serbe, et finalement, fermement unis en 1915, les Bulgares, les Allemands et les Austro-Hongrois se ruèrent contre la malheureuse et brave Serbie.

Aujourd'hui la question se pose ainsi : ou une grande Bulgarie, ou une grande Serbie ; ou une Bulgarie dont les frontières seront portées tout à fait à l'ouest, une forte Bulgarie dominant les Balkans et faisant une union ferme avec les empires du centre et la Turquie en un compact Mitteleuropa, ou une grande et forte Serbie avec tous les pays jougo-slaves unis comme rempart contre le germanisme et sa pénétration à l'Orient.

Les empires du centre sont pour la grande Bulgarie, tandis que l'Entente doit être pour la grande Serbie conformément à ses buts de guerre et aux principes pour lesquels elle lutte. La grande Bulgarie, l'impérialisme et

l'hégémonie bulgare des Balkans, c'est la conquête des nationalités autres que la Bulgarie, c'est la victoire de la politique de la force primant le droit sous le couvert du faux but de l'union de tous les Bulgares. Tandis que la grande Serbie est la réalisation du principe de la liberté des nations, c'est donner à la Serbie ses frontières naturelles, c'est s'acquitter envers elle — comme l'a si bien dit M. Asquith à Liverpool — d'une dette que la justice exige depuis longtemps.

La visite du kaiser à son allié bulgare avait pour but de montrer que l'Allemagne soutient fermement la réalisation de la grande Bulgarie définitivement acquise aux empires du centre. Aux alliés d'y répondre par la création de la grande Serbie.

Cette lettre article qu'il m'a semblé utile de citer *in extenso* comporte incontestablement beaucoup de vérité. Elle n'a qu'un seul défaut, c'est d'envisager la question balkanique uniquement du point de vue serbe. Une grande Serbie ? Oui. Mais aussi une grande Roumanie et une grande Grèce. C'est là qu'est la solution durable de la question des Balkans, solution qui imposerait à la Bulgarie d'abandonner le littoral méditerranéen que lui attribua sans doute à tort le traité de Bucarest. Par le fait de cette générosité, Porto-Lago et Dedéagatch constituent actuellement les ports les plus importants de la Bulgarie. Organisés par l'Allemagne au cours de la grande guerre, ces ports qui, du temps de la domination turque, étaient plutôt insignifiants, sont devenus des repaires de sous-marins. Si dans l'effervescence de la guerre les Allemands ont réussi à les utiliser si avantageusement, n'est-il pas logique de conclure que les Empires centraux en feraient un jour de formidables bases navales ? L'importance acquise par Hélioland grâce aux travaux qu'effectuèrent les Allemands pourrait à cette occasion nous servir de leçon. Et puis le retour éventuel à la Grèce de cette bande de territoire, presque entièrement peuplée de Grecs, ne serait-il pas un acte conforme aux principes de justice et de liberté proclamés par les Alliés ? La perspective d'une semblable récompense serait en plus un merveilleux stimulant pour les troupes grecques qui ne tarderont plus à se jeter dans la bataille.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Pologne.

VERS L'INDÉPENDANCE DE LA POLOGNE. — Les Polonais de Petrograd m'ont fait l'honneur de m'inviter à prendre part à la conférence économique organisée pour étudier les moyens de mettre en valeur la Pologne unie de demain avec l'aide des alliés. Cette conférence est présidée par M. Lenitsky, chef du parti démocrate, président de la commission de liquidation des affaires de Pologne, homme d'une courtoisie accueillante et d'une réelle compétence dans toutes les

questions concernant son pays. Un des rapporteurs est M. Posnansky, avocat de talent, dévoué aux intérêts de la France dont il est l'avocat-conseil à l'ambassade. Comme il me disait fonder un nouveau parti parmi ses compatriotes, je lui exprimai mes craintes de voir les Polonais se diviser avant l'heure. Ne vont-ils pas user leurs efforts dans des polémiques intérieures, inutiles d'abord, nuisibles ensuite à leur noble ambition de rassembler les tronçons épars de la Pologne écartelée ?

« Ces craintes sont vaines, me répondit M. Posnansky, car tous les Polonais, et notamment ceux qui forment l'émigration en Russie, ont un but commun : La Pologne unie dans ses trois parties, avec accès à la mer, et indépendance au point de vue politique et économique. Tous nos efforts tendent vers la réalisation de ce but. Nos espoirs si longtemps comprimés ne seront pas déçus. Il n'y a aucune divergence de vue à ce sujet entre nous. Le parti que je fonde, le parti national-conservateur, a à sa tête les plus grands noms de notre pays : le prince Mathias Radziwil, le comte Alfred Tychkevitch, M. Mechtovitch et M. Lopatchinsky.

Le premier représentait la Lithuanie, le second le gouvernement de Vitebsk, à l'Ancien Conseil de l'Empire. Ces hommes sont aussi ardents patriotes polonais que francophiles. Mais la communauté du but poursuivi avec passion par tous les Polonais n'exclut pas l'existence d'opinions différentes sur les questions sociales et l'attitude tactique à prendre devant les événements présents. De là nos partis. »

Et M. Posnansky voulut bien alors, pour ma gouverne, me les nombrer et les dénombrer. Voici ce que j'ai appris.

Les partis politiques de l'émigration polonaise en Russie peuvent être divisés en deux grands groupements. Le premier comprend : le parti démocrate, le parti national-conservateur et les partis socialistes. Les démocrates et les conservateurs sont liés par une entente. Les socialistes n'ont que des liens moraux avec les précédents.

Le second groupement comprend le parti national-démocrate (nationaliste), et d'autres groupes qui, sans avoir un programme absolument distinct des nationalistes, dépendent complètement d'eux. Ce groupement est représenté par l'« Union des Partis ». Le premier groupement, celui dont les démocrates forment le centre, développe son action à l'aide d'un organe créé récemment, appelé « Conseil ».

Voici, avec le plus de précision possible, opposées l'une à l'autre, les divergences de vues de ces deux groupements. Nous désignerons le premier par la dénomination de Conseil, et le second par celle de l'Union.

1.) ATTITUDE ENVERS LA RUSSIE RÉVOLUTIONNAIRE

Le Conseil.

Etant donné l'attitude prise par la Russie révolutionnaire et le Gouver-

L'Union.

Elle se désintéresse de la Russie actuelle et ne croit pas à la réalisa-

Le Conseil.

nement provisoire qui a proclamé l'Indépendance de la Pologne et en a commencé la réalisation (création de la commission de liquidation), — le Conseil donne toute confiance à la Russie Révolutionnaire et à son gouvernement.

2) ATTITUDE ENVERS LES POLONAIS RESTÉS EN POLOGNE OCCUPÉE

Le Conseil.

Il considère que l'émigration n'a pas le droit d'imposer sa volonté au pays. Par conséquent il ne peut mener aucune politique sans tenir compte des opinions de ceux qui sont sous le joug allemand.

L'Union.

tion de l'indépendance de la Pologne avec l'aide de la Russie.

L'Union.

Elle croit avoir qualité pour représenter la Pologne entière et imposer au pays sa propre politique.

3) ATTITUDE ENVERS LES ORGANES GOUVERNEMENTAUX EN POLOGNE OCCUPÉE.

Le Conseil.

Etant donné la situation tragique des Polonais en Pologne occupée, le Conseil trouve naturel que ceux-ci acceptent toute organisation gouvernementale polonaise.

Il croit de son devoir de soutenir une organisation de ce genre, car elle est un élément de lutte contre l'Allemagne et aide la Pologne à se libérer du joug ennemi. Si une partie du pouvoir civil passe aux mains d'autorités polonaises, les Polonais échapperont d'autant à la main mise de l'ennemi.

L'Union.

Elle considère que les Polonais en Pologne occupée ne doivent accepter aucune organisation gouvernementale nationale donnée par les autorités occupantes. L'opinion polonaise ne peut et ne doit pas soutenir une pareille organisation.

4 L'ARMÉE.

Le Conseil.

Il est contre une armée nationale polonaise en Russie. Cette armée en effet ne peut être constituée que par le gouvernement polonais, aucun parti politique n'ayant le droit de rester à la tête d'une armée. Chaque Polonais enrôlé dans l'armée russe doit remplir son rôle de soldat.

D'autre part la constitution d'une armée polonaise en Russie pourrait avoir comme conséquence la cons-

L'Union.

Elle considère comme absolument nécessaire la formation d'une armée nationale polonaise en Russie.

*Le Conseil.**L'Union.*

titution d'une armée semblable par les Allemands. Ce serait un très grand danger.

Le Conseil admet néanmoins le principe de grouper en unités distinctes les Polonais combattant dans les rangs russes : ce serait un moyen de renforcer le front russe.

Tels sont les points principaux du programme des deux groupements dans lesquels se rangent les Polonais immigrés en Russie. Je crois que tous deux s'accordent entièrement sur la nécessité pour les Alliés de proclamer dès à présent l'indépendance de la Pologne. Ils souhaitent ardemment un acte international, sans indication de frontières, acte qui confirmerait le principe d'une représentation polonaise au congrès de la Paix. De même ils souhaitent que les Alliés préparent leur action économique dans la Pologne indépendante en créant un groupe financier assez puissant pour lutter contre la politique d'asservissement économique de l'Allemagne. Le but de la conférence économique interalliée qu'ils ont créée est précisément de préparer la voie à une entente économique avec tous ceux qui combattent l'impérialisme allemand.

Je souhaiterais avoir montré ici, avec quelque clarté, ce qu'il y a à démêler à l'heure actuelle dans les desiderata des différents partis polonais en Russie.

RAOUL LABRY.

§

Suisse.

LES ÉLECTIONS FÉDÉRALES. — Le 28 octobre ont eu lieu, dans toute la Suisse, les élections, au premier tour, pour le renouvellement des Chambres fédérales, le Conseil national et le Conseil des Etats. Ces élections se font tous les trois ans. Elles revêtaient une importance caractéristique du fait que, depuis le commencement de la guerre, c'est la première fois que le peuple se trouvait appelé à faire entendre sa voix et à exprimer son sentiment sur la politique suivie par ses mandataires. Les élections de 1914 n'avaient pu donner aucune indication. On était encore dans la période de « l'union sacrée », qui était surtout, en Suisse, une union pour le silence, la prudence et l'abstention; et, dans l'épouvante du cataclysme, la peur intense d'y être entraîné, on avait résolu, sous le joug avilissant, mais jugé tutélaire des pleins pouvoirs, de suspendre toute agitation électorale et de renommer en bloc, sans discussion et d'un consentement unanime, la députation tout entière. Ce qui fut fait automatiquement, à quelques rares exceptions près.

Les Chambres qui étaient au pouvoir l'étaient donc, en réalité, depuis 1911. C'était celles qui avaient conclu la Convention du Gôthard, instauré les pleins pouvoirs, nommé le général Wille, couvert l'acquittement des colonels, suivi et applaudi Hoffmann pendant trois ans, rejeté les motions de protestation contre les déportations allemandes en Belgique et en France, contresigné par d'innombrables votes de confiance tous les actes arbitraires, illégaux ou contraires à la neutralité du Conseil fédéral. Ils s'agissait de savoir si le peuple, oui ou non, approuvait cette politique, si les électeurs, oui ou non, pactisaient avec leurs élus. Bien qu'ils fussent toujours armés, en principe, de leurs droits souverains d'intervention, à leur heure et selon leur choix, sur toute question, toute loi, contre tout décret ou arrêté, les citoyens n'en avait point fait usage pendant la guerre. Ils avaient laissé faire. On ne pouvait donc savoir ce qu'ils pensaient, et les votations partielles qui avaient eu lieu, cantonales, municipales ou de remplacement, où les socialistes avaient eu des succès, n'étaient pas de nature à fournir des indications suffisantes.

C'était un lieu commun en Suisse, surtout en Suisse romande et vis-à-vis de l'étranger, d'assurer, pour sauver la face, que le peuple ne devait pas être rendu responsable de la politique fédérale, qu'il ne l'approuvait pas, que l'opinion générale du pays lui était de plus en plus hostile. A en croire ces bons apôtres, qui s'étaient institués les gardiens sacrés du crédit moral de la Suisse, l'attitude des pouvoirs publics n'était le fait que d'une minorité de politiciens, de gens d'affaires et d'officiers d'Etat-major, — on prononçait même le mot *camarilla*, — à laquelle le peuple, le vrai peuple, restait parfaitement étranger. S'il ne protestait pas plus énergiquement, s'il paraissait accepter, provisoirement, cet état de choses, c'était par amour de la paix et pour ne pas risquer des troubles intérieurs, à un moment où, vu la gravité des circonstances, il fallait avant tout paraître uni et ne pas créer de nouvelles difficultés à un gouvernement qui en avait déjà suffisamment. Mais la Suisse était bien différente de ce qu'on pouvait la croire, vue à travers ses représentants. Des centaines de millions de braves gens vivaient dans cette illusion, soigneusement entretenue.

Je n'ai jamais partagé semblable opinion, quelque désir que j'en eussé, et j'en ai donné maintes fois les raisons. Je me rendais compte qu'il était difficile qu'il pût en être ainsi, qu'il était invraisemblable que le peuple suisse pût supporter pendant trois ans, sans mot dire, des autorités se comportant en sens contraire de ses propres aspirations, que si nos conseillers, tant fédéraux que nationaux ou députés aux Etats, n'avaient pas senti la majorité des électeurs derrière eux, ils n'auraient pas osé, quelque disposition qu'ils en eussent, se mettre en conflit, même latent, avec l'opinion du pays.

Il y avait bien une opposition, cela va de soi, une opposition que l'on sentait croître. Mais elle ne pouvait guère dépasser l'importance d'une minorité et ne paraissait pas devoir devenir assez forte pour modifier sensiblement les directions politiques du gouvernement, que seuls des événements extérieurs irrésistibles et nettement désastreux pour l'Allemagne pourraient parvenir à transformer, en même temps, d'ailleurs, et du même coup, que l'orientation générale de l'opinion publique.

La double question à laquelle les élections fédérales devaient donner une réponse était donc : 1° Était-il exact, comme le prétendaient avec componction, depuis trois ans, tous les bénisseurs d'helvétisme, que le peuple suisse désavouait l'attitude et les actes de ses autorités ? 2° Au cas où, comme le présumaient tous les gens renseignés et sincères, la réponse devait être non, quelle pouvait être l'importance et la signification de l'opposition partielle qui se manifesterait ?

A la première question, la réponse très évidente qui est ressortie du scrutin fut : non. Le peuple suisse n'a nullement bouleversé sa représentation nationale. Telle elle était en 1911 et 1914, telle elle revient, sans grande transformation, en 1917. La majorité radicale suisse-allemande et germanophile subsiste, amoindrie seulement d'une demi-douzaine de sièges dont s'emparent des socialistes non moins germanophiles. Exception faite de ces quelques pertes, ce sont à peu près partout les mêmes hommes qui reviennent. Tel est en particulier le cas pour les 1^{er}, 3^e et 5^e arrondissements de Zurich, pour l'Oberland, Uri, Glaris, Zoug, pour les 30^e et 32^e arrondissements de Saint-Gall, pour le 36^e arrondissement d'Argovie. Là où l'on voit apparaître dans ce personnel radical quelque figure nouvelle, comme dans l'Emmenthal ou à Winterthour, il s'agit de changements de personnes, non de tendances. Il en est de même dans les arrondissements à députation politiquement mixte, comme Schwytz, Appenzell-extérieur, Saint-Gall ville, Grisons, Thurgovie ; ou catholique, comme les 14^e et 15^e arrondissements de Lucerne, Obwald, Nidwald ou Appenzell-intérieur. Tout cela demeure identique à soi-même et identiquement germanophile. Hoffmann est absent, mais c'est toujours la Chambre d'Hoffmann. Aussi M. Marcel Rouff peut-il très justement — et très tristement — écrire dans la *Tribune de Genève* :

C'est donc la confirmation des pleins pouvoirs, la réélection des Schulthess, des Forrer, des Muller et autres au Conseil fédéral, la politique que nous avons subie jusqu'à ce jour qui va triompher et s'épanouir de toute évidence.

Au moment où nous écrivons, les résultats ne sont pas complets, une trentaine de sièges sur 189 se trouvant en ballottage, au Natio-

nal. Mais leur attribution définitive n'aura pas à modifier sensiblement les observations qui précèdent et celles qui vont suivre.

En Suisse romande, les députations vaudoise, genevoise, fribourgeoise, bas-valaisienne et nord-jurassienne reviennent telles quelles ou analogues, avec leurs radicaux pleins de compromissions, leurs libéraux prudents ou leurs catholiques incertains. A Neuchâtel et dans le Jura-sud, les socialistes remportent de forts succès.

Quelle est maintenant, pour ce qui touche à notre seconde question, l'importance de l'accroissement d'opposition à la politique fédérale que les élections ont révélée? Sa caractéristique est d'être à peu près entièrement socialiste. Les socialistes, véritables bénéficiaires du mécontentement populaire, ont obtenu d'incontestables avantages, plus impressionnants encore par le nombre de suffrages qu'ils ont recueillis, que par l'augmentation de leur représentation au Conseil national, qui n'excédera pas une dizaine de sièges. Ils étaient 17 dans l'ancien Conseil; ils reviendront 26 ou 27. Outre leur fief inexpugnable de la seconde circonscription de Zurich, ils entament le Mittelland bernois, le Jura-sud, Soleure; ils se montrent redoutables à Lucerne, à Schaffouse, en Haute-Argovie, dans le Seeland bernois, dans les deux Bâle, à Winterthour, et ils ont prononcé une offensive foudroyante dans le canton de Neuchâtel. Sur tous ces points particulièrement vulnérables, les partis bourgeois sont obligés de se coaliser pour leur tenir tête.

Socialistes et romands se sont plus d'une fois trouvés réunis, dans la précédente législature, en un bloc d'opposition, dans certaines occasions et sur certaines questions, principalement lorsqu'il s'agissait des abus des pleins pouvoirs et de la dictature militaire. Ce bloc va donc s'accroître, sans pouvoir espérer cependant arriver à rompre la majorité. Mais à part ces points spéciaux, y a-t-il quelque chose de commun entre l'opposition romande et l'opposition socialiste? Sont-elles de même nature et offrent-elles le même appui? Nullement. Les socialistes de la Suisse allemande sont et restent des germanophiles convaincus, qu'ils soient ou non zimmerwaldiens. Leurs chefs sont Greulich, Grimm et Platten, tous trois Allemands naturalisés, tous trois inféodés corps et âme à l'Allemagne, tous trois traîtres à la neutralité suisse, le premier pour avoir voulu soudoyer les socialistes italiens au Congrès de Bologne, le second pour s'être fait l'agent de l'Allemagne dans ses tentatives de paix séparée avec la Russie, le troisième pour avoir ourdi le passage des léninistes à travers l'Allemagne et compromis la révolution russe. Greulich et Grimm ont été réélus à d'énormes majorités et l'on a récompensé Platten, secrétaire général du parti, d'un siège au Conseil national.

La cause des succès socialistes est donc non pas un mouvement d'opinion hostile à l'Allemagne, mais uniquement la situation écono-

mique, les difficultés alimentaires, la cherté de la vie, l'antimilitarisme (plus de la moitié des suffrages militaires ont été aux socialistes), tous prétextes savamment exploités. Le mécontentement populaire qu'on a vu se manifester aux élections est né de ces causes et nullement d'un revirement de l'opinion suisse en faveur de l'Entente.

La Suisse reste, à ce point de vue, ce qu'elle était, et il ne faudrait pas attribuer à l'augmentation de l'opposition contre la politique du gouvernement fédéral une signification qu'elle ne comporte pas.

LOUIS DUMUR.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Sous la signature de John Dewey, l'éminent professeur de philosophie de l'Université de Colombie, nous trouvons dans la revue juive *The Menorah Journal* une étude sur le « principe de la nationalité ». Tout d'abord l'auteur cherche à définir les deux idées de nationalité :

L'essai a été tenté de définir la nationalité en se basant sur la race, mais cette définition raciale repose sur un fond précaire ; elle fut exacte dans certains cas, mais, dans d'autres, elle n'aboutit à rien. Le concept d'une nation faite d'une seule race et d'un seul sang a surtout été inventé après coup pour essayer d'expliquer certaines idées obscures de nationalité, plutôt que pour établir l'existence d'un fait physiologique.

Quelques-uns des caractères évidents de la nationalité sont la communauté du langage, la communauté de littérature, et une certaine unité et continuité de tradition, de rétrospection historique et de souvenirs communs. Cette communauté de tradition, d'idées et de croyances, ou de direction morale touchant le problème de la vie, qui se perpétue et plus ou moins se fixe par le langage et la littérature, fait d'un peuple une société nettement unie par de puissantes attaches. Souvent un peuple national est attaché à un territoire précis, bien que, comme c'est le cas pour les Juifs, le sentiment de nationalité ne relève pas d'une association fixée géographiquement. Ce n'est certainement pas toujours l'indépendance politique ou l'unité politique ou la souveraineté qui forme une telle nationalité, mais plutôt le fait culturel pour le peuple de vivre en communauté de vie intellectuelle et d'émotions morales, d'idées sentimentales et de coutumes, tout cela basé sur des traditions et des espérances communes.

À côté du nationalisme politique, il existe le nationalisme culturel. On dit communément que le XIX^e siècle est, politiquement parlant, le siècle du nationalisme. Il est le siècle où naquit l'état national moderne. Il n'y a pas plus d'une génération que l'Allemagne et l'Italie y sont parvenus. Le développement de l'état national est si universel qu'il peut avec justice être regardé comme l'idée politique dominante du siècle. Mais le XIX^e siècle a été également le siècle où l'importance s'est accrue de toute nationalité culturelle et de la conscience nationale. C'est ce qui apparaît dans les aspirations irlandaises, comme dans la culture de la littérature et du folklore

celtiques. Les Polonais ont fait que leur langue est demeurée vivante, en dépit de la pression politique et économique, et les Tchèques ont formé une langue aux fins de maintenir leur indépendance culturelle et leur unité, aux fins de renforcer leur communauté interne de sentiment et d'action.

Puis l'auteur en arrive à la question des droits culturels qui, dit-il, doivent être reconnus.

L'Allemagne est la représentante par excellence du principe du nationalisme politique intégral, qui repose sur la souveraineté entière de l'Etat, et considère le nationalisme comme un culte et une religion. L'Allemagne est l'Etat qui toujours, depuis l'époque de Bismarck, a le plus consciencieusement maintenu l'idée que le temps est passé des nationalités culturelles et que l'organisation de l'Etat revient à un pouvoir politique, avec pour bases les intérêts commerciaux et industriels, le tout recouvert par un vernis épais de culture. Ce principe explique plus d'un trait dans la composition de l'Allemagne qui, autrement, serait inintelligible en regard du fait que l'Allemagne est aussi l'un des Etats qui présentent la plus grande homogénéité de nationalités. D'autre part, la Grande-Bretagne — qui a toujours été depuis Gladstone l'apôtre du libéralisme — est demeurée la représentante des droits des petites nationalités, comme on l'a vu lorsqu'il s'est agi de rendre indépendants de la domination turque la Grèce et d'autres peuples. Mais l'Empire Britannique offre, du point de vue de sa constitution interne, la plus grande hétérogénéité de nationalités.

Aux Etats-Unis nous avons une situation différente, étant peut-être le seul Etat national où le principe de nationalité n'intervient pas dans la politique : il n'est pas reconnu dans la constitution d'un Etat comme le nôtre, où le droit de cité et la nationalité sont indépendants.

J'ai appuyé sur le conflit entre le principe du nationalisme dans le sens politique et la nationalité dans le sens culturel, parce qu'il me paraît définir le problème, qui demande, pour être exposé convenablement, une bonne part de sagesse. Il est futile d'essayer d'esquiver le problème ou de chercher à résoudre le dilemme en ne tenant aucun compte des conditions historiques. Il est encore certaines généralités qui sont bien évidentes. L'une est que l'aspiration d'une nationalité culturelle à obtenir une nationalité politiquement indépendante a été engendrée par la persécution, l'hostilité et l'intolérance. Le sentiment national aigu des Irlandais et des Polonais, des Tchèques et, je suppose, des Juifs, a été stimulé et intensifié par ce fait qu'ils n'étaient pas assez nombreux et ne pouvaient s'assurer la part qui leur revenait de droit dans les privilèges politiques, économiques et culturels. Nous savons les efforts incessants de l'Allemagne pour extirper la culture polonaise de la Pologne allemande, pour décourager l'emploi de la langue et de la littérature polonaises et, à la première, substituer la langue allemande. La réaction a intensifié la résolution du peuple polonais de conserver dans une voie parfaitement distincte sa propre culture, sa tradition et des idéals propres : un résultat semblable a été atteint avec les Irlandais et les Tchèques et d'autres nationalités, particulièrement celles sous le sceptre de la Turquie, telles que la Serbie et les autres nationalités balkaniques, alors que la Turquie était politiquement plus importante qu'elle n'est maintenant. Une chose apparaît clairement, à savoir que s'il doit y avoir

une paix durable, elle sera la reconnaissance des droits et privilèges culturels de chaque nationalité, des droits à son propre langage, à sa propre littérature, à ses idéals propres, à ses vues morales et spirituelles sur le monde, à sa complète liberté religieuse et à l'autonomie politique dans les limites du maintien de l'unité de la société entière.

Les échanges culturels doivent être encouragés :

La variété est l'assaisonnement de la vie, et la richesse et l'attrait des institutions sociales dépendent de la diversité dans l'unité. Il n'y a pas d'échange possible dans un peuple où tous sont semblables. Il vaut mieux que les échanges soient possibles. Je crois que la même opinion peut se soutenir au point de vue de la répartition géographique. Les Etats-Unis sont beaucoup plus intéressants et promettent beaucoup plus, pour cette raison que les populations du Sud sont différentes des populations de New-England, et que le Middle Westerners diffère du Far Westerners. Chacune de ces provinces a ses caractéristiques qui contribuent à la vie américaine.... J'espère que Chicago ne visera jamais, par exemple, à devenir un autre New-York; un New-York est bien suffisant.... Je crois que dans un état d'organisation durable à venir, il nous faut assurer à chaque nationalité la possibilité de cultiver sa propre individualité, dans les limites où elle n'est un danger pour le bien des autres peuples ou groupes.

Mais l'indépendance politique est impraticable pour les petites nationalités :

Au point de vue politique, je ne vois pas le principe des nationalités raciales et culturelles être la base d'une stable organisation politique à venir. Prenons le cas des Irlandais; la plupart des Américains croient que ceux-ci obtiendront le home-rule. Mais il semble rigoureusement impossible ou désirable que la nation irlandaise ait une indépendance politique complète en devenant un Etat irlandais; c'est contraire au mouvement économique, et la paix future du monde en serait plus troublée qu'assurée. Toute base solide et durable d'organisation pour la vie nationale future doit prendre en considération les facteurs commerciaux, industriels et financiers qui vont à l'encontre des distinctions nationales. Le nombre des nationalités réellement indépendantes au point de vue politique paraît être en décroissance. Il n'y a que cinquante peuples au monde ayant une souveraineté indépendante, si l'on ne compte pas des Etats comme Saint-Marin, Costa-Rica etc., ce qui porterait le nombre, je crois, à soixante-six. La guerre a mis clairement en évidence le rôle dominant que jouent les forces industrielles, de sorte que les unités politiques qui sont économiquement dans une situation inférieure se paralysent, alors que les Etats commercialement indépendants et agressifs prennent un rang important. Seuls les facteurs commerciaux et économiques font sortir la doctrine de la souveraineté du royaume de la métaphysique, pendant que sous le régime actuel les petites unités économiques sont tellement dépendantes des autres que leur souveraineté n'est plus qu'une pieuse fiction. Les ressources économiques des Etats-Unis, par exemple, garantissent leur avenir politique mieux que ne le pourrait faire toute armée importante mise sur pied.

Conséquemment, en même temps que des dispositions pour une auto-

mie culturelle des nationalités, il faut prendre des dispositions pour leur interdépendance économique, si l'on veut que la paix soit assurée. Les droits des petites nationalités ne peuvent jamais être sauvegardés par aucun plan de frontières stratégiques, à moins que ces arrangements aient pour appui des dispositions adéquates pour l'importation des matières premières, des vivres et pour l'accès aux voies d'eau et de terre qui emportent le commerce du monde.

Et Mr John Dewey aboutit à l'application de ces principes faite à la nationalité juive; autrement dit au Sionisme.

Cette application est parfaitement aisée en tant qu'elle ne concerne que ses exigences fort justifiées touchant sa pleine liberté civique, politique, linguistique et religieuse dans toutes les unités politiques où cette nationalité s'est fixée. A l'époque actuelle il est extrêmement difficile d'assurer et de maintenir une telle liberté culturelle en dehors d'une mesure qui établisse un statut politique défini. Si je ne me trompe, la cause du Sionisme a de grands titres auprès de ceux qui sont intéressés dans l'organisation future des relations pacifiques internationales, non seulement parce que cette organisation garantit la liberté du développement culturel dans la contrée où la nouvelle nation est formée, mais parce qu'elle est un ferment qui éveillera cette nationalité culturelle dans tous les autres pays qui abritent une grande partie du peuple juif. — De plus, l'État sioniste se dressera devant le Monde comme un symbole inspirateur de la victoire sur l'inégalité, sur l'inégalité en apparence insurmontable, comme un symbole des droits de la nationalité à être elle-même. A ce point de vue, je sens que le mouvement sioniste a le droit de susciter l'intérêt et la sympathie des hommes d'État et de quiconque a souci de l'avenir de l'organisation pacifique du monde.

LA PRESSE ENNEMIE. — *L'Arbeiter Zeitung*, de Vienne, ne voit dans l'unité de l'Allemagne qu'une apparence :

La fatalité de la nation allemande, c'est sa peu heureuse histoire. Réveillée, la nation allemande a essayé, en 1848, par la Révolution, de conquérir son unité et sa délivrance. Cette révolution bourgeoise a aussitôt échoué, moralement à l'église Saint-Paul, puis, peu à peu, en 1849, pratiquement aussi. L'Allemagne de l'Eglise Saint-Paul échangeait avec les Polonais, les Italiens, les Tchèques et les Hongrois des démonstrations d'allégresse... Il fut refusé à la nation allemande de trouver sa renaissance sur cette voie; ce qui l'a unie — à demi unie — ce fut la force contre-révolutionnaire des armes, dans une guerre de dynasties, et ces faits historiques ont imprimé leur marque pour ce dernier demi-siècle sur la constitution et l'esprit allemands ! Il en résulta que la pensée allemande fut surchargée d'un lest de traditions : de la pourpre des empereurs romains — les présidents américains portent des vêtements civils ; de la réglementation hiérarchique des empereurs byzantins — un jour par semaine le Président de l'Union serre la main à tout citoyen qui lui fait visite ; des insignes de la couronne de Charlemagne — les présidents pour la plupart se servent de la plume du journaliste ; du romantisme des Croisés — les Présidents approfondissent les statistiques

de l'industrie et du commerce; du charme de la légende de Parsifal — les Présidents entrent en lutte contre les trusts. L'énumération de ces traditions dévastatrices se laisserait dévider à l'infini. Ce sont elles qui frappent tant les yeux de l'étranger; par elles, la nation qui jadis s'appelait le peuple des penseurs et des poètes est, depuis longtemps déjà, devenu le peuple des fabricants et des marchands; — la bourgeoisie, et non le prolétariat, est seule ici en question, — se présente au monde, politiquement, comme une troupe armée, à l'obéissance aveugle, de rois guerriers parcourant l'univers en conquérants.

Cette apparence — car ce ne fut qu'une apparence — fut alimentée par la caste des professeurs de latin et des Universitaires, maintenue vivace par la gilde des Courtisans, importunément travaillée par les fonctionnaires galonnés d'or, et élevée jusqu'à l'idéologie nationale par la secte des pan-germanistes. Le bourgeois allemand, qui fabriquait, le paysan allemand, qui labourait, l'ouvrier allemand, qui frappait du marteau, n'y prit nulle part; l'un laissait errer son regard sans pensée sur ce spectacle niais, l'autre laissa faire, le troisième protesta, mais l'apparence néfaste demeura. Mais hélas! elle ne resta pas toujours une apparence, — vint la guerre et elle se démena aussitôt comme une personne. La puissance et l'activité merveilleuse de la nation, qui, dans la défense du sol national, dépassèrent toute attente, furent décriées comme le fait de la conquête germanique de l'Univers, et donnèrent, aux yeux de l'étranger, l'impression d'une expédition de Huns.

LA PRESSE NEUTRE. — Voici, dans la *Gazette de Lausanne*, sous la signature Em. C., un intéressant article sur la situation financière de l'Autriche :

Le point le plus vulnérable de l'Autriche-Hongrie est sans contredit sa situation financière d'une gravité extrême et qui aboutira à la ruine irréparable de la monarchie si la guerre devait durer encore une année. Le président du conseil des ministres hongrois, le Dr Weckerlé, a déclaré dans une séance publique du Parlement magyar que la circulation des billets de la Banque impériale s'élève à 15 milliards et demi de couronnes. Telle était la situation en septembre. Aujourd'hui, il faut compter sur une circulation d'environ 17 milliards.

Quelle est la couverture métallique de cette énorme émission? 350 à 400 millions, pas plus. Ces chiffres permettent de mesurer l'abîme financier qui s'ouvre devant la monarchie. Il n'est donc pas surprenant que la couronne soit aujourd'hui cotée à l'étranger à 38; ce cours est encore supérieur à sa valeur effective et par conséquent est destiné à fléchir toujours davantage. En réalité, la couronne est encore plus dépréciée à l'intérieur de l'empire, où on l'appelle « papier de la dysenterie ». On voit que les Viennois, malgré la gravité de la situation, n'ont pas perdu leur bonne humeur. Ils ont trouvé le mot juste pour peindre une situation tout à fait anormale et sans issue. Comme il arrive dans toutes les grandes crises financières en Autriche, hommes d'Etat et simples bourgeois se creusent la cervelle pour trouver des solutions acceptables. Le pis est que, si la guerre devait continuer jusqu'à l'automne prochain, l'Autriche se trouve-

rait absolument ruinée, non seulement en tant qu'Etat, mais comme nation : ou bien l'Etat devra faire faillite avec toutes les conséquences qui s'ensuivent, ou bien toute la fortune de la nation devra passer à l'Etat, sous forme plus ou moins déguisée et dans un délai plus ou moins long, pour lui permettre de faire face à ses engagements.

Dans les milieux officiels, on étudie un projet assez étrange. Partant du principe que pour recommencer sa vie économique l'Autriche a absolument besoin de placer à l'étranger un grand emprunt de 15 à 30 milliards de couronnes, on examine les conditions à offrir pour obtenir cette avance. Ce n'est certes pas en Allemagne que la monarchie trouvera tant d'argent; elle devra forcément s'adresser à l'Entente. On comprend très bien à Vienne qu'on ne pourra obtenir de l'Entente ce secours sans sacrifier l'indépendance du pays. On accepterait volontiers dès demain les conditions que l'Entente imposerait pour sortir de l'affreuse impasse dans laquelle l'Autriche se trouve actuellement. On comprend parfaitement dans les milieux officiels qu'il faut donner aussi des garanties matérielles, et on se propose d'obliger les bourgeois à verser un dixième de leur fortune. L'Etat émettrait des lettres de gage hypothécaire privilégiées sur toute la fortune immobilière de la nation pour les donner en nantissement aux Etats qui consentiraient à prêter la forte somme.

Ce projet est sérieusement étudié à Vienne. Or, ce fait démontre clairement l'extrême gravité de la situation de l'Autriche-Hongrie.

L'empire des Habsbourg ne tarderait pas un seul mois à traiter avec l'Entente s'il était libre de le faire. Mais l'empire est entouré de tous les côtés, sauf du côté de la Suisse, par les troupes allemandes. Depuis quelques semaines, l'armée autrichienne refoulée à la limite extrême du Carso, est séparée du reste de l'empire par un rideau de troupes allemandes. En outre, 300,000 recrues allemandes font actuellement leur instruction en Hongrie. Elles pourraient marcher demain contre les villes autrichiennes si jamais le gouvernement de l'empire cherchait à se détacher de son allié.

PAUL MORISSE.

LA VIE ANECDOTIQUE

Vocables acrostiches. — Végétaux fantastiques et littéraires.

Une des façons les plus modernes de s'exprimer est de le faire au moyen des initiales des mots d'une phrase, ces lettres isolées formant des **vocables acrostiches**. Et la guerre a donné un grand développement à cet usage à la vérité fort ancien.

On ne dit pas *le Grand Quartier Général* mais *le Grand Cugé* que l'on écrit le *G. Q. G.*

Bien des gens, même des militaires peu au fait de la mythologie du front, ont été intrigués par *la Déesse* qui est proprement la *Direction des Etapes et Services* et s'orthographie la *D. E. S.*

L'R. Q. qui revient si souvent dans les circulaires et rapports militaires et qui se prononce tout comme on l'écrit, c'est le *Ravitail-*

lement quotidien, si important aux armées que Frédéric II a pu écrire : « L'art de vaincre n'est rien sans l'art de subsister. »

On parle couramment d'un *ératé*. Il s'agit tout simplement d'un *R. A. T.* ou soldat de la *Réserve de l'Armée territoriale*.

Tout le monde connaît les valeureux *gévecés*, c'est-à-dire les *G. V. C.* ou *Gardes des Voies et Communications* qui ont défendu les ponts et les lignes de chemin de fer, contre l'audace toujours possible d'espions criminels.

Les Belges appellent *céibé* (*C. I. B.*) le *Camp d'Instruction Belge* et ceux qui en font partie sont les *cibistes*.

Un des vocables acrostiches les plus célèbres est celui anglais d'*Anzac*, né pendant l'expédition des Dardanelles. Il est composé des initiales d'*Australian and New-Zealand Army Corps* et l'on dit couramment en parlant des soldats de la cinquième partie du monde : les *Anzacs*. C'est peut-être le mot le plus fameux qui soit né de la guerre et c'est un vocable acrostiche.

Du reste, il y a longtemps déjà que l'Angleterre et les États-Unis avaient donné beaucoup d'essor à cette façon d'écrire, sinon de parler, et la lecture d'une carte de visite anglaise est parfois une véritable énigme à cause de l'accumulation d'initiales qu'il s'agit de déchiffrer.

Avant la guerre, entre amis, nous avons inventé le jeu du *Pof* qui consistait à prendre un nom et à faire de chacune de ses lettres l'initiale d'un mot, les mots réunis formant une phrase. Le nom du jeu venant des initiales *P. O. F.* qui signifient *Parti Ouvrier Français*.

Des appellations commerciales ont été aussi formées par l'assemblage acrostiche d'initiales, par exemple le mot *Sadla* qui désigne une grande épicerie et signifie *Société anonyme de l'Alimentation*.

La marque célèbre de papier à cigarettes *Job* vient de ce que sur les cahiers les initiales du fabricant : J. Bardou avaient été séparées par un point en forme de losange, donnant à peu près le mot *JOB* qui fit fortune, sauf en Russie, où ce vocable a, paraît-il, une signification inconvenante. On essaya de le retourner : *Boj*, mais cela signifiait : *Dieu*, trop sublime pour une marque de papier à cigarettes, et je ne sais quelle dénomination portent en Russie les cahiers de papier *Job*.

Avant la guerre, une revue musicale, organe de la *Société indépendante de Musique*, portait sur sa couverture les initiales *S. I. M.* que j'ai souvent entendu prononcer *Sim*.

Depuis la guerre, une revue d'avant-garde consacrée aux lettres, aux arts plastiques et à la musique a pris le nom de *Sic*, emprunté d'initiales qui désignent : sons, idées, couleurs.

La publicité commerciale a encore illustré les 5 *P* qui signifient :

Pilules Pink Pour Personnes Pâles, et le *Tot* dont le sens m'échappe, mais qui apparut un temps si souvent dans les réclames des journaux italiens que l'on finit par appeler le charmant Marinetti, à cause de son amour pour le battage : « il poeta Tot ».

N'appelle-t-on pas couramment la télégraphie sans fil, la *Téessef*, que l'on écrit *T. S. F.* ? et l'*Aélgépé*, c'est l'*Artillerie lourde à grande puissance* (A. L. G. P.).

Pendant la guerre, les Allemands ont créé le mot-devise *Hiddekk* que j'ai trouvé inscrit sur une guitoune du trou Bricot : « villa Hiddekk ». Il doit se lire en allemand : *Hauptsache ist, dass die Engländer Keile kriegen*, c'est-à-dire : l'essentiel, c'est que les Anglais soient rossés.

Sur une cagna française d'artilleurs près de Mesnil-les-Hurlus, j'avais déjà trouvé l'inscription acrostiche *Atifala*, qui pourrait être la devise de tous les Alliés : *Avant tout, il faut anéantir l'Allemagne*.

Sur une autre cagua il y avait cette exclamation : *Olala*, dont le propriétaire m'apprit qu'elle signifiait : *On les aura les Allemands !*

Sur le bureau qui se trouvait à l'échelon d'une batterie d'artillerie, aux environs de Soissons, j'ai vu une pancarte, avec l'inscription patriotique *Vano*, c'est à-dire *Versons, amis, notre Or*.

Et quelle magnifique affiche pour un emprunt de la victoire ne feraient pas ces trois inscriptions ainsi disposées.

A T I F A L A

V A N O

O L A L A

Nul doute qu'elle n'attire l'œil !

Remarquons qu'en Russie les *Cadets*, important parti politique qui a joué un rôle décisif dans la Révolution, ne sont pas autre chose que les *K. D.* ou (*K*) *Constitutionnels Démocrates*.

Les Romains avaient déjà le fameux *S. P. Q. R.* ou *Senatus Populus Que Romanus*.

Saint Augustin, au chapitre 23 du livre XVII de son *De civitate Dei*, parle d'un acrostiche de la sibylle Erythrée : le mot grec *Ἰησους* qui formait la phrase fameuse qui signifie : « Jésus-Christ fils de Dieu Sauveur ». Et, s'il n'avait été un signe sacré de ralliement, ce poème grec pourrait servir d'exemple au jeu du *Pof* dont il est parlé plus haut.

Il y a plusieurs dissertations savantes sur ce sujet.

Plusieurs de ces plaisanteries en initiales ont trait à des papes. Les *R. R. R.* du pape Silvestre II (Gerbert) sont célèbres. Ils signifient *Reims, Ravenne et Rome*. En effet, il avait été archevêque de Reims en 992, archevêque de Ravenne en 998 et il fut élu pape à Rome en 999 ; on en fit un vers :

Transit ab R Gerbertus ad R, fit Papa regens R.

On connaît aussi l'inscription du pape Nicolas V : *N. P. V.* qui signifiait *Nicolaus Papa Quintus* et que l'on interpréta malicieusement : *Nil Papa valet*.

C'est encore le même procédé qui a permis de donner à la devise autrichienne *A E I O U* les sens présomptueux d'*Austriacorum Est Imperare Orbi Universo* ou encore *Aquila Electa Iuste Omnia Vincit*.

L'utilisation des abréviations acrostiches n'est donc pas neuve. Ce qui est neuf et peut intéresser le philologue, sinon le grammairien, c'est la formation de néologismes tel que *pos*, *ératé*, *gevécé*, *Hiddekk*, *Anzac*, *Cibiste*, *Atifala*, *Cadets*, *Sic*, etc., issus de ce procédé, appelé à fournir un grand nombre de vocables, surtout à la terminologie commerciale et dont un certain nombre sans aucun doute resteront dans les langues.

§

Imaginant au cours d'un conte sa pathétique plante de jeunesse d'oubli et de mort : la *Malabée* qui pousse la vie à reculons et fait retomber en enfance celui qui en use, André Billy a grandement enrichi le domaine singulier des **Végétaux fantastiques et littéraires**.

Sa plante est l'égale désormais du *Bomaretz* qui se trouve dans le *Voyage en Moscovie, Tartarie et Perse* d'Adam Oléarius, traduit et augmenté par Wicqueford (in 4^o, Paris 1666). Oléarius rapporte avoir vu en Russie la plante la plus bizarre qui ait occupé l'attention des savants du xvi^e siècle : le *bomaretz* que les loups dévorent avec glouglounerie. De la grosseur d'un concombre, il a, au témoignage d'Oléarius, la figure d'un agneau et mange les herbes environnantes. A maturité, sa tige se dessèche et le fruit se couvre d'une enveloppe velue qui, préparée, sert de fourrure.

Le *Bomaretz* a encore été vu par le Hollandais Jean Struyz qui en parle dans ses *Reysen door Indien, Griechland, Moscovyen, Tartarien, Medien, Persien, Oost Indien, Japan*, etc. Amsterdam 1676. Struyz l'appelle *Bonaret* ou *Bonarez* ou encore *Agneau végétal*. Couvert d'un duvet à fond blanc, il croît sur une tige d'un mètre environ et mange les herbes à l'entour.

Avec ses quatre dromadaires
Don Pedro d'Alfaroubeira
Courut le monde et l'admira
Il fit ce que je voudrais faire
Si j'avais quatre dromadaires

Et ce petit poème de mai, *Bestiaire*, si bien illustré par Dufy, me revient à la mémoire en pensant que Gomez et Santistevan, dans sa relation des voyages de l'enfant de Portugal don Pedro d'Afaroubeira rapporte que dans les états du Prêtejan, souverain maître de l'Indemineur et de l'Inde-majeur, on fit voir à l'enfant don Pedro, le corps

de l'apôtre Saint-Thomas qui, mort, se tient droit sur l'autel et garde en sa main un sarment desséché. Mais au moment de la messe, le sarment jette des vrilles et des feuilles, le pampre se charge de fruits et au moment de la consécration la grappe mûre fournit le vin eucharistique.

Marco Polo, parlant de l'île Mystorak, mentionnait l'arbre du soleil et celui de la lune, qui parlèrent à Alexandre pour lui annoncer son trépas. On sait, d'après Malvenda, que le paradis terrestre était planté d'arbres admirables et prodigieux parmi lesquels le *Bedolah* ou *Bdellium* dont il n'est pas bien certain après tout que ce soit un arbre, une gomme au parfum suave, une perle à l'orient unique, un onyx parfait, un diamant aux feux merveilleux, une éscarboucle ou simplement le lit étincelant des fleuves limpides.

Pour ce qui concerne l'arbre de vie portant les fruits de la science du bien et du mal, qui est bien l'arbre fantastique le plus littéraire qui soit, puisqu'on le trouve dans le livre des livres, dans la Bible même, j'aurais peine à épuiser la vaste littérature qui existe à son sujet.

Qu'il suffise de dire que cet arbre fantastique qui est à la base de nos croyances sacrées et par conséquent orne notre esprit dès l'enfance devient, dans la chronique arabe de Tabari, tout simplement du blé.

Selon le savant bibliographe van Praët, au moyen âge, dans la *Pénitence d'Adam*, il est parlé des graines de l'arbre de science données par Adam à Seth et que celui-ci mit dans la bouche d'Adam quand il fut mort. Ces trois grains produisirent un arbrisseau que Moïse fit transporter dans cette terre promise où il n'entra point. David le fit entourer d'une grille en argent. Salomon en coupa les branches pour les utiliser lors de la construction du temple.

Le tronc fut jeté dans la piscine probatique et quand on l'en retira, il servit de passerelle au-dessus d'un torrent et la reine de Saba qui le reconnut ne voulut pas le fouler par respect et passa le torrent à gué. Plus tard ce tronc servit à faire la Croix sur laquelle fut supplicié le Rédempteur. Quant aux graines de frêne, le docteur très illuminé, le catalan Raymond Lulle, nous apprend qu'elles servent à nourrir le Phénix.

Dans ses *Voyages* Vincent Le Blanc décrit le *Garoë*, arbre fantastique des Canaries. On le trouve à Ténériffe. Ses feuilles distillent de l'eau dont les habitants s'abreuvent. Il est enveloppé d'une nuée gris clair qui s'épanche en eau dans des cuves où les habitants la recueillent pour eux et leurs troupeaux.

Après ces plantes merveilleuses et peu connues, inutile de rien ajouter sur la Mandragore dont Machiavel écrivit en 1518 une comédie et dont La Fontaine fit un conte, sur l'ache qui donnait le rire sardonique, sur le Chêne polyglotte de Dodone qui rendait

les oracles dans la langue de ceux qui venaient le consulter, pas plus que sur le tilleul enchanté de Pontarlier, qui appartiennent plus strictement au domaine du folklore simple qu'à celui des végétaux fantastiques de la littérature.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Ph. Sagnac : *Le Rhin français pendant la Révolution et l'Empire*. Avec une carte ; Alcan. 7 »

Littérature

Pierre Anselme Champgeur : *Ce qu'elles ne disent pas* ; Jouve. 1 50
 par Ch. M. ; Maison du Livre. 7 »
 C. Maclair : *Charles Baudelaire, sa vie, son art, sa légende* ; portrait gravé
 par F. Roger-Cornaz ; Payot. 3 50
 par Walter Pater : *La Renaissance*. Trad.

Ouvrages sur la guerre actuelle

Claude Anet : *La Révolution russe* ; Payot. 4 »
 G. Beck : *La Responsabilité de la Hongrie* ; Payot. 3 50
 Les Communiqués officiels ; Berger-Levrault.
 XXX. Mai 1917. 0 90
 Cunisset-Carnot : *La Vie aux champs pendant la Guerre* ; Flammarion. 4 »
 H. Kervin de Lettenhove : *La guerre et les œuvres d'Art en Belgique* ; Van Oest. 4 »
 Paul Louis : *Trois péripéties dans la crise mondiale* ; Alcan. 1 25
 Fernand Passelecq : *La question flamande et l'Allemagne*, avec 2 cartes hors texte et un Index alphabétique. Berger-Levrault. 4 »
 Général Pétain, G. Lavis, A. Ribot : *Pourquoi nous nous battons* ; Berger-Levrault. 0 60
 J. Simonin : *De Verdun à Mannheim* ; Vitet. 5 »
 André Soulangue-Bodin : *L'avant-guerre allemande en Europe* ; Perrin. 3 50
 H.-G. Wells : *La Guerre et l'Avenir*. Trad. de G. Georges Bazile ; Albin Michel. 3 50

Philosophie

Ernest Seillière : *Houston-Stewart Chamberlain* ; Renaissance du livre. 2 »

Poésie

Ed. Bouillet : *Au temps des héros* ; Jouve. 2 »
 B. Séguret : *Poèmes* ; Alais, J. Brabo. 2 »
 Robert La Croix de l'Isle : *L'Auréole de pourpre* ; Figuière. » »
 Henry Spiess : *Rimes d'audience 1900-1906* ; Genève, A. Jullien. 3 50
 Pierre-Xavier Mayeur : *Chants épiques* ; Jouve.

Questions coloniales

Henry Dugard : *Le Maroc de 1917* ; Payot. 4 »
 françaises au Maroc. Avec 15 cartes et plans ; Plon. 12 50
 Comte de La Revelière : *Les énergies*

Questions médicales

D^r J. Rogues de Fursac : *Manuel de Psychiatrie* ; Alcan. 7 »
 de guerre. Avec 65 fig. 5 pl. ; Berger-Levrault. 2 »
 A. Sartory : *Le traitement des plaies*

Questions religieuses

P. Germain : *Les Fondements de la Joie chrétienne* ; Avignon, Aubanel. » »

Roman

- Henri Bachelin : *La guerre sur le hameau*; Flammarion. 3 50
 André Corthis : *Petites vies dans la tourmente*; Laffitte. 3 50
 Dostoïevski : *Niétotchka Nezvanova*. Trad. par J.-W. Bienstock; Payot. 3 50
 E. Garry : *Glèbe Gasconne*; Jouve. 3 50
 Maurice Level : *Vivre pour la patrie*; Flammarion. 3 50
 François de Nion : *La Missionnaire*; Flammarion. 3 50

Sciences

- Dr Grasset : *Devoirs et périls biologiques*; Alcan. 10 »
 Louis-Charles-Émile Vial : *L'Origine de la Lumière et sa fonction génératrice*; Maloine. 1 »

Sociologie

- Edouard Petit : *De l'Ecole à la Nation pendant la guerre*. Préface de M. Léon Bourgeois; Alcan. 3 50
 Alexis Rey : *L'Ame de la Patrie*; Perrin. 3 50
 Henry Urbain : *L'Effort de demain*; Perrin. 3 50

Théâtre

- Claude Farrère et Lucien Népoty : *La Veille d'armes*; pièce en 5 actes; Flammarion. 3 50

Varia

- Dr A. Combe : *Comment se nourrir en temps de guerre*; Payot. 4 »

Voyages

- E. Servan : *L'exemple américain*. Avec 90 dessins de G. Pavis; Payot. 4 »

MERCURE.

ÉCHOS

Mort de Léon Bloy. — Les Noces d'argent du peintre Diriks. — Centenaire de Paul Féval. — Une devise d'avant-garde. — La Chine est un pays charmant. — Le bon gros Saint-Amant. — A travers l'Alaska. — Les Marais de Saint-Gond et Maurice Maeterlinck. — Au Vieux-Colombier. — Encore une lettre « inédite » de Baudelaire qui n'est pas inédite. — Expédition aux régions arctiques. — Le Jubilé de Dante Alighieri et le Saint-Siège apostolique. — Une matinée Edouard Dujardin à Genève. — La musique de « Tipperary ». — La Foire de Leipzig et les succédanés. — La Littérature tchèque et la Censure autrichienne. — Faux-sauniers. — Le pudding.

Mort de Léon Bloy. — Celui qu'on a longtemps appelé l'auteur du *Désespéré* vient de mourir à Bourg-la-Reine, après deux ans de maladie durant lesquels il avait vu décliner ses forces sans interrompre sa tâche.

Né à Périgueux en 1846, il voulut d'abord être peintre, lorsque, il avait alors un peu plus de vingt ans, enthousiasmé après une lecture du *Prêtre marié*, il se prit d'une admiration particulière pour Barbey d'Aurevilly et se présenta chez le maître pour y exprimer ses sentiments.

Accueilli avec cette bonhomie que Barbey mettait dans ses manières, Léon Bloy s'installa rue Rousselet et se fit le secrétaire et le correcteur d'épreuves de celui qu'il admirait et dont il subissait l'influence.

Déjà catholique avant qu'il entrât chez Barbey, Léon Bloy développa encore ses aptitudes religieuses dans la fréquentation de son vieil ami, qui lui conseilla en outre de se faire écrivain.

Léon Bloy débuta à l'*Univers* en 1874, devint célèbre au *Chat Noir* en 1882. Enfin, le 27 février 1884, un entrefilet de Magnard dans le *Figaro* lançait définitivement son nom.

Alors commença pour l'artiste une existence singulière.

Homme d'absolu, très intégralement et très sincèrement catholique, il s'aperçut qu'il était né dans un siècle où les notions les plus élémentaires de ce qui composait sa foi étaient ignorées. Il se sentit missionné pour invectiver ses contemporains en un style admirable et enrichit notre langue d'une série de pamphlets étonnants : *Propos d'un Entrepreneur de Démolitions*, *Le Pal*, pamphlet hebdomadaire qui n'eut que quatre numéros, *Belluaires et Porchers*, etc.

Il attaqua, à peu d'exceptions près, toutes les réputations, et lorsqu'il eut épuisé quelques grands quotidiens, où il ne pouvait faire que de courtes apparitions, il introduisit le pamphlet dans le roman avec le *Désespéré* le plus lu de tous ses ouvrages.

La Femme pauvre suivit de près, ainsi que *Le Salut par les Juifs* et *Sueur de sang*, livre prophétique aujourd'hui encore trop oublié.

Inutile d'ajouter que son système lui valut beaucoup d'ennemis et lui ferma toutes les portes que son génie lui avait ouvertes. La misère s'abat- tit sur Léon Bloy et il l'a racontée dans son curieux journal dont la première série, *Le Mendiant ingrat*, parut en 1898.

L'Exégèse des Lieux-Communs, *Celle qui pleure*, *Le Sang du pauvre*, *L'Ame de Napoléon*, *Jeanne d'Arc et l'Allemagne*, et, tout récemment, les *Méditations d'un solitaire en 1916*, ajoutées aux sept volumes du *Journal* et à diverses brochures, forment un ensemble de trente volumes d'une puissance et d'une originalité incroyables. De tous les écrivains de sa génération, Villiers de l'Isle-Adam est le seul prosateur qui puisse lui être comparé.

La foi de Léon Bloy, constamment présente dans tout ce qu'il écrivait, ne s'accommoda que rarement d'un clergé médiocre, qui s'épouvanta du pamphlétaire et ne sut pas apprécier l'artiste ; mais elle lui valut de faire plusieurs conversions et de grouper des amitiés enthousiastes. Il avait épousé en 1890 la fille du poète danois Molbeck, et celle-ci sut bien souvent adoucir des heures douloureuses de leur vie commune.

Ame tendre et ingénue, le terrible promulgateur d'absolu était dans l'intimité le plus simple des hommes. Il était même gai, et nul n'aura plus volontiers plaisanté que ce fier et vigoureux polémiste, qui écrivit tant de pages agressives ou amères. — R. M.

Les obsèques ont eu lieu à Bourg-la-Reine, le mardi 6 novembre à neuf heures. Le cercueil était abondamment fleuri, et, malgré l'heure matinale et la difficulté des communications, un grand nombre d'amis très anciens et de nouveaux conduisirent à l'église, puis au cimetière le « Mendiant ingrat ».

§
Les Noces d'argent du peintre Diriks. — Les amis du peintre Diriks et de Mme Anna Diriks leur ont offert un banquet à l'occasion de leurs noces d'argent.

Autour des artistes fêtés et de leur fils se groupaient toute la colonie scandinave et un grand nombre d'écrivains français qui goûtent le talent robuste d'Edward Diriks.

Il y avait autour de la grande table en fer à cheval Paul Fort, J.-H. Rosny Aîné, Marius-Ary Leblond, Guillaume Apollinaire, Andréas Win-

ding, le Comte Wrangel, le sculpteur Valler, etc. Paul Fort fit un discours en forme de ballade française, tendre, spirituel. Diriks répondit par une allocution pleine d'amour pour la France.

Des discours et des chants norvégiens couronnèrent dignement cette solennité qui se termina à 9 h. 1/2, heure légale, où les banquets eux-mêmes doivent cesser en temps de guerre.

On se retrouvera dans 25 ans, aux noces d'or.

§

Centenaire de Paul Féval. — Le centenaire de Paul Féval, qui naquit à Rennes le 28 novembre 1817, a passé presque inaperçu. Les amateurs de romans de cape et d'épée, desquels était en sa jeunesse M. Elémir Bourges, nous saurons gré d'évoquer la mémoire de l'excellent conteur que fut Paul Féval. A côté de ses feuilletons où il rivalisait avec Eugène Suë, il a écrit des romans historiques tels que *le Bossu* et *le Capitaine Fontomé* où il tient sa place à côté de Dumas père. D'autre part, sa personnalité qu'on ne saurait lui contester éclate dans *les contes de Bretagne*, dans *la Fée des Grèves*, dans *Madame Gil Blas*. C'est un conteur de premier ordre et apte à bien rendre le mystère. Il a, du reste, écrit lui-même, sous forme de roman, une satire excellente du genre mystérieux et des élucubrations d'Anne Radcliffe : *la Ville Vampire*. On s'étonne que les éditeurs de romans à bon marché ne songent pas à reprendre ce fonds merveilleux et pour ainsi dire inépuisable. Il y a dans *les Fils du Diable* certain médecin portugais et une évocation du ghetto de Francfort qu'on lira toujours avec plaisir, fût-on esthéticien des anciens ou des nouveaux temps. C'est encore Paul Féval qui inventa la fameuse chanson chouanne.

Prends ton fusil, Grégoire !

Il avait un sens très vif de la poésie populaire et l'on ferait un bien agréable recueil avec les chansons de forme populaire qu'il composa et sema dans ses ouvrages.

On sait qu'il mit à la scène avec un succès incroyable son roman *le Bossu* où Mélingue triompha. Depuis, le cinéma s'en empara. Les faiseurs de films trouveraient d'ailleurs ample matière dans l'œuvre du plus fécond, du plus varié, du plus lyrique de nos grands romanciers populaires du XIX^e siècle, de ceux que plus tard on mettra peut-être au rang des poètes épiques.

Et Paul Féval avait dans son âme bretonne tout ce qu'il y a toujours de divinément poétique chez tous les auteurs bretons. C'est un je ne sais quoi de tendre, de fort, de mystérieux et d'un peu moqueur qui n'appartient qu'à eux.

§

Une devise d'avant-garde. — Mme Lara, de la Comédie-Française dont on connaît le dévouement pour toutes les tentatives modernistes, ne se contente pas de défendre ses poètes sur les champs de bataille des théâtres et des salles de conférences. Elle a aussi le courage de son opinion et son papier à lettres, qui ne comporte pas d'enveloppes mais se plie comme on faisait il y a quelques cinquante ans, porte dans le coin inférieur droit cette devise gravée en violet et qui est tout un programme :

Mieux vaut faire un faux pas
 en avant
 Et se relever avec courage
 Que
 Bien faire et rester Stationnaire.

Plier son papier à lettres sans se servir d'enveloppe n'est point nouveau, dira-t-on, certes, mais c'est tout de même aujourd'hui une nouveauté et même une heureuse nouveauté, puisque cela permet d'épargner une enveloppe. Si la chose est ancienne, elle n'en est pas moins une initiative ; c'est pourquoi l'argument du vieux neuf ne vaut rien, pas plus contre le papier à lettres à devise de M^{me} Lara que contre toutes les autres initiatives.



La Chine est un pays charmant. — Les journalistes français qui se plaignent de la censure trouveraient que le régime de la presse chinoise n'est guère plus favorable à la libre expression de l'opinion.

Il y a de cela quelque temps, le Vice-Président de la République chinoise (comment n'a-t-on pas pensé à créer, en France, ce poste éminent de Vice-Président de la République !) adressait un télégramme circulaire à tous les journaux chinois annonçant qu'il intentait un procès au journal *Chungyuen-yi-pao* de Pékin pour avoir mis comme titre d'un fait-divers : *Le rêve de Feng Kong-Chang pour la présidence*, dans lequel le mot *feng*, qui est le nom du vice-président et signifie aussi *cheval à cornes*, faisait allusion par un déplorable jeu de mots à l'accident de voiture dont il fut récemment victime à Nankin, accident au cours duquel le cheval fut grièvement et le vice-président légèrement blessé.

Le vice-président ajoute qu'il accepte les critiques et les polémiques politiques, mais qu'il n'admet pas qu'on tourne son nom en ridicule.

N'a-t-il point raison ?



Le bon gros Saint-Amant. — Il y a quelques années, le poète Pierre Varenne fit campagne pour que Rouen, qu'il aimait tant, élevât une statue au poète Saint-Amant.

Pierre Varenne écrivit à toutes les personnalités du monde des lettres et des arts, fit paraître un manifeste, organisa des spectacles et des conférences, fit exposer aux Artistes Français le projet du sculpteur Fernand David, lança enfin des listes des souscriptions et, avec toutes sortes de félicitations, de marques de dévouement et, de « haute estime littéraire » reçut la somme globale de 687 francs qui ne suffit même pas à payer les frais de la maquette du monument.

Depuis, la guerre est venue. De l'initiative de Pierre Varenne il ne reste qu'une étude sur le *bon gros Saint-Amant* qu'il vient de publier à Rouen, et qui vaut tous les monuments du monde.

Au reste, la statue de Saint-Amant n'est pas la seule qui soit restée en panne.

Où en sont donc les projets de statue pour Gérard de Nerval, pour Moréas ?

Et dire que pour ce dernier monument, M. Barthou lui-même était à la tête du comité !...

§

A travers l'Alaska. — Un contrôleur du Grand Tronc Pacifique, Mr W. H. Ardley, vient de faire une tournée de 10.000 milles en Alaska. Pendant son voyage, qui dura six semaines, Mr Ardley a passé par Vancouver, Victoria, Seattle, Prince Rupert, Skagway, Wrangel, etc.

La pêcherie à Prince Rupert, qui s'est extraordinairement développée, a étonné M. Ardley. Le poisson pris dans une semaine est de trois quarts d'un million de livres. Cette industrie s'est surtout améliorée quant aux facilités à conserver le poisson en salaison.

Les navires du Grand Tronc Pacifique qui se rendent à Skagway côtoient un paysage rappelant les fjords de Norvège, quoique les côtes soient plus escarpées.

On sait que l'Alaska a été acheté par le gouvernement américain au prix de \$ 7,000,000. Ce pays rapporte aujourd'hui plus de 400 millions en or, en cuivre, en bois de charpente et en poisson.

L'été est court, mais chaud. La flore est abondante. Ses couleurs sont plus brillantes et les fleurs sont deux fois plus grosses que les nôtres. Tout est sur une large échelle : les fleurs, les légumes, les montagnes, les vallées.

L'impression est surprenante quand, en chemin de fer, le regard plonge à 2000 pieds dans des ravins insondables.

L'industrie minière est prospère. Le gouvernement américain a bâti des chemins de fer dans les terres. Les vieux sentiers que tant de pieds ont foulés et qui ont été les témoins de tant de tragédies et de misères sont maintenant découverts.

Les objets curieux sont les pieux sur lesquels, en signes synthétiques, les anciennes tribus sauvages ont gravé leur histoire.

Ces pieux sont quelquefois de cent pieds de haut et les figures d'oiseaux et d'animaux racontent l'histoire de leurs origines. En un mot, ces pieux disent la psychologie de ce peuple intéressant dont on trouve des rejets dans ces contrées inexplorées où le soleil brille jour et nuit, la moitié de l'année. Cette contrée riche et luxuriante peut être appelée la Mecque des touristes américains et canadiens.

Le voyage est reposant. Tout est placide; en bateau, vous ne perdez jamais de vue le rivage. Le paysage vous met dans l'âme un sentiment de calme, de repos et de sérénité.

L'Alaska est très attrayant pour les touristes. Mais on pourrait aussi y bâtir des marchés, des comptoirs où l'industrie et le commerce trouveraient un grand développement.

Les terrains d'alluvions et les mines d'or sont aujourd'hui le grand facteur de la richesse. Mais la pêcherie apporte aussi au trésor américain des millions par année.

§

Les Marais de Saint-Gond et Maurice Maeterlinck. — Comment peut-il y avoir une relation entre l'auteur du *Trésor des Humbles* et ces marais dont l'histoire gardera éternellement la mémoire depuis qu'à la bataille de la Marne les batteries lourdes de la garde prussienne s'y enlisèrent.

C'est bien simple.

Maurice Maeterlinck habite l'été, près de Caudebec, l'abbaye de Fontenelle qui fut fondée par saint Wandrille qui était cousin de Pépin d'Héristal, oncle par alliance de Garin le Loherain, si célèbre dans les chansons de geste et oncle par le sang de saint Gond qui donna son nom aux fameux marais au bord desquels, encore à la fleur de l'âge, il vint vivre en ermite.

Les croassements des grenouilles l'importunaient et Albéric de Trois-Fontaines rapporte qu'elles furent frappées d'un mutisme qui durait encore au *xiii^e* siècle.

Au *xvii^e* siècle, Claude d'Espenel, recteur de l'université de Paris, chanta les louanges de saint Gond en vers latins.

La renommée de saint Gond fut autrefois très grande et l'on avait recours à son intercession pendant les pestes. Plaise à Dieu qu'on n'ait jamais plus besoin de l'implorer ! Il était fort honoré en Champagne, dans la Brie, au prieuré de Brétigny près Noyon, à Jumièges, à Fontenelle enfin.

Peut-être Maurice Maeterlinck voudra-t-il écrire quelque chose sur cet ermite des marécages dont le nom brille d'un si vif éclat au cours de cette guerre et qui était le neveu de saint Wandrille, dont le grand poète habite la calme demeure.

Il convient d'ajouter que saint Gond, ainsi que du reste saint Wandrille, était né à Verdun et qu'il fut ordonné prêtre en Normandie, par saint Ouen, à Rouen, sous le règne de Dagobert.

§

Au Vieux-Colombier. — En s'en allant en Amérique, M. Jacques Copeau a laissé le théâtre du Vieux-Colombier à Mme Jane Bathori qui y organisera des séances musicales et des conférences avec auditions. Mme Bathori a plus spécialement chargé M. Pierre Bertin d'organiser les conférences. Le programme musical de la saison 1917-1918 annonce des œuvres de premier ordre ; on y voit les noms anciens ou modernes d'Adam de la Halle, de Pergolèse, de Mozart, de Rameau, de Debussy, de Ravel, etc.

Ces matinées auront lieu à raison de 10 par mois dont deux littéraires avec conférence. Le dimanche auront lieu des Matinées populaires.

§

Encore une lettre « inédite » de Baudelaire qui n'est pas inédite.

Paris, le 19 octobre 1917.

Mon cher Mercure,

Décidément, les possesseurs, ou les copistes, de lettres inédites de Baudelaire n'ont pas de chance.

Il y a onze ans, le *Gaulois* consacrait, sous l'égide du comte Fleury, un de ses suppléments du dimanche et des fac-similés à des lettres de Charles Baudelaire à Alfred de Vigny, tellement inédites qu'elles avaient fait, vingt-sept ans plus tôt, l'objet d'une étude d'Etienne Charavay : *A. de Vigny et Charles Baudelaire candidats à l'Académie française*.

Ce volume qui a été longtemps en solde, s'il n'est plus courant, est loin d'être devenu rare. L'exemplaire sur papier ordinaire est généralement coté cent sous sur les catalogues et les « chine » ne dépassent pas dix francs, quand ils les atteignent.

Aujourd'hui, c'est le tour du docteur Baschet, qui pour répondre à M. Vergniol — c'était bien inutilement — publie, dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* du 10 octobre 1917, une lettre de Baudelaire, croit-il, « absolument inédite » (1).

Hélas ! elle ne l'est pas davantage.

Cette lettre, adressée à M. Autard de Bragard, dont le poète avait été l'hôte à Maurice, a été publiée une première fois par le marquis Daruty de Grandpré dans la *Plume* du 15 août 1893, en post-scriptum de son article sur *Baudelaire et Jeanne Duval*, paru quinze jours plus tôt.

M. le docteur Baschet, ce dont on ne saurait assez le louer, pousse très loin, même en histoire littéraire, le respect du secret professionnel, car il tait jusqu'aux initiales du destinataire qu'avait données M. de Grandpré.

Scrupule vraiment exagéré : ce nom est connu de tous les baudelairiens, M. Jacques Crépet l'ayant publié en toutes lettres, dans la seconde édition de l'« Etude biographique » sur Charles Baudelaire d'Eugène Crépet, où il a, pour la seconde fois, reproduit cette lettre, en indiquant ses sources.

C'est ce qu'a négligé de faire M. Camille Vergniol, auquel le volume de Jacques Crépet semble avoir fourni une documentation précieuse, puisqu'il en reproduit jusqu'aux coquilles. C'est une référence, à défaut de celles qu'on aurait, peut-être, préféré trouver en note.

Si, dans son souci d'impartialité, M. Vergniol s'était, en effet, donné la peine, très « légère », d'aller consulter à la Bibliothèque Nationale la collection du *Figaro*, il se serait aperçu que l'auteur du malencontreux article que l'on sait signait « Gustave Bourdin » et non « Gustave Burdin », coquille échappée à M. Jacques Crépet et religieusement reproduite par la *Revue de Paris* et la préface de l'édition Lemerre des *Fleurs du Mal*.

Ce Gustave Bourdin était un des gendres de Villemessant, assez connu au boulevard. Malgré la définition assez heureuse de Vitu, il ne passait cependant pas pour un imbécile.

Tout vôtre,

PIERRE DUFAY.

§

Expédition aux régions arctiques. — Le capitaine Bernier vient d'effectuer son retour d'un voyage de 446 jours dans les régions arctiques à bord de son vaisseau le « Guide ». A Québec, où le hardi navigateur a fait escale, il a relaté d'intéressants détails de sa longue randonnée polaire qui fut fort heureusement conduite et qu'aucun incident fâcheux n'a troublée.

Le capitaine Bernier est parti de Québec en juillet de l'an dernier pour aller visiter de nouveau les postes qu'il avait établis çà et là dans les territoires avoisinant la baie de Baffin. Il apportait aux gens de là-bas une grande quantité d'approvisionnements de toute espèce.

Les icebergs firent courir quelque danger à son vaisseau comme il traversait le détroit de Belle-Isle où il n'est pas rare de rencontrer des amas de glace de 10.000 verges par 200. Parvenu à destination vers la fin d'août (1916), le capitaine Bernier entrepris un voyage de trois jours à l'est de

(1) Voir également la rubrique « Les Journaux », p. 333. — N. D. L. R.

l'établissement où il se trouvait et il éprouva des difficultés à avancer à cause du verglas.

Un mois plus tard, il apprit que l'expédition américaine partie sur le schooner « Cluett » rencontrait de dangereux contretemps à Parker Snow Bay, dans le Groenland, et il alla à son secours. Chemin faisant il découvrit les huttes que les explorateurs avaient occupées, mais point de traces du bâtiment ni des personnes. Après une marche de trois ou quatre jours, on trouva une certaine quantité de nourriture, de fusils et d'huile, de charbon, ce qui fit croire que les Américains avaient débarqué sains et saufs à ce dernier endroit et qu'après y avoir fait un court séjour ils s'étaient de nouveau remis en route.

Le capitaine Bernier s'est vu privé de toutes nouvelles concernant la guerre pendant le long séjour qu'il fit dans la région arctique et il ignorait qu'elle durât encore jusqu'à ce qu'il eût atteint, au retour, la baie Forteau.

Bien que le capitaine eût en sa possession plusieurs chiens à la baie de Baffin, il n'en ramena aucun avec lui.

A son arrivée à Québec, le capitaine Bernier fut rencontré par plusieurs marchands de fourrures bien connus qui visitèrent avec empressement la belle cargaison de pelleteries qu'il a rapportée de son voyage. Le commandant en second de l'expédition, le capitaine Landry, a déclaré ce qui suit :

« Tout a été bien, dit-il, jusqu'à la quatrième nuit après que nous eûmes pris le large, alors que nous entrâmes dans les glaces. Nous avons atteint Parker Snow Bay, Groenland, vers le milieu d'août. Nous vîmes alors apparaître au large de la baie une vieille connaissance, les glaces du pôle, et nous ne pûmes avancer plus loin. Nous sommes arrivés à Pord lulet, Baie de Baffin, le 1^{er} septembre et nous y avons passé l'hiver. Le lendemain de notre arrivée, nous y avons fait l'expérience d'une aveuglante bourrasque de neige et tout le reste du mois nous fûmes battus des vents de mer. En octobre, la glace devint très épaisse. L'hiver fut riche en grands vents qui atteignirent parfois une vitesse de 100 milles à l'heure; mais à cause des lourdes bordées de neige, la glace n'a pas revêtu l'épaisseur habituelle. Pendant toute cette période jusqu'à la date du retour, aucun cas de maladie ne s'est manifesté parmi nos hommes. Nous avons entrepris notre voyage de retour le 28 août dernier. »

Le capitaine Landry rapporte qu'un bon nombre d'Esquimaux parlent l'anglais. Ils sont vivement intéressés par les maigres nouvelles de guerre qui sont parvenues jusqu'à eux.

A un moment donné, l'un des membres de l'équipage, Thuribe Arcand, fut perdu dans les glaces durant deux jours. Il ne souffrit pas énormément du froid, s'étant construit lui-même une cabane de neige.

§

Le jubilé de Dante Alighieri et le Saint-Siège apostolique. — L'article que, sous ce titre, M. Henry Cochin, ancien député, a publié dans le *Correspondant* du 25 avril dernier, article que les circonstances de mon service à la mer ne m'ont pas permis de lire avant aujourd'hui, me paraît nécessiter les observations suivantes :

Dans son bref du 28 octobre 1914, moins de deux mois après avoir pris possession de la tiare pontificale, bref adressé à l'archevêque de Ravenne d'où était venu à la fin de 1913 le premier appel pour la célébration, le 14 septembre 1921, du 600^e anniversaire de la mort de l'illustre poète florentin, Benoît XV s'écrie : « Alighieri, notre Dante est à nous ! Il n'arriva jamais qu'il se soit écarté des vérités de la doctrine chrétienne. »

Dans l'article en question, je relève la phrase suivante :

En somme les gens qui interprétaient contre l'Eglise la pensée de Dante connaissaient fort mal cette pensée et encore moins la théologie. Ils s'arrêtaient aux apparences. Dante a parlé de plusieurs papes avec une liberté, une violence, une verve injurieuse que nul n'a dépassées. C'est à quoi ses doctrines n'ont rien à voir.

En lisant cette phrase, je n'ai pu m'empêcher de me répéter à moi-même les vers si connus du 19^e chant de l'*Enfer*; où Dante répond en ces termes au pape Nicolas III qui avait poussé le népotisme jusqu'au scandale :

*Deh or mi di quanto tesoro volle
Nostro Signore in prima da san Pietro,
Che ponesse le chiavi in sua balia?*

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14
 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133 134 135 136 137 138 139 140 141 142 143 144 145 146 147 148 149 150 151 152 153 154 155 156 157 158 159 160 161 162 163 164 165 166 167 168 169 170 171 172 173 174 175 176 177 178 179 180 181 182 183 184 185 186 187 188 189 190 191 192 193 194 195 196 197 198 199 200 201 202 203 204 205 206 207 208 209 210 211 212 213 214 215 216 217 218 219 220 221 222 223 224 225 226 227 228 229 230 231 232 233 234 235 236 237 238 239 240 241 242 243 244 245 246 247 248 249 250 251 252 253 254 255 256 257 258 259 260 261 262 263 264 265 266 267 268 269 270 271 272 273 274 275 276 277 278 279 280 281 282 283 284 285 286 287 288 289 290 291 292 293 294 295 296 297 298 299 300 301 302 303 304 305 306 307 308 309 310 311 312 313 314 315 316 317 318 319 320 321 322 323 324 325 326 327 328 329 330 331 332 333 334 335 336 337 338 339 340 341 342 343 344 345 346 347 348 349 350 351 352 353 354 355 356 357 358 359 360 361 362 363 364 365 366 367 368 369 370 371 372 373 374 375 376 377 378 379 380 381 382 383 384 385 386 387 388 389 390 391 392 393 394 395 396 397 398 399 400 401 402 403 404 405 406 407 408 409 410 411 412 413 414 415 416 417 418 419 420 421 422 423 424 425 426 427 428 429 430 431 432 433 434 435 436 437 438 439 440 441 442 443 444 445 446 447 448 449 450 451 452 453 454 455 456 457 458 459 460 461 462 463 464 465 466 467 468 469 470 471 472 473 474 475 476 477 478 479 480 481 482 483 484 485 486 487 488 489 490 491 492 493 494 495 496 497 498 499 500 501 502 503 504 505 506 507 508 509 510 511 512 513 514 515 516 517 518 519 520 521 522 523 524 525 526 527 528 529 530 531 532 533 534 535 536 537 538 539 540 541 542 543 544 545 546 547 548 549 550 551 552 553 554 555 556 557 558 559 560 561 562 563 564 565 566 567 568 569 570 571 572 573 574 575 576 577 578 579 580 581 582 583 584 585 586 587 588 589 590 591 592 593 594 595 596 597 598 599 600 601 602 603 604 605 606 607 608 609 610 611 612 613 614 615 616 617 618 619 620 621 622 623 624 625 626 627 628 629 630 631 632 633 634 635 636 637 638 639 640 641 642 643 644 645 646 647 648 649 650 651 652 653 654 655 656 657 658 659 660 661 662 663 664 665 666 667 668 669 670 671 672 673 674 675 676 677 678 679 680 681 682 683 684 685 686 687 688 689 690 691 692 693 694 695 696 697 698 699 700 701 702 703 704 705 706 707 708 709 710 711 712 713 714 715 716 717 718 719 720 721 722 723 724 725 726 727 728 729 730 731 732 733 734 735 736 737 738 739 740 741 742 743 744 745 746 747 748 749 750 751 752 753 754 755 756 757 758 759 760 761 762 763 764 765 766 767 768 769 770 771 772 773 774 775 776 777 778 779 780 781 782 783 784 785 786 787 788 789 790 791 792 793 794 795 796 797 798 799 800 801 802 803 804 805 806 807 808 809 810 811 812 813 814 815 816 817 818 819 820 821 822 823 824 825 826 827 828 829 830 831 832 833 834 835 836 837 838 839 840 841 842 843 844 845 846 847 848 849 850 851 852 853 854 855 856 857 858 859 860 861 862 863 864 865 866 867 868 869 870 871 872 873 874 875 876 877 878 879 880 881 882 883 884 885 886 887 888 889 890 891 892 893 894 895 896 897 898 899 900 901 902 903 904 905 906 907 908 909 910 911 912 913 914 915 916 917 918 919 920 921 922 923 924 925 926 927 928 929 930 931 932 933 934 935 936 937 938 939 940 941 942 943 944 945 946 947 948 949 950 951 952 953 954 955 956 957 958 959 960 961 962 963 964 965 966 967 968 969 970 971 972 973 974 975 976 977 978 979 980 981 982 983 984 985 986 987 988 989 990 991 992 993 994 995 996 997 998 999 1000 1001 1002 1003 1004 1005 1006 1007 1008 1009 1010 1011 1012 1013 1014 1015 1016 1017 1018 1019 1020 1021 1022 1023 1024 1025 1026 1027 1028 1029 1030 1031 1032 1033 1034 1035 1036 1037 1038 1039

J'arrête ici la citation en italien pour en donner la traduction entière :

De Pierre qu'exigeait jadis le divin maître,
Alors qu'entre ses mains il n'avait point encor
Des deux célestes clefs déposé le trésor ?
Il ne dit que ces mots : Approche, et suis ton guide ;
Et quand la voix du sort eut au rang d'un perfide
Elevé Mathias (1), cet ineffable honneur
Fut-il jamais payé par un or suborneur ?
Combien tu méritais tes douleurs vengeresses !
Ombre, conserve ici tes coupables richesses.
Pour t'en rassasier, ô scandale des lois !
Ton bras, armé du glaive, a menacé les rois (2) ;
Ton audace a blessé la majesté du trône.
Ah ! si le saint respect de la triple couronne
N'enchaînait ma parole, ô pontifes pervers !
J'appellerais sur vous le cri de l'univers.
Vos jours sont dévoués à l'infâme avarice ;
Vous foulez l'équité, proclamez l'injustice.
C'est vous que désignait l'inspiré de Pathmos (3),
Quand son œil découvrit, assise sur les eaux,
Celle qui se souillait d'un amour adultère,
Et livrait sa pudeur aux princes de la terre.
Elle naquit pourtant sous la voûte des cieux
Sept têtes que ceignaient dix rayons glorieux,
Tant que de son époux la vertu fut chérie,
Vous avez ramené l'aveugle idolâtrie.
Des dieux d'argent et d'or reçoivent encore encens ;
Mais l'infidèle, au pied des autels impuissants,
N'encense qu'une idole, et votre affreux délire
Des dieux et des forfaits multiplia l'empire.
O honte ! ô sacrilège ! ô temps infortunés !
Constantin, que de maux et de crimes sont nés,

(1) Saint Mathias, successeur de Judas.

(2) Il est question ici de Charles d'Anjou, frère de saint Louis, qui fut lui-même roi de la Pouille et de la Calabre.

(3) Saint Jean. Pathmos est celle des îles Sporades où il écrivit *l'Apocalypse*.

Non de ton changement, mais de la dot immense (1);
 Qui du premier pontife, en grandeur, en puissance,
 Assura le partage, et devint à la fois
 Et la terreur du monde, et l'arbitre des rois!

On sait que le passage ci-dessus, presque tout entier, est mis à l'index dans les éditions de la *Divina Commedia* dont l'introduction est permise en Espagne. Si mettre à l'index une portion d'une œuvre quelconque, — et par suite son auteur — autorise M. Henry Cochin à écrire la phrase citée ci-dessus, c'est ce dont je fais juge les lecteurs de notre *Mercur*. M. Cochin me paraît être dans la circonstance plus royaliste que le roi, en interprétant à sa façon les pensées contenues dans les vers de Dante, alors que certains de ces vers — ceux dont nous avons donné plus haut la traduction — sont en majeure partie mis à l'index par la fameuse Congrégation de ce nom. — COMMANDANT Z.

§

Une matinée Edouard Dujardin à Genève. — Le samedi 27 octobre, le théâtre de la Comédie, à Genève, ouvrait ses portes à une nombreuse assistance venue pour applaudir une conférence d'Edouard Dujardin sur les « Maîtres de la poésie française contemporains ». C'est à la parfaite danseuse-mime et comédienne qu'est M^{me} Jane Hugard que mission était donnée d'illustrer cette causerie, et chaleureux furent les applaudissements qui suivirent son interprétation de *Rêves, couleurs du temps* et de la *Légende d'Istar et des sept démons*, deux poèmes d'Edouard Dujardin.

Le même Théâtre de la Comédie a mis en répétition *Marthe et Marie*, d'Edouard Dujardin, qui remporta un si beau succès au Théâtre Antoine. C'est M^{me} Jane Hugard qui jouera le rôle de Marie.

§

La Musique de « Tipperary ». — La qualité d'auteur de la musique de la chanson de guerre, si connue, « Tipperary » a été amenée en question devant le tribunal de New-York, M^{lle} Alice Smyth Burton Jay poursuivant la compagnie Chapell, éditeur de la chanson, et réclamant cent mille dollars de dommages.

M^{lle} Jay prétend que la musique originale fut écrite par elle à Green-river, Washington, en 1908, pour une chanson afin d'encourager l'industrie des pommes dans cet état, et que les mots du refrain commencent ainsi : « I am on my way to Yakima — Je suis en route vers Yakima. »

Elle fut chantée d'abord à la foire Alaska-Yukon, prétend-elle encore, et plus tard M^{lle} Jay était surprise de l'entendre chanter sous le « Tipperary » en Honolulu.

La cour a nommé un musicien éminent pour agir comme arbitre dans cette cause.

§

La foire de Leipzig et les succédanés. — La dernière foire annuelle de Leipzig fut la première grande exposition de ces succédanés qu'a fait naître la nécessité.

L'industrie allemande a fait preuve d'une souplesse qu'on ne saurait con-

(1) Donation prétendue du patrimoine de saint Pierre, que Constantin fit à l'Eglise, entre les mains de saint Sylvestre, et à l'authenticité de laquelle le vulgaire ajoute foi.

tester pour suppléer au défaut de matières premières. Le nickel est remplacé par un certain « métal de guerre » qui consiste en acier recouvert de cobalt.

Les succédanés du cuir sont peut-être les plus nombreux, mais les journaux allemands se taisent sur les matières employées. Pour prolonger la durée des semelles, un produit appelé *Prosol* jouit d'une grande vogue. Le fabricant l'annonce de la façon suivante :

« Protégez avec le Prosol votre dernière paire semelles de cuir. »

D'après le peu qu'ont publié les journaux allemands, on sait que les Allemands fabriquent des souliers avec de la toile imperméable, avec du drap, avec de la paille tressée, avec du linoléum, avec des morceaux de moquette, avec du papier comprimé. Les semelles sont en bois ou en papier comprimé doublé à l'extérieur d'aluminium d'une épaisseur d'un dixième de millimètre.

Avec cette méthode inventée par un habitant de Zurich, on est arrivé à obtenir une semelle suffisamment flexible, n'ayant que deux ou trois millimètres d'épaisseur et extrêmement solide. L'aluminium, dit-on, en augmente la résistance et la durée d'au moins 300 pour cent. Un succédané de semelle porte la dénomination patriotique de *Résistez*, qui s'adresse au peuple allemand autant qu'à ses semelles.

Les chimistes se sont ingéniés pour remplacer le savon et l'amidon. On s'est efforcé de suppléer au manque de courroies de transmission en cuir par des courroies en fil de papier tissé dont on dit merveilles.

Les journaux de Leipzig font beaucoup de réserves quand aux succédanés alimentaires.

A ce propos, certains rédacteurs gardent le souvenir écœurant d'expériences de bouche extrêmement désagréables.

Sans aller jusqu'aux « choux-fleur à la merdre » d'Alfred Jarry, les Allemands semblent ne plus faire fi des matières fécales traitées chimiquement et, s'ils n'en accommodent pas les choux-fleurs, tout laisse du moins supposer qu'ils ne dédaignent point, par le temps qui court, d'en faire leurs choux-gras.

§

La Littérature tchèque et la censure autrichienne. — Le gouvernement autrichien qui a le monopole des ouvrages destinés à l'enseignement primaire s'arroge aussi le droit d'approuver ou non ceux destinés à l'enseignement secondaire. C'est ainsi qu'après avoir censuré certains passages de la vie de Vaclav Matej Kramecius, patriote tchèque, il a jugé séditieux des parties de la *Fille de Slava* de J. Kollar, un extrait de l'*Histoire de la nation tchèque* relatif à la bataille de Domazlice en 1431 et le discours prononcé par François Palatzky lors de la pose de la première pierre du Théâtre National, le 16 mai 1866.

Le poème *Le grand jour des morts*, extrait de l'*Echo des chants russes*, de F. V. Clakovsky, a été supprimé.

On a trouvé répréhensible la poésie suivante de Karel Havlitchek Borovsky intitulée *Ma Chanson* :

Faites moi des promesses ;
Donnez-moi des ordres ;
Menacez-moi,

Vous n'arriverez jamais à faire de moi un traître.
 Mon étendard rouge et blanc
 Est pour moi un héritage de force et d'honneur.

L'étendard rouge et blanc flottera encore sur le Hradchin en dépit de la censure austro-hongroise.

§

Faux-sauniers. — Il ne s'agit pas de faux-sauniers du temps de Mandrin, mais de faux-sauniers contemporains. La Chine en est pourrie au point qu'on y a créé une police « contre les faux-sauniers ».

Certains d'entre eux sont des personnages pittoresques comme ce Tcha Tse-min, faux-saunier important de Tchekiang, qui s'était réfugié chez un horloger après avoir tué plusieurs agents de la police des eaux à Kouenchang.

Il fut enfin arrêté tandis qu'il déjeunait dans un restaurant. Se voyant pris, il avala une bague en or, ce qui fit qu'on l'envoya à l'hôpital de Nantao. Après avoir rendu la bague, il s'échappa de l'hôpital et se jeta dans le Wangpoo où son cadavre fut repêché.

§

Le Pudding. — Un écrivain anglais, qui est lieutenant d'artillerie et occupe ses loisirs du front à traduire en anglais de jeunes écrivains français, nous a envoyé une recette pour faire un excellent *pudding* sans farine et sans sucre. La Noël approche. La recette paraît bonne, elle a même quelque chose de littéraire qui la recommande aux gens de goût. On sait que les littérateurs ont un sens très sûr de la chère et ont souvent une connaissance approfondie des recettes culinaires les plus rares. Mais voici la fameuse recette :

Prenez une livre et demie de raisins secs que vous épépinez et coupez en deux. Hachez une livre de graisse de bœuf, une livre d'écorce d'orange et de citrons confits, plus une livre de bonnes figues sèches coupées en rondelles ; ajoutez un kilogramme de croûtes de pain écrasées et réduites en pâte dans de l'eau étendue de lait. Vous mêlerez à toutes ces choses une demi-livre d'amandes et un quart de livre de noix. Vous maniez le tout avec douze œufs. Vous ajouterez du sel, de la cannelle et un peu de muscade, plus une demi-pinte de pale-ale et deux décilitres d'eau-de-vie. Vous ferez bouillir pendant 3 heures et votre *pudding* sera parfait.

MERCURE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCURE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

Le Texte de la Loi du Nouvel Emprunt

Article premier. — Le Ministre des Finances est autorisé à émettre au mieux des intérêts du Trésor et à inscrire au Grand Livre de la Dette publique la somme de rentes perpétuelles 4 o/o nécessaire pour produire un capital effectif de dix milliards (10 milliards) y compris les dépenses matérielles et les frais quelconques de l'opération, lesquels ne pourront excéder cinq pour mille (5.0/00) du montant de l'emprunt.

Ces rentes jouissent des privilèges et immunités attachés aux rentes perpétuelle émises en vertu des lois du 16 novembre 1915 et 15 septembre 1916.

Elles sont exemptes d'impôt.

A partir du 1^{er} janvier 1913, elles pourront être remboursées en totalité ou par séries.

Art. 2. — Ne sont pas soumises à réduction :

1^o Les souscriptions qui, conformément aux lois et décrets en vigueur, seront constituées en Bons de la Défense Nationale, en Obligations de la Défense Nationale ou en titres de rentes

1/2 o/o amortissables :

2^o Toutes autres souscriptions qui ne dépasseront pas le chiffre de rentes fixé par le décret visé à l'article 7 de la présente loi.

Art. 3. — Dans le cas où le capital effectif représenté par les souscriptions irréductibles excéderait la somme de 8 milliards, le chiffre prévu à l'article premier de la présente loi sera augmenté, dans la limite du montant total des souscriptions, d'un capital effectif égal à l'excédent.

Art. 4. — Les titres de rente à émettre en vertu de la présente loi seront acceptés en paiement de la contribution extraordinaire sur les bénéfices de guerre instituée par la loi du 1^{er} juillet 1916.

Ces titres seront décomptés suivant le taux d'émission fixé par décret.

Seront également acceptés en paiement de ladite contribution, au taux de 87 fr. 50 o/o, les titres de rente 5 o/o émis en vertu des lois des 16 novembre 1915 et 15 septembre 1916, dont le contribuable justifiera qu'il est propriétaire depuis une date antérieure au 21 octobre 1917.

Les rentes correspondant aux titres remis en paiement seront annulées au Grand-Livre de la Dette publique.

La valeur de reprise des titres sera imputée en dépense sur un crédit qui sera ouvert au budget du ministère des Finances.

Un décret fixera les conditions d'application du présent article et notamment le mode de calcul des intérêts en cours.

Art. 5. — Il est ouvert au budget général de l'Etat, jusqu'à ce qu'une loi ultérieure en décide autrement, un crédit qui sera affecté à la constitution, au moyen de versements mensuels de 60 millions, d'un fonds spécial destiné à faciliter la négociation des emprunts de la Défense Nationale. Ce fonds sera employé à l'achat sur le marché de titres de ces emprunts.

En aucun cas, les achats ne pourront avoir lieu, pour les rentes émises en vertu de la présente loi, à un prix supérieur aux prix d'émission, augmenté des intérêts courus dans le trimestre ; et, pour les rentes 5 o/o émises en 1915 et 1916, à un prix supérieur à 87 fr. 50, augmenté des intérêts courus dans le trimestre.

Les rentes ainsi acquises seront remises au Trésor et définitivement annulées au Grand Livre de la Dette publique.

Lorsque l'excédent disponible du fonds spécial dépassera une somme de 360 millions, les versements mensuels seront suspendus. Ils seront repris aussitôt que l'excédent disponible tombera en-dessous de 360 millions, dans la mesure nécessaire pour le porter à ce chiffre.

La gestion du fonds spécial est confiée à la caisse d'amortissement, qui effectuera les achats de rentes dans les conditions déterminées par la commission de surveillance instituée par les lois du 28 avril 1816 et du 6 avril 1876.

Art. 6. — Les rentes qui seront souscrites à l'étranger, dans les conditions qui seront déterminées par décret, ne sont pas comprises dans les limitations résultant des articles 1^{er} et 3.

Art. 7. — Le taux d'émission, la date ou la période de mise en souscription, les époques de versements, les époques de paiement des arrérages, les conditions dans lesquelles seront admis à la souscription les bons de la Défense nationale, les obligations de la Défense nationale et les rentes 3 1/2 o/o amortissables, et, généralement, toutes autres conditions de l'emprunt seront fixés par décret.

Art. 8. — Seront exemptés du droit de timbre spécial des quittances établi par les articles 18 de la loi du 23 août 1871 et 28 de la loi du 15 juillet 1914, les quittances, reçus ou décharges de sommes ou de titres, exclusivement relatifs aux opérations d'émission de l'emprunt autorisé par la présente loi.

Art. 9. — Les remises allouées aux comptables qui participeront aux opérations dudit emprunt seront en dehors des limitations prévues par les lois et règlements en vigueur.

Art. 10. — Le Ministre des finances rendra compte des opérations autorisées par la présente loi au moyen d'un rapport adressé au Président de la République et distribué au Sénat et à la Chambre des députés.

Un état détaillé des dépenses d'émission sera publié au *Journal officiel* le 31 décembre 1918 au plus tard.

La présente loi, délibérée et adoptée par le Sénat et par la Chambre des députés, sera exécutée comme loi de l'Etat.

Fait à Paris, le 26 octobre 1917.

R. POINCARÉ.

Par le Président de la République :

Le Ministre des Finances,

L.-L. KLOTZ.

MERCURE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1^{er} et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthélemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique : Fernand Caussy.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brien.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.

Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

ABONNEMENT

TARIF POUR 1918

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
UN AN.....	32 fr.	UN AN.....	37 fr.
SIX MOIS.....	17 »	SIX MOIS.....	20 »
TROIS MOIS.....	9 »	TROIS MOIS.....	11 »

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercury de France*.